

L’Art d’utiliser ses fautes, d’après Saint François de Sales

Q50298144

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Partie 1 · Chapitre 1

C'est à la fois l'honneur et le tourment de l'homme déchu, de ne pouvoir s'habituer à sa misère. Prince dépossédé, déclassé par la faute de ses premiers parents, il conserve toujours au fond du cœur le sentiment de la noblesse de son origine, et de l'innocence qui devait être son apanage. À chacune de ses chutes, il a peine à retenir une exclamation de surprise, comme si un accident extraordinaire lui était arrivé.

On dirait Samson privé de sa force par la main perfide qui avait rasé ses cheveux : « Debout ! lui criait-on, les Philistins sont là ! » Et il se dressait, s'imaginant, comme par le passé, terrasser ses ennemis, oubliant que sa vigueur d'autrefois l'avait abandonné.

Si nobles que soient en nous les racines de cette disposition, les fruits en sont trop funestes pour qu'on ne lui fasse pas la guerre. Le découragement, nous le verrons bientôt, est la perte des âmes ; mais il ne les envahit qu'en s'y ouvrant d'abord un accès par l'étonnement qui suit la chute. C'est donc contre ce danger que saint François de Sales va tout d'abord nous prémunir.

Àl'exemple des plus éminents docteurs et des savants les mieux éclairés, le bienheureux évêque professa toujours une extrême compassion pour la faiblesse de l'homme. « Ô misère humaine ! misère humaine ! » répétait-il ; « … oh ! que nous sommes environnés d'infirmités !… Et que pouvons-nous, de nous-mêmes, faire autre chose que des chutes ? » On sent, dans toutes ses paroles et dans tous ses écrits, que les hauteurs de la perfection où il était parvenu l'avaient mis à même de plonger un regard plus profond

dans les abîmes de misères et d'infirmités creusés en nous par le péché originel. Il en tenait compte, dans une très large mesure, avec toutes les âmes qu'il dirigeait, et il ne cessait de leur rappeler les tristes réalités de leur condition déchue : « Vous vivez, écrivait-il à une dame, avec mille imperfections. Il est vrai, ma bonne sœur ; mais ne tâchez-vous pas d'heure à autre de les faire mourir en vous ? C'est chose certaine que tandis que nous sommes ici, environnés de ce corps si pesant et corruptible, il y a toujours en nous je ne sais quoi qui manque. »

« Vous vous plaignez, disait-il ailleurs, de ce que plusieurs imperfections et défauts se mêlent en votre vie, contre le désir que vous avez de la perfection et de la pureté de l'amour de notre Dieu. Je vous réponds qu'il n'est pas possible de nous détacher complétement de nous-mêmes. Pendant que nous sommes ici-bas, il faut que nous nous portions toujours nous-mêmes, jusqu'à ce que Dieu nous porte au Ciel ; et pendant que nous nous porterons, nous ne porterons rien qui vaille… » « La règle étant générale que nul ne sera si saint en cette vie, qu'il ne soit sujet à commettre toujours quelque imperfection. »

En effet, la foi nous enseigne que les mauvais penchants demeurent en nous, au moins en germe, jusqu'à la mort, et que nul ne peut, sans un privilège spécial, tel que l'Église le reconnaît en la Vierge Marie, éviter tous les péchés véniels, au moins non délibérés. Nous oublions trop souvent, en pratique, cette double thèse, et il nous sera bon de l'entendre développer par notre aimable saint, avec son naïf et inimitable langage. « Ne pensons pas, tant que nous serons dans cette vie, de pouvoir vivre sans commettre des imperfections ; car il n'est pas possible, que nous soyons supérieurs ou inférieurs, puisque nous sommes tous hommes, et, par conséquent, avons tous besoin de croire à cette vérité comme très assu-

rée, afin que nous ne nous étonnions pas de nous voir sujets à des imperfections. Notre-Seigneur nous a ordonné de dire tous les jours ces paroles du Pater : Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et il n'y à point d'exception en cette ordonnance, parce que nous avons tous besoin de le faire. »

« L'amour-propre peut être mortifié en nous, mais il ne meurt pourtant jamais ; ainsi, de temps en temps, et à diverses occasions, il produit des rejetons en nous, qui témoignent qu'encore qu'il soit coupé par le pied, il n'est pas déraciné… Il ne faut nullement s'étonner de trouver toujours chez nous l'amour propre, Car il n'en bouge pas. Il dort quelquefois comme un renard ; puis, tout à coup, il se jette sur les poules ; c'est pourquoi il faut avec constance veiller sur lui et, avec patience et doucement, se défendre de lui. Si quelquefois il nous blesse, en nous dédisant de ce qu'il nous a fait dire, et en désavouant ce qu'il nous a fait faire, nous sommes guéris… » Guéris, mais pour un temps, jusqu'à ce que de nouvelles infirmités se déclarent ; car « nous ne serons jamais parfaitement guéris tant que nous ne soyons au paradis », ajoute notre saint, « et durant cette vie, quelle que soit notre volonté, il faut accepter d'avoir la nature humaine et non l'angélique », et nous résoudre à vivre, selon le mot d'un illustre ascète, en « incurables spirituels ».

C'est principalement aux âmes qui débutent dans les voies du perfectionnement intérieur, que saint François de Sales s'efforce d'inculquer la connaissance pratique de leur faiblesse. Ce sont celles-là, en effet, que l'inexpérience d'elles-mêmes rend le plus accessibles à l'étonnement après les fautes, et à ses funestes conséquences. « Se troubler et se décourager quand on est tombé dans le péché, dit le même Bernières, c'est ne pas se connaître soi-même. »

Écoutons avec quelle finesse et quelle grâce saint François de Sales reprend et instruit ces âmes-là : « Vous êtes encore très sensible aux injures, me dites-vous. Mais, ma chère fille, cet encore à quoi se rapporte-t-il ? En avez-vous déjà beaucoup gâté, de ces ennemis-là ? »

« Il n'est pas possible que vous soyez si tôt maîtresse de votre âme, que vous la teniez en votre main si absolument de premier abord. Contentez-vous de gagner de temps en temps quelque petit avantage sur votre passion ennemie. » « Notre imperfection doit nous accompagner jusqu'au cercueil. Nous ne pouvons marcher sans toucher terre. Il ne faut pas s'y coucher ni s'y vautrer ; mais il ne faut-pas penser voler ; car nous sommes de petits poussins qui n'avons pas encore nos ailes. »

« Les flèches qui volent en plein jour (Ps 90, 6) sont les vaines espérances et prétentions des âmes qui aspirent à la perfection ; il s'en trouve quelquefois qui n'espèrent rien de moins que d'être bientôt des Mères Thérèse, des saintes Catherine de Sienne ou de Gênes. Cela est bon ; mais dites-moi, combien de temps prenez-vous pour vous rendre tels ? — Trois mois, si possible. — Vous faites bien de dire : si possible, car autrement vous pourriez bien vous tromper. »

« Saint Paul fut en un instant purifié d'une purification parfaite, comme le furent aussi sainte Catherine de Gênes, sainte Pélagie et quelques autres ; mais cette sorte de purification est totalement miraculeuse et extraordinaire dans l'ordre de la grâce, comme la résurrection des morts dans l'ordre de la nature. La purification ordinaire, soit des corps, soit des esprits, ne se fait que petit à petit, par progrès, à force de peine et de temps. Les anges ont des ailes sur l'échelle de Jacob, mais ne volent pourtant pas, ils montent et descendent par ordre, d'échelon en échelon. L'âme qui remonte du pé-

ché à la dévotion, est comparée à l'aube, qui en s'élevant ne chasse pas les ténèbres en un instant, mais petit à petit. La guérison, dit l'aphorisme, qui se fait tout doucement, est toujours plus assurée. Les maladies du cœur, aussi bien que celles du corps, viennent à cheval et au galop, mais elles repartent à pied et à petits pas. »

« Il faut donc avoir patience, et ne pas penser guérir en un jour de tant de mauvaises habitudes que nous avons contractées par le peu de soin que nous avons eu de notre santé spirituelle. » Et le bon saint concluait : « Même si vous constatez beaucoup de fautes par votre faiblesse, il ne faut nullement s'en étonner. » Au reste, il n'accordait à aucune âme, si avancée qu'elle fût dans la perfection, le droit de s'étonner après une chute, et c'est à ses plus ferventes religieuses qu'il adressait les avis suivants : « Est-ce si grande merveille de nous voir trébucher quelquefois ? »

« La fête de la Purification n'a point d'octave. Il faut que nous ayons deux égales résolutions : l'une, de voir croître des mauvaises herbes en notre jardin ; et l'autre, d'avoir le courage de les voir arracher, et de les arracher nous-mêmes ; car notre amour-propre ne mourra point pendant que nous vivrons, et c'est lui qui est la cause de ces fruits malencontreux. »

« J'ai vu les pleurs de ma pauvre sœur N, et il me semble que tous nos enfantillages ne procèdent d'autre racine que de celle-ci : nous oublions la maxime des saints qui nous ont avertis que tous les jours nous devons recommencer le chemin vers la perfection ; et, si nous pensions bien à cela, nous ne serions point étonnés de rencontrer de la misère en nous. »

« Vous demandez… comment vous pourriez faire pour affermir tellement votre esprit en Dieu, que rien ne puisse l'en détacher ni retirer. Deux choses sont nécessaires pour cela : mourir et être sau-

vé. Car, après cela, il n'y aura jamais de séparation, et votre esprit sera indissolublement attaché et uni à Dieu. »

Rien de plus consolant que ces conseils, pour les âmes sérieusement éprises du désir de plaire sans réserve à leur Dieu, et liées à son service par des communications plus intimes. Elles se croient volontiers plus inexcusables que d'autres dans les infidélités qui leur échappent, et leurs chutes semblent devoir les étonner davantage. Tel n'est point l'avis des maîtres de la vie spirituelle : « Souvent, dit le P. Grou, les chutes qu'on fait viennent de la rapidité de la course, et de ce que l'ardeur qui nous emporte ne nous permet pas de prendre certaines précautions. Les âmes timides et cauteleuses qui veulent toujours voir où elles mettent le pied, qui font constamment des détours pour éviter les faux pas, qui craignent si fort de se salir, n'avancent pas si vite que les autres, et la mort les surprend presque toujours au milieu de leur course. Ce ne sont pas ceux qui font le moins de fautes qui sont les plus saints, mais ceux qui ont plus de courage, de générosité, plus d'amour, qui font de plus grands efforts sur eux-mêmes, qui n'appréhendent pas de faire de faux pas, de tomber même et de se salir un peu, pourvu qu'ils avancent. »

Saint Jean Chrysostome disait la même chose en d'autres termes : « Tant qu'un soldat reste dans la mêlée, même s'il est blessé ou recule un peu, personne n'est assez dur ou assez ignorant des choses de la guerre pour lui en faire un grand crime. Ceux-là seuls ne sont jamais blessés qui ne combattent jamais. Ceux qui se lancent avec ardeur contre l'ennemi sont le plus souvent frappés. »

Faudra-t-il appliquer même au péché mortel les réflexions qui font l'objet de ce chapitre, et recommander aux âmes gravement coupables de ne pas s'étonner des chutes qui les privent de l'amitié de Dieu ? Saint François de Sales osera-t-il leur tenir le même lan-

gage qu'aux cœurs généreux auxquels il s'est adressé jusqu'ici ? Écoutons : « Mon cher Théotime, les cieux s'ébahissent, leurs portes se froissent de frayeur, et les anges de paix demeurent éperdus d'étonnement devant cette prodigieuse misère du cœur humain, qui abandonne un bien tellement aimable pour s'attacher à des choses si déplorables. Mais avez-vous jamais vu cette petite merveille que chacun sait, mais dont peu connaissent la raison ? Quand on perce un tonneau bien plein, il ne répandra point son vin, si on ne lui donne de l'air par-dessus : ce qui n'arrive pas aux tonneaux dans lesquels il y a déjà du vide ; car on ne les a pas plutôt ouverts, que le vin en sort. Certes, en cette vie mortelle, quoique nos âmes abondent en amour céleste, elles n'en sont pas si pleines que, par la tentation, cet amour ne puisse sortir ; mais là-haut, au ciel, quand les suavités de la beauté de Dieu occuperont tout notre entendement, et les délices de sa bonté assouviront toute notre volonté, en sorte qu'il n'y aura rien que la plénitude de son amour ne remplisse, nul objet, quoiqu'il pénètre jusqu'à nos cœurs, ne pourra jamais tirer ni faire sortir une seule goutte de la précieuse liqueur de leur amour céleste ; que le vent puisse pénétrer par-dessus, c'est-à-dire décevoir ou surprendre l'entendement, cela ne sera plus possible, car il sera immobile en l'appréhension de la vérité souveraine. »

Nous l'avons entendu : une chute dans le péché, et même dans le péché grave, ne pourrait provoquer d'étonnement qu'au ciel, là où elle est impossible. Ici-bas, il n'y a pas plus lieu d'en être surpris que lorsqu'on voit un liquide s'échapper d'un vase ouvert.

Disons-le en passant, quelle indulgence on aurait pour ses frères, si l'on méditait ces pensées ! Comme l'on s'identifierait avec l'ineffable patience de Celui qui avant d'investir ses apôtres du pou-

voir de remettre les péchés, leur recommandait de pardonner non pas sept fois, mais soixante dix fois sept fois !

Sans doute, cette indulgence, appliquée à nos propres fautes comme à celles d'autrui, ne doit point aller jusqu'à les regarder d'un œil indifférent. Car une chose est de ne point s'en étonner, une autre de ne pas les détester et réparer. Le laboureur ne s'étonne pas de voir les mauvaises herbes ravager son champ : en est-il moins diligent à les arracher ? Aussi, après avoir dit absolument, sans faire d'exception pour les péchés mortels : « Quand vous ferez des fautes, ne vous en étonnez point », après avoir fait remarquer que « si nous savions bien qui nous sommes, au lieu d'être ébahis de nous voir à terre, nous nous étonnerions de pouvoir demeurer debout », saint François de Sales nous recommande vite de ne pas « nous coucher ni vautrer » là où nous sommes tombés, et il se hâte d'ajouter : « que si la force de la tempête nous émeut quelquefois un peu l'estomac, et nous fait un peu tourner la tête, ne nous étonnons point, mais, dès que nous pourrons, reprenons haleine, et nous nous efforçons à mieux faire. »

« Relevez donc votre cœur, quand il tombera, tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la connaissance de votre misère, sans nullement vous étonner de votre chute, puisque ce n'est pas chose étonnante que l'infirmité soit infirme, et la faiblesse faible, et la misère chétive. Détestez néanmoins de toutes vos forces l'offense que Dieu a reçue, et avec un grand courage et confiance en sa miséricorde, remettez-vous dans le chemin de la vertu que vous aviez abandonné. »

Ce dernier texte fait comprendre quelle disposition, souverainement salutaire, doit se substituer à l'étonnement après nos chutes : c'est la connaissance de notre bassesse, premier degré de l'humilité. Nous l'examinerons dans la IIe partie de cet ouvrage. Pour le

moment, après avoir établi que la vue de nos fautes ne doit pas nous étonner, démontrons qu'elle doit bien moins encore nous troubler.

Notes

1. Judith 16.

2. Esprit du Saint, par Mgr Camus, 17 partie, sect. 12°.

3. Œuvres complètes de saint François, XIII, 149. Toutes les citations des Œuvres complètes sont indiquées de la même manière : tome, page.

4. XII, 19.

5. X, 208.

6. Entretien XVI°, VI, 296.

7. XVI, 130-131.

8. Entretien XX°, VI, 376.

9. XVII, 172.

10. J'ai conçu le désir de loger avec moi, dans mon ermitage, quelques pauvres spirituels, qui ayant la volonté de sortir de leurs imperfections, en demeurant néanmoins toujours entachés, et de l'appeler l'Hôpital des Incurables. Il y en a un à Paris pour le corps et le nôtre sera pour l'âme (M. de Bernières-Louvigny, Le chrétien intérieur, liv. V, chap. II).

11. M. de Bernières-Louvigny, id.

12. XIV, 29.

13. XIV, 2.

14. XII, 205.

15. X, 209.

16. Vie dévote, I, V.

17. XIII, 19.

18. XIV, 7.

19. Entretien III°, VI, 48.

20. Entretien IX°, VI, 154.

21. XVI, 312.

22. Entretien IX°, VI, 148.

23. Manuel des âmes intérieures.

24. Ad Theod. Laps. Lib. I, n. 1.

25. Amour de Dieu, liv. IV, I, 216.

26. XIX, 301.

27. XIII, 29.

28. Lettre du Saint à sa sœur, 761° ; collect. Blaise

29. Vie dévote, III, 9.

Partie 1 · Chapitre 2

« La tristesse qui est selon Dieu, dit saint Paul, produit la pénitence pour le salut ; la tristesse du monde produit la mort. La tristesse peut donc être bonne ou mauvaise, selon les dispositions qu'elle

suscite en nous. Il est vrai qu'elle en provoque plus de mauvaises que de bonnes, car les bonnes ne sont que deux : miséricorde et pénitence ; mais les mauvaises six : angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie et impatience ; ce qui fait dire au Sage : La tristesse en tue beaucoup et il n'y a point de profit en elle, parce que, pour deux bons ruisseaux qui proviennent de la source de tristesse, il y en a six qui sont mauvais. »

Aussi le démon fait-il tous ses efforts pour engendrer cette mauvaise tristesse, et, afin de réussir à décourager l'âme et à la désespérer, il essaie d'abord de la troubler. Ici encore, il n'y a pas grand peine à suggérer des prétextes. Ne faut-il pas s'affliger d'avoir offensé la Majesté souveraine, d'avoir outragé la beauté infinie, et blessé le cœur du plus tendre des pères ? — Oui certes, va nous répondre saint François de Sales, il faut s'en attrister, mais d'un véritable repentir, et non d'une douleur chagrine, de dépit et d'indignation. Or, le véritable repentir, comme tout sentiment inspiré par le bon Esprit, est calme, non in commotione Dominus. Là où commencent l'inquiétude et le trouble, la bonne tristesse fait place à la mauvaise.

« La mauvaise tristesse, reprend notre saint, trouble l'âme, la remplit d'inquiétude, donne des craintes désordonnées, dégoûte de l'oraison, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseil, de résolution, de jugement et de courage, et abat les forces. Bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre, et engourdit les animaux ; car elle ôte toute suavité à l'âme, et la rend presque paralytique et toutes ses facultés impuissantes. »

Àces symptômes, combien d'âmes reconnaîtront le trouble dont elles se sont laissé saisir après leurs fautes, et les ravages qu'il leur a causés ! On avait commencé avec ferveur, et l'on s'était résolument élancé à la suite du Maître sur le chemin du devoir, sur les

rudes pentes du Calvaire. Une chute survient, et voilà le trouble ! — On se relève cependant, le repentir, l'absolution sacramentelle ont tout réparé. — N'importe ! On se regarde, on s'examine avec anxiété, on compte ses blessures à peine cicatrisées, on les sonde avec effroi, on les envenime, pour vouloir les panser avec dépit et impatience, « rien ne conserve plus nos tares que l'inquiétude et l'empressement de les ôter ». Et pendant ce temps, le pas se ralentit. On ne court plus, on marche à peine, on se traîne, mécontent de soi et presque de Dieu lui-même, sans confiance dans la prière, sans autre disposition que la peur dans la réception des sacrements, jusqu'à ce qu'une circonstance spéciale, une confession exceptionnellement soignée, une retraite viennent rendre à cette âme, pour un moment, l'élan du début. Mais, peu après ce renouvellement, si l'on reste sous l'impression de trouble, de nouvelles chutes, ou simplement le souvenir des fautes passées ramèneront un redoublement de découragement ; à la course succèdera derechef le petit pas, et Dieu veuille qu'à force d'hésitations et de lenteurs, on ne finisse pas par tomber dans une torpeur quasi sans remède.

Qu'est-ce donc, pauvres âmes, qui est venu ainsi paralyser vos efforts ? Vous couriez bien : qui vous a arrêtées ? demande l'Apôtre. « Si vous ne vous étiez point inquiétée au premier faux pas, mais que tout doucement vous aviez repris votre cœur entre vos mains, vous ne seriez pas tombée à nouveau. »

Et voilà pourquoi le bon saint multiplie ses conseils, afin de communiquer aux autres la « très désirable paix qui est la très chère, la très fidèle et perpétuelle hôtesse de son cœur ». Voilà pourquoi il recommande instamment le calme, la patience, d'abord avec soi-même.

« Ne nous troublons point de nos imperfections. » « Gardez-vous des empressements et des inquiétudes ; car rien ne nous em-

pêche davantage de cheminer vers la perfection. »

« Qu'est-ce qui fait que les oiseaux et autres animaux demeurent pris dans les filets, sinon qu'y étant entrés, ils se débattent et remuent d'une façon désordonnée pour en sortir rapidement et, ce faisant, ils s'empêtrent d'autant plus ?... Étant tombés dans les filets de quelques imperfections, nous n'en sortirons pas par l'inquiétude ; au contraire, nous nous empêtrerons davantage. »

« Il faut souffrir avec patience le retard de notre perfection, faisant toujours ce que nous pouvons pour avancer, et de bon cœur. »

« Attendons donc avec patience notre progrès, et au lieu de nous inquiéter d'en avoir si peu fait par le passé, tâchons avec diligence d'en faire plus à l'avenir. »

« Ne nous inquiétons point de nous voir toujours novices en l'exercice des vertus ; car, au monastère de la vie dévote, chacun s'estime toujours novice, et toute la vie y est destinée à la preuve, n'y ayant point de plus évidente marque d'être non seulement novice, mais digne d'expulsion et de réprobation, que de penser et se tenir pour profès. Car, selon la règle de cet ordre-là, non la solennité mais l'accomplissement des vœux rend les novices profès. Or, les vœux ne sont jamais accomplis tandis qu'il y a quelque chose à faire pour les observer ; et l'obligation de servir Dieu et progresser en son amour, dure toujours jusqu'à la mort.

« Voire, me dira quelqu'un, si je connais que c'est par ma faute que mon progrès dans les vertus est retardé, comment pourrai-je m'empêcher de m'en attrister et m'en inquiéter ?

« J'ai dit ceci dans l'Introduction à la vie dévote, mais je le redis volontiers, parce que ce n'est jamais assez dit : il faut s'attrister des

fautes commises, d'un repentir fort, calme, constant, tranquille, mais ni turbulent, ni inquiet, ni découragé. »

On le voit par les citations qui précèdent, et on le verra mieux encore dans celles qui suivent : le calme, la patience avec soi-même, le saint docteur ne les recommande pas seulement aux âmes justes et innocentes, mais encore et surtout à celles qui ont eu le malheur de faire des fautes.

« S'il vous arrive quelquefois de vous impatienter, ne vous troublez point, mais remettez-vous rapidement et avec douceur. »

« Vous vous préoccupez trop des emportements de votre amour propre, qui sont sans doute fréquents, mais qui ne seront jamais dangereux, si tranquillement, sans vous inquiéter de leur importunité, ni vous étonner de leur nombre, vous dites : Non ! Marchez simplement, ne désirez pas autant le repos de l'esprit, et vous en aurez davantage. »

« Ayez patience avec tous, mais principalement avec vous-même : je veux dire que vous ne vous troubliez point de vos imperfections, et que vous ayez toujours le courage de vous en relever. Je suis bien aise que vous recommenciez tous les jours : il n'y a point de meilleur moyen pour bien achever la vie spirituelle, que de toujours recommencer, et ne jamais penser avoir assez fait. »

« On peut mortifier la chair, mais pas au point d'éviter toute rébellion. Notre attention sera souvent interrompue par des distractions, et ainsi pour le reste. Et faut-il pour cela s'inquiéter, se troubler, s'affliger ? Non pas, certes. »

« Ne vous fâchez point, ni ne vous étonnez point de voir encore vivre en votre âme toutes les imperfections que vous m'avez racontées : non, je vous en supplie ; car bien qu'il faille les rejeter et dé-

tester pour s'en amender, il ne faut pas s'en affliger d'une affliction fâcheuse, mais d'une affliction courageuse et tranquille qui engendre un propos serein et solide de se corriger. »

« Faut-il fuir le mal, il faut que ce soit paisiblement, sans nous troubler ; car autrement, en fuyant, nous pourrions tomber, et donner loisir à l'ennemi de nous tuer… Même la pénitence, il faut la faire paisiblement. Voici, disait ce pénitent, que ma très amère amertume est en paix (Is 38, 17). »

« Le péché seul doit nous déplaire et fâcher ; et au bout de ce déplaisir du péché, encore faut-il que la joie et la consolation sainte y soient attachées. »

« Qui n'est qu'à Dieu ne se contriste jamais, sinon d'avoir offensé Dieu ; mais sa tristesse est comme assise sur une profonde, tranquille et paisible humilité et soumission, après quoi on se relève en la bonté divine, par une douce et parfaite confiance, sans chagrin ni dépit. »

« En somme, ne vous fâchez point, ou, au moins, ne vous troublez point d'avoir été troublée, ne vous ébranlez point d'avoir été ébranlée, ne vous inquiétez point d'avoir été inquiétée par ces passions fâcheuses ; mais reprenez votre cœur et remettez-le doucement entre les mains de Notre-Seigneur. » « Tournant tant que vous pourrez votre cœur à la paix envers vous-même, bien que vous vous sachiez misérable. »

« Toutes les fois que vous trouverez votre cœur amer ne faites tout simplement que le prendre du bout des doigts et non à pleines poignées, c'est-à-dire brusquement… Il faut avoir patience avec soi-même, et flatter son cœur en l'encourageant ; quand il est bien excité, il le faut tenir comme un cheval en bride, fermement, sans le laisser courir après ses sentiments. »

« Ayez un grand soin de ne point vous troubler lorsque vous aurez fait quelque faute, mais humiliez-vous dès que possible devant Dieu, et que ce soit d'une humilité douce et amoureuse qui vous porte à la confiance de recourir immédiatement à sa bonté, sûre qu'elle vous aidera pour vous amender… Quand il vous arrivera de faire des fautes, quelles qu'elles soient, demandez-en pardon tout doucement à Notre-Seigneur, en lui disant que vous êtes sûre qu'il vous aime bien et qu'il vous pardonnera. Et cela toujours simplement et doucement. »

Pour combattre plus efficacement ce trouble si funeste, saint François de Sales s'applique à en dévoiler la cause ordinaire, pour ne pas dire unique : l'amour-propre, la recherche de soi-même. Sainte Thérèse l'avait déjà dit : « Avec la vraie humilité, bien que l'âme se reconnaisse mauvaise et en soit peinée, cette peine n'est point accompagnée de trouble ni d'inquiétude ; elle ne cause ni obscurcissement dans l'esprit, ni aridité ; au contraire, elle console. L'âme alors s'afflige de ce qui a offensé Dieu, et, d'autre part, elle se dilate dans l'espérance de sa miséricorde. Elle a la lumière pour se confondre elle-même, et pour louer Dieu qui l'a tant supportée. Mais dans l'humilité fausse que donne le démon, il n'y a de lumière pour aucun bien. Il semble que Dieu mette tout à feu et à sang. C'est une invention du démon des plus funestes, subtiles et dissimulées que je connaisse de lui. »

Et voilà pourquoi le trouble après le péché est un mal si commun. « S'humilier de ses misères, a dit un saint prêtre, c'est une chose bonne que peu de personnes comprennent ; s'inquiéter et se dépiter est une chose que tout le monde connaît et qui est mauvaise, parce que dans cette espèce d'inquiétude et de dépit, l'amour-propre a toujours la plus grande part. »

Frédéric Ozanam ajoute finement : « Il y a deux sortes d'orgueil : celui qui est content de soi, c'est le plus commun et le moins dangereux ; et celui qui est mécontent de soi parce qu'il attend beaucoup de lui-même et qu'il est trompé dans son attente. Cette seconde espèce est bien plus raffinée et dangereuse. »

Notre bon saint poursuit toutes les ruses de cet amour-propre déguisé sous le masque de l'humilité. Ces empressements de l'âme, non pas tant à se guérir qu'à savoir qu'elle est guérie ; ces secrets dépits qui empêchent de faire la paix avec sa conscience, parce que l'on trouve plus commode de l'abandonner comme incorrigible ; ces mélancolies où l'on se plonge, cette incessante et exclusive contemplation de ses fautes et de soi-même, ce besoin de gémir plus encore devant les hommes que devant Dieu, avec un imperceptible désir d'être plaint et caressé : le sage Docteur touche à tout cela, et montre que « toutes ces peines sont dues à un certain père spirituel qui s'appelle amour-propre ».

« L'une des bonnes pratiques de la douceur, c'est celle que nous pratiquons intérieurement, sans jamais s'irriter contre nous-mêmes, ni contre nos imperfections. Car, bien qu'il soit raisonnable que lorsque nous faisons des fautes, nous en soyons gênés et peinés, mais encore faut-il que nous nous empêchions d'en avoir une gêne aigre et chagrine, agacée et colérique. Ils font une grande faute ceux qui, s'étant mis en colère, se fâchent de s'être mis en colère ; car, ainsi, ils tiennent leur cœur trempé dans la colère ; et même s'il semble que la seconde colère ruine la première, cependant elle sert d'ouverture et de passage pour une nouvelle colère, à la première occasion qui s'en présentera. Outre que ces colères, dépits et amertumes que l'on a contre soi-même, tendent à l'orgueil et n'ont d'autre origine que l'amour-propre qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits. »

« Il ne faut pas se confondre avec tristesse et inquiétude : c'est l'amour-propre qui donne ces confusions-là, parce que nous sommes tristes de n'être pas parfaits, non tant pour l'amour de Dieu que pour l'amour de nous-mêmes. » Il nous fait un « si grand bien de pleurer sur nos défauts : cela contente tant l'amour-propre ! »

« Il n'y a que le trop grand soin que nous avons de nous-mêmes qui nous fasse perdre la tranquillité de notre esprit, qui nous porte à des humeurs bizarres et inégales. Dès que quelques contradictions nous arrivent, voire que nous apercevons seulement un petit trait de notre immortification, ou quand nous commettons quelque défaut, pour petit qu'il soit, il nous semble que tout est perdu. »

« L'amour-propre est donc l'une des sources de nos inquiétudes ; l'autre c'est l'estime que nous faisons de nous-mêmes. Que veut dire que s'il nous arrive quelque imperfection ou péché, nous sommes étonnés, troublés et impatients ? Sans doute, c'est que nous pensions être quelque chose de bon, résolu et solide, et quand nous voyons qu'il n'en est rien et que nous avons donné du nez à terre, nous sommes trompés, et par conséquent troublés, offensés, et inquiétés. Que si nous savions bien qui nous sommes, au lieu d'être ébahis de nous voir à terre, nous nous étonnerions comment nous pouvons demeurer debout. C'est là l'autre source d'inquiétude : nous ne voulons que des consolations et nous nous étonnons de reconnaître et toucher du doigt notre misère, notre néant et notre faiblesse. »

« Ayez un grand soin de ne point vous troubler lorsque vous avez fait quelque faute, ni de vous laisser aller à des attendrissements sur vous-mêmes ; car tout cela ne vient que de l'orgueil. »

Telle est la ligne de conduite que saint François de Sales oppose aux agitations et aux sollicitudes stériles engendrées par l'amour-propre. Il semble prendre le parti du cœur qui a faibli, tant il éprouve de commisération pour lui, et, au lieu de le brusquer et de le troubler davantage voici comment il veut qu'on le traite : « Ne tourmentez point votre cœur, même quand il aurait fait quelque petit détour ; mais reprenez-le doucement et ramenez-le en son chemin. »

« Ma très chère fille, quand il nous arrive des défauts, examinons notre cœur, et demandons-nous s'il n'a pas toujours vive et entière la résolution de servir Dieu ; et j'espère qu'il nous répondra que oui, et qu'il souffrirait plutôt mille morts que de se séparer de cette résolution. Demandons-lui encore : Pourquoi donc trébuches-tu maintenant ? Pourquoi es-tu si lâche ? — Il répondra : J'ai été surpris, je ne sais comment ; mais cela me pèse maintenant. Hélas ! ma chère fille, il faut lui pardonner : ce n'est pas par infidélité qu'il manque, c'est par faiblesse. Il le faut donc corriger doucement et tranquillement, et non pas l'irriter et troubler davantage. »

« Préparez votre âme à la tranquillité dès le matin ; ayez un grand soin le long du jour de la rappeler souvent. S'il vous arrive quelque acte de chagrin, ne vous en épouvantez point, ne vous mettez nullement en peine ; mais l'ayant reconnu, humiliez-vous doucement devant Dieu et tâchez de remettre votre esprit dans la suavité. Dites à votre âme : Eh bien ! nous avons fait un faux pas ; allons maintenant tout doucement, et prenons garde à nous. Et toutes les fois et aussi souvent que vous tomberez, faites-en de même. »

« Il faut donc avoir un déplaisir de nos fautes qui soit paisible, serein et ferme. Car, de même qu'un juge châtie bien mieux les méchants, rendant ses sentences raisonnées et sereinement, que lors-

qu'il le fait par impétuosité et passion, d'autant que, jugeant avec passion il ne châtie pas les fautes selon ce qu'elles sont, mais selon ce qu'il est lui-même ; ainsi nous nous châtions bien mieux nous-mêmes par un repentir tranquille et constant que par un repentir aigri, empressé et coléreux, d'autant que ce repentir fait avec impétuosité ne se fait pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations…

« Croyez-moi, Philothée : comme les remontrances d'un père, faites doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger que les colères, ainsi, quand notre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec douceur et calme, ayant plus de compassion de lui que de passion contre lui, l'encourageant à l'amendement, le repentir qu'il en concevra sera bien plus profond et pénétrant qu'un repentir dépiteux et houleux. Pour moi, si j'avais, par exemple, le désir de ne point tomber au vice de la vanité, et que je fasse cependant une grande chute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur ainsi : N'es-tu pas misérable et abominable, qu'après tant de résolutions tu t'es laissé emporter par la vanité ? Meurs de honte ! Ne lève plus les yeux vers le ciel, aveugle, impudent, traître et déloyal à Dieu !… et semblables choses. Mais je voudrais le corriger raisonnablement et par voie de compassion : Eh bien ! mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans la fosse dans laquelle nous avions tant résolu d'échapper. Ah ! relevons-nous, et quittons-la pour jamais ; réclamons la miséricorde de Dieu et espérons qu'elle nous assistera pour désormais être plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage ! Soyons désormais davantage sur nos gardes. Dieu nous aidera ! Et je voudrais sur cette répréhension bâtir une solide et ferme résolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens nécessaires à cela, et suivant l'avis de mon directeur.

« Si néanmoins quelqu'un pense que son cœur ne puisse être assez ému par cette douce correction, il pourra employer le reproche, et une répréhension dure et forte pour l'exciter à un profond repentir, pourvu qu'après avoir rudement corrigé son cœur, il finisse par un réconfort, terminant tout son regret par une douce et saine confiance en Dieu, à l'imitation de ce grand pénitent qui, voyant son âme affligée, la relevait ainsi : Pourquoi es-tu triste, ô mon âme ? et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je le bénirai encore comme le salut de ma face et mon vrai Dieu ! »

Il est superflu de faire observer que dans tous ces avis si charitables et si sûrs, il n'y a pas un mot pour tranquilliser et endormir l'âme en son péché. Comment dormir avec un serpent dans le sein ? Comment surtout, si l'on est gravement coupable, ne pas frissonner à la pensée de la mort qui peut subitement éterniser le remords et le châtiment ? Comment ne pas se débarrasser en toute hâte d'un ennemi dont l'étreinte peut, à chaque instant, nous entraîner dans l'abîme d'un malheur sans fin ? Et si même on n'était chargé que de fautes vénielles, comment garder sur l'âme des taches si désagréables à Dieu, et un fardeau qui peu à peu entraîne, par une pente si fatale, au péché mortel ?

Mais c'est précisément pour nous faciliter le renoncement au péché que l'aimable docteur nous défend de nous troubler. Il sait que rien de bon ne se fait avec agitation et dépit. Il sait, en médecin habile, que pour une amputation difficile, il faut caresser le malade au lieu de le brusquer, et que le succès de l'opération sera d'autant plus prompt et plus sûr, qu'elle se fera plus posément. Et voilà pourquoi il veut avant tout établir le calme.

Ce qu'il conseillait aux autres, il le pratiquait du reste lui-même, dans les imperfections qui lui échappaient. « Un jour que j'ai eu le bonheur de parler avec lui de choses spirituelles, il m'arriva de dire

que les péchés véniels, bien que petits, causaient je ne sais quel trouble et inquiétude au cœur ; mais à peine eus-je lâché la parole, qu'il me repartit : « Pardonnez-moi, les péchés véniels ne doivent point nous troubler ni inquiéter : mais nous devons en avoir du déplaisir. — Mais, disait-il, l'inquiétude est causée par l'amour-propre, lequel se fâche de la peine qu'il a en l'exercice des vertus, et de ce que c'est toujours à recommencer ; le déplaisir par contre est un effet de la grâce céleste, laquelle nous inspire l'aversion de ce qui déplaît au divin plaisir de notre Créateur. »

« Voilà quel était son sentiment touchant le regret qu'il faut avoir de ses offenses journalières ; voilà aussi ce qu'il pratiquait en pareilles occasions, criant merci au doux Rédempteur, conscient de ses fautes, sans toutefois s'aigrir le moins du monde. Antée luttant contre Hercule, tel que les sages de Grèce nous le représentent en leurs poésies, ne tombait jamais par terre qu'il ne se remît rapidement sur ses pieds, avec de nouvelles forces plus vigoureuses qu'auparavant. Ainsi, cet homme magnanime, qui luttait continuellement contre ses passions, s'il lui arrivait de faire quelque faux pas, il se redressait courageusement, et continuait son entreprise paisiblement et tranquillement, sans nullement s'irriter ni se dégouter. »

Notes

1. Vie dévote, IV, 12.

2. III, Reg 19, 2.

3. Vie dévote, id.

4. XIV, 120.

5. Gal 5, 7.

6. P. La Rivière, Vie du B. François de Sales.

7. Vie dévote, I, V.

8. XII, 266.

9. Opuscules spirituels.

10. Entretien X°, VI, 164.

11. Amour de Dieu, IX, 7.

12. Amour de Dieu, X, 7.

13. XIV, 159.

14. XIX, 254.

15. XIV, 22.

16. XII, 204.

17. XV, 287.

18. XIII, 30.

19. XX, 31.

20. XIX, 11.

21. XVI, 64.

22. XIV, 194.

23. Avis à la sœur M.-A. Fichet, Année Sainte de la Visitation, tome XI, p. 5.

24. Avis spirituels à la Mère C.-A. Joly de la Roche. « Quand nous avons fait une faute, disait une vraie fille de saint François de

Sales, n'en faisons pas deux par des retours inquiets. Une, c'est assez. »

25. Vie écrite par elle-même, XXX.

26. J.-J. Allemand.

27. Entretien XIV°, VI, 261.

28. Vie dévote, III°, IX.

29. Entretien II°, VI, 21.

30. Entretien XIV°, VI, 258.

31. Entretien III°, VI, 48.

32. XIII, 29.

33. Avis spirituels à la Mère C.-A. Joly de la Roche.

34. XV, 179.

35. XIV, 27.

36. XIV, 2.

37. Vie dévote, III°, 9.

38. P. La Rivière, Vie du B. François de Sales, III, 9.

Partie 1 · Chapitre 3

Un pieux ecclésiastique faisait sa retraite sous la direction du Père Roothan. Au milieu des exercices, l'illustre jésuite fut subitement rappelé à Rome, où bientôt il devait être élu Général de sa Compa-

gnie. Déjà il avait pris congé de ses frères et s'était mis en route, quand soudain, revenant sur ses pas, il entre dans la chambre du retraitant : « Monsieur l'abbé, lui dit-il, j'allais oublier une recommandation d'une grande importance : Quoi qu'il arrive ne vous découragez jamais, jamais ! »

Parole d'or ! à combien d'âmes il faudrait la redire ! Saint Jean Chrysostome ne se lassait pas de la répéter : « Ne désespérez pas ! je vous le dirai dans tous mes discours, dans chacun de nos entretiens, et si vous m'écoutez, vous serez guéris. — Notre salut a deux ennemis mortels : la présomption dans l'innocence et le désespoir après la chute ; mais celui-ci est de beaucoup le plus terrible. »

En effet c'est par l'espérance que nous sommes sauvés (Rom 8, 24). Cette vertu est comme une forte chaîne qui descend du ciel et y relie nos âmes ; pourvu qu'elles lui restent solidement attachées, elle les attire peu à peu à de sublimes hauteurs, et les soustrait aux orages de la vie présente. Mais l'âme qui, vaincue par l'abattement, se détache de cette chaîne, tombe aussitôt et périt, engloutie dans l'abîme du mal. « Notre perfide adversaire ne l'ignore point. Dès qu'il nous voit accablés par le sentiment de nos fautes, il se précipite sur nous, et jette en nos cœurs des pensées désespérantes, plus lourdes que le plomb. Si nous les accueillons, ce poids nous entraîne, nous lâchons la chaîne tutélaire, et nous roulons au fond du gouffre. »

Hélas, l'expérience ne confirme que trop ces dernières paroles. L'immense majorité des chutes non réparées, qui ont fait scandale dans l'Église, la plupart de celles que seuls les anges de paix connaissent et pleurent, proviennent du découragement.

Sans lui, avec un repentir confiant, rien n'eût été perdu. Mais après une faute, qui souvent n'a été qu'une surprise, le démon du

désespoir s'est insinué dans l'âme troublée à la faveur de mille arguments tous plus décourageants les uns que les autres, il a fini par y jeter l'écrasante pensée de Caïn : Mon iniquité est trop grande pour en espérer le pardon (Gen 4, 13).

Dès ce moment, selon la remarque de saint Paul, le prince des ténèbres est maître de cette âme ; il la dirige, il la pousse, il la précipite où il veut : operatur in filios diffidentiæ (il agit chez les enfants de la colère) (Eph 2, 2) ; car il lui a communiqué deux de ses plus diaboliques dispositions : l'éloignement de Dieu par le péché, et la peur de Dieu par le découragement. Gardons-nous de croire que cette tentation ne surgisse qu'à la suite de fautes grossières. L'esprit menteur s'en fait souvent une arme, d'autant plus terrible qu'elle est plus habilement dissimulée, contre une âme vertueuse, après ses chutes les plus légères ; s'il ne réussit pas à l'entraîner à l'abîme d'un complet désespoir, il la paralyse du moins sur la route du bien, il la désorganise, il détend ses plus puissants ressorts, et va refroidir sa ferveur, pour la plonger dans la mélancolie et le relâchement. Tout devient une charge, « on ne prend plus soin de réparer ses fautes, d'où suit la véritable tiédeur », avec ses ravages presque irréparables.

Nos fautes, et surtout nos fautes journalières, fournissent à Satan un moyen facile d'obtenir ce résultat, et si, comme on l'a très justement fait observer, c'est dans sa guerre à l'espérance que cet esprit infernal cherche le plus à se transfigurer en ange de lumière (2 Cor 11, 14), il n'a pas de peine à jouer ce rôle, en opposant nos infidélités sans nombre aux appels incessants de la grâce, nos ingratitudes aux bienfaits divins, nos manquements à nos résolutions. N'est-ce pas justice, s'écrie l'âme poussée à bout, que Dieu se lasse et tarisse la source des secours dont je ne fais qu'abuser ? Il m'abandonne, il en a tous les droits. Il est temps de renoncer à une

entreprise que mes chutes répétées démontrent au-dessus de mes forces. J'avais trop présumé de Dieu et de moi. À quoi bon m'user en stériles efforts, et poursuivre tous les jours, pour n'aboutir jamais, la conquête impossible d'une inabordable sainteté ? L'expérience est faite : elle m'a prouvé à l'évidence que ces sommets ne sont pas accessibles à ma faiblesse. Faudra-t-il sans cesse prendre des résolutions, rien que pour avoir la douleur d'y manquer le long de la journée, et réjouir l'ennemi par mes chutes ? (Ps 12, 2-3).

Ce qui réjouit l'ennemi, ce ne sont pas tant vos fautes que le découragement dont vous les laissez suivre, et la défiance de la divine miséricorde où elles vous jettent. « Voilà, dit le Vénérable Père de la Colombière, voilà le plus grand mal qui puisse arriver à une créature. Quand on peut se défendre de ce mal, il n'y a rien qu'on ne puisse tourner à bien, et dont il ne soit aisé de tirer de grands avantages… Tout le mal que vous avez fait n'est rien, en comparaison de celui que vous faites en manquant de confiance. Espérez donc jusqu'au bout, je vous le commande en vertu du pouvoir que vous m'avez donné sur vous-même. Si vous m'obéissez sur ce point, je réponds de votre conversion. »

Si jamais de tels conseils furent opportuns, c'est bien de nos jours. « Nous sommes à l'heure des découragements et des découragés », et ce mal qui paralyse tant de nobles caractères et d'intentions droites dans les sphères politiques et sociales, exerce encore plus de ravages dans les âmes, même parmi les plus désireuses de plaire à Notre Seigneur. Heureusement, la divine Sagesse, dit saint Augustin, possède le secret d'offrir aux hommes, selon les circonstances où ils se trouvent, les remèdes propres à leurs besoins. Elle a fait vivre, parler et écrire au XVII° siècle, au moment même où allaient éclore les désespérantes doctrines jansénistes, et elle a fait couronner Docteur de l'Église universelle, à l'heure la plus décou-

ragée d'un des siècles les plus abattus, François de Sales, le docteur encourageant par excellence. Tout, en effet, dans les écrits de l'aimable saint relève et encourage ; et de même que saint Bernard mettait ses auditeurs au défi de trouver rien de dur dans la physionomie évangélique et traditionnelle de la Mère de Dieu, on peut défier les lecteurs de saint François de Sales de rien découvrir en lui qui puisse permettre au plus grand pécheur un seul instant d'abattement.

Or, dit l'éminent P. Faber « la plus douce de toutes les suaves doctrines que saint François de Sales, divinement inspiré, nous a enseignées, est celle qui a pour objet le point de vue auquel nous devons nous placer pour bien juger de nos fautes ».

D'abord, il défend absolument de jamais perdre courage, après une faute, quelle qu'elle soit. « Ô Dieu, il faut plutôt mourir que d'offenser Notre-Seigneur sciemment et délibérément ; mais quand nous tombons, il faut tout perdre plutôt que le courage, l'espérance et la résolution. » « S'il vous arrive de commettre quelque faute, humiliez-vous et recommencez. — Mais, me dites vous, vous ne vous corrigez pas assez puissamment de vos imperfections. Vous savez que je vous ai souvent dit que vous deviez être affectionnée également à la pratique de la fidélité envers Dieu et à celle de l'humilité. De la fidélité pour renouveler vos résolutions de servir la divine Bonté aussi souvent que vous les romprez ; de l'humilité quand il vous arrivera de les violer, pour reconnaître votre faiblesse et votre misère. » « Être servante de Dieu c'est être charitable envers le prochain, avoir en la partie supérieure de l'esprit une inviolable résolution de suivre la volonté de Dieu, avoir une très humble humilité et simplicité pour se confier à Dieu, et se relever autant de fois qu'on fait des chutes, s'endurer soi-même en ses misères, et supporter les autres en leurs imperfections. » « La faiblesse n'est

pas un grand mal, pourvu qu'un fidèle courage la redresse petit à petit, ainsi que je vous conjure de le faire. »

« Il ne faut nullement que vous vous découragiez, mais qu'avec une paisible vaillance, vous preniez le temps et le soin de guérir votre chère âme du mal qu'elle pourrait avoir reçu de ces attaques. » « Nos imperfections ne doivent pas nous plaire, ainsi nous devons dire avec le saint Apôtre : ô misérable ! qui me délivrera du corps de cette mort ? mais elles ne doivent ni étonner ni ôter le courage. Nous devons en tirer la soumission, humilité et défiance de nous-mêmes, mais non pas le découragement ni l'affliction du cœur, ni encore moins la défiance de l'amour de Dieu envers nous ; car si Dieu n'aime pas nos imperfections et péchés véniels, il nous aime malgré ceux-ci. La faiblesse et l'infirmité de l'enfant déplaisent à sa mère et pourtant non seulement elle ne laisse pas pour cela de l'aimer, mais l'aime tendrement et avec compassion ; de même, bien que Dieu n'aime pas nos imperfections et péchés véniels, il ne laisse pas de nous aimer tendrement ; de sorte que David a eu raison de dire à Notre-Seigneur : Ayez miséricorde, Seigneur, parce que je suis infirme. » « Il faut, mes chères filles, être fort généreuses,… et avoir un grand courage pour mépriser nos inclinations, nos humeurs, bizarreries et sensibleries, mortifiant fidèlement tout cela en chaque occasion. Si, néanmoins, il nous arrive de faire des fautes par-ci par-là, ne nous arrêtons pourtant pas ; mais relevons notre courage pour être plus fidèles à la prochaine occasion, et continuons, faisant du chemin sur la voie de Dieu et du renoncement à nous-mêmes. »

« Il faut avoir un courage invincible pour ne point nous lasser de nous-mêmes, parce que nous aurons toujours quelque chose à faire et à retrancher… Ne voyez-vous pas tous les jours les personnes qui apprennent à monter à cheval ? Elles tombent souvent ; mais ne se

tiennent pourtant pas pour vaincues ; car une chose est d'être quelquefois abattus, et autre d'être absolument vaincus. »

« La défiance que vous avez de vous-même est bonne, tant qu'elle servira de fondement à la confiance que vous devez avoir en Dieu ; mais si jamais elle vous portait à quelque découragement, inquiétude, chagrin ou mélancolie, je vous conjure de la rejeter comme la tentation des tentations, et ne permettez jamais à votre esprit de disputer et de répliquer en faveur de l'inquiétude ou de l'abattement de cœur auquel vous vous sentirez penchée,… même quand ce serait sous le fallacieux prétexte de l'humilité. »

On entrevoit déjà comment, dans tous ces textes, saint François de Sales combat le découragement en s'attaquant directement à ses causes. Pourquoi se décourage-t-on ? C'est qu'on exagère sa faiblesse, ou qu'on méconnaît la miséricorde divine, et le plus souvent pour les deux motifs réunis. C'est là, soit dit en passant, un phénomène étrange, et pourtant trop commun. Le pécheur est tombé pour avoir méconnu sa faiblesse, et s'être exagéré la miséricorde de Dieu. Après sa chute, ces deux sentiments renaissent en sens inverse. La conscience de sa faiblesse prend des proportions démesurées, enveloppe l'âme d'un manteau de tristesse et de confusion qui l'écrase ; et le Dieu que tout à l'heure on offensait librement, dans la présomption d'un facile pardon, Dieu maintenant apparaît comme un inexorable vengeur. L'âme coupable a peur de lui et honte d'elle-même, et si elle ne réagit pas contre ces deux funestes tentations, elle renonce lâchement à la lutte ; au lieu de s'arracher aux liens du péché, elle s'affaisse sans résistance dans ses bras. C'est le découragement, cette capitulation de la volonté, cette résolution à faire le contraire de ce qu'il faudrait, dont le fatal résultat est trop souvent l'impénitence finale.

Notre saint docteur s'applique à guérir par les contraires ces deux dispositions génératrices du découragement. Il fait comprendre à l'âme désireuse de se sanctifier, qu'elle s'engage dans un chemin long et pénible, que sa faiblesse est en complète disproportion avec les difficultés du voyage ; mais en même temps il lui apprend qu'elle peut tout en Celui qui la fortifie, après une chute tout comme avant, et il lui montre en Dieu un cœur prompt et large à pardonner, aussi bien qu'un bras puissant à soutenir.

« La solitude a ses assauts, le monde a ses dangers ; partout il faut avoir bon courage, puisque partout le secours du ciel est prêt pour ceux qui ont confiance en Dieu, et qui avec humilité et douceur implorent sa paternelle assistance. »

« Vous devez renouveler tous les propos que vous avez faits pour vous corriger ; et bien que vous ayez vu que, malgré toutes vos résolutions, vous êtes demeurée attachée à vos imperfections, vous ne devez pas pour cela cesser d'entreprendre un bon amendement, et l'appuyer sur l'assistance de Dieu. Vous serez toute votre vie imparfaite, et il y aura toujours beaucoup à corriger. C'est pourquoi il faut apprendre à ne point se lasser en cet exercice. »

« Demeurez en paix… Quand il nous arrive de violer les lois de l'indifférence pour les choses indifférentes, ou pour les emportements de l'amour-propre et de nos passions, prosternons rapidement, sitôt que nous pouvons, notre cœur devant Dieu, et disons en esprit de confiance et d'humilité : Seigneur, miséricorde, car je suis infirme (Ps 6, 3). Relevons-nous en paix et tranquillité, et renouons le filet de notre indifférence, puis continuons notre ouvrage. Il ne faut pas rompre les cordes, ni quitter le luth quand on s'aperçoit qu'il est désaccordé : il faut prêter l'oreille pour voir d'où vient le détraquement, et doucement tendre la corde ou la relâcher, selon que l'art le requiert. »

« Mais vous voyez que la montagne de la perfection est haute. — Hé ! Mon Dieu ! Comment pourrai-je monter ? Courage ! Philothée ; quand les petits mouchons des abeilles commencent à prendre forme, on les appelle nymphes, et alors ils ne sauraient encore voler sur les fleurs, ni sur les monts, ni sur les collines pour amasser le miel ; mais petit à petit, se nourrissant du miel que les mères ont préparé, ces petites nymphes prennent des ailes et se fortifient, en sorte qu'après, elles volent partout. Il est vrai, nous sommes encore des petits mouchons en la dévotion, nous ne saurions monter selon notre dessein qui n'est rien moins que d'atteindre la cime de la perfection chrétienne ; mais si nous commençons à prendre forme par nos désirs et résolutions, les ailes commencent à nous sortir ; il faut donc espérer qu'un jour nous serons abeilles spirituelles et que nous volerons ; et en attendant, vivons du miel de tant d'enseignements que les anciens saints nous ont laissés, et prions Dieu qu'il nous donne des plumes comme la colombe, afin que non seulement nous puissions voler pendant la vie présente, mais aussi nous reposer en l'éternité future. »

« Rien n'est jamais fait, il faut toujours recommencer, et recommencer de bon cœur. Quand l'homme aura achevé, dit l'Écriture, alors il recommencera (Ecclé. 17, 6). Ce que nous avons fait jusqu'à présent est bon, mais ce que nous allons commencer sera meilleur ; et quand nous l'aurons achevé, nous recommencerons une autre chose qui sera encore meilleure, et puis une autre chose, jusqu'à ce que nous sortions de ce monde, pour commencer une autre vie qui n'aura pas de fin, parce que rien de mieux ne pourra nous arriver. Voyez, ma chère Mère, s'il faut pleurer quand on trouve de la besogne en son âme, et s'il faut avoir du courage pour aller toujours plus avant, puisqu'il ne faut jamais s'arrêter. Et s'il faut avoir de la résolution pour couper, puisqu'il faut mettre le rasoir jusque à la

division de l'âme et de l'esprit, des nerfs et des tendons (Hébr 4, 12). »

« Certes, c'est grand dommage que le seul désir de la perfection ne suffise pas pour l'avoir, mais qu'il la faille acquérir à la sueur de notre visage, et à force de travail… Hélas ! je suis si imparfait ! — Cela peut bien être ainsi, mais ne vous découragez pas, et ne pensez pas que vous puissiez vivre sans commettre des imperfections, d'autant que cela n'est pas possible tant que vous serez dans cette vie ; il suffit que vous ne les aimiez pas ; et qu'elles ne vivent pas dans votre cœur, c'est-à-dire que vous ne les commettiez pas volontairement et que vous ne vouliez pas persévérer en elles. Cela étant, demeurez en paix, et ne vous troublez pas pour la perfection que vous désirez tant ; il suffira que vous l'ayez en mourant. Ne soyez donc pas si craintive : marchez avec assurance sur la voie de Dieu. Vous êtes armée de l'arme de la foi, rien ne saurait vous nuire. »

« Il faut donc être courageuse et patiente, ô Philothée ! en cette entreprise (la purification de l'âme). Hélas ! quelle est la piété des âmes, qui se voyant sujettes à plusieurs imperfections, après s'être exercées quelque temps en la dévotion, commencent à s'inquiéter, se troubler et décourager, laissant presque leur cœur succomber à la tentation de tout quitter et retourner en arrière !… Ni faut bien que pour l'exercice de notre humilité, nous soyons quelquefois blessés en cette bataille spirituelle ; mais nous ne sommes jamais tenus pour vaincus, sinon lorsque nous avons perdu la vie ou le courage. Or, les imperfections et les péchés véniels ne sauraient nous ôter la vie spirituelle, car elle ne se perd que par le péché mortel ; il faut donc qu'elles ne nous fassent point perdre le courage. Délivrez-moi Seigneur, disait David, de la lâcheté et du découragement. C'est une heureuse condition pour nous en cette guerre, que

nous seront toujours vainqueurs pourvu que nous voulions combattre. »

Il faut bien convenir qu'en ces derniers enseignements, saint François de Sales parlait à des personnes déjà plus ou moins avancées dans les voies de la perfection, et que les fautes dont il les conjurait de ne point se décourager étaient ordinairement des fautes vénielles ou des imperfections. Toutefois, il n'exclut point de ses suaves encouragements les âmes plus coupables, et c'est à toutes, qu'il s'adresse en ajoutant, basé sur les mêmes motifs : « Nourrissez votre chère âme de cordiale confiance en Dieu ; et à mesure que vous vous trouverez environnée d'imperfections et de misère relevez votre courage à bien espérer. »

« Ayez beaucoup d'humilité, car c'est la vertu des vertus, mais l'humilité généreuse et paisible. »

« Vous aimeriez mieux vous voir sans faillir que de vous voir parmi les imperfections : aussi ferais-je bien moi, car nous serions au paradis. Mais cette inquiétude que vous avez de ne pouvoir atteindre la perfection pendant cette vie vous incite au soupçon de déplaisir que vous avez, qui sans doute n'est pas pur, puisqu'il vous inquiète. Haïssez donc vos imperfections parce qu'elles sont des imperfections, mais aimez-les parce qu'elles vous font voir votre rien et votre néant, et qu'elles sont sujettes à l'exercice et perfection de la vertu et miséricorde de Dieu. »

« Eh bien ! devons-nous dire (à notre cœur, après une faute) : mon cœur, mon ami, au nom de Dieu, prends courage ; marchons, prenons garde à nous-mêmes, élevons-nous à notre secours, à notre Dieu. »

« Quelques chutes en matière de péchés mortels, pourvu que ce ne soit pas par dessein d'y croupir, ni avec un endormissement au

mal, n'empêchent pas que l'on fasse des progrès en la dévotion, qui, bien qu'on la perde en péchant mortellement, on la recouvre néanmoins au premier véritable repentir de son péché même si, comme je dis, on n'a pas longuement trempé dans le malheur… Il ne faut nullement perdre courage, mais avec une sainte humilité regarder son infirmité, l'accuser, demander pardon et invoquer le secours du ciel. »

Pesons bien les premiers mots de cette dernière citation. Des chutes graves, si elles ne sont pas accompagnées « d'endormissement au mal », c'est-à-dire si elles ne tournent pas à l'habitude, non seulement ne laissent pas de trace après leur pardon, mais elles n'empêchent même pas l'âme de se replacer aussitôt sur le terrain qu'elle avait gagné dans la dévotion. C'est un temps d'arrêt, sans doute, c'est un recul, mais l'absolution ou la contrition parfaite neutralisent cette perte, et réparent cette lacune.

Mais, dira-t-on, et si « l'on avait longuement trempé au malheur », si l'on avait croupi dans le péché mortel ? — Eh bien ! alors évidemment, le temps d'arrêt et de recul s'étant prolongé, les pertes seraient plus grandes, mais pas irréparables. Avec le pardon renaîtront les mérites précédents, selon la parole sacrée : In justitia quam operatus est vivet (Ezéch, 18, 22). Il faudra peut-être des efforts plus généreux pour paralyser les mauvais effets des habitudes coupables contractées durant ce temps fatal. Mais si l'on accroît sa confiance en Dieu à proportion des besoins créés par cet « endormissement au mal » il est facile au Seigneur, dit l'Écriture, d'enrichir instantanément le pauvre. Confiez-vous donc en lui, et restez à votre place (Ecclé. 11, 22-23). Et voilà pourquoi notre saint conclut : « Il ne faut nullement se méfier, car aussi misérables que nous soyons, nous ne le sommes pas autant que Dieu est miséricor-

dieux envers ceux qui ont la volonté de l'aimer, et qui ont fondé en lui leurs espérances ».

Ces pensées ressortiront mieux encore dans la deuxième partie de notre livre, quand notre consolant docteur se servira de la vue même de nos fautes pour redoubler notre confiance aux divines miséricordes. Mais ces extraits et ces considérations suffisent pour fermer la porte au désespoir, en tout état de cause, et pour démontrer que la crainte, inspirée par la connaissance de notre faiblesse, doit toujours être tempérée et dominée par une inébranlable confiance en Dieu. Notre saint insiste particulièrement sur la nécessité et la manière d'allier ces deux dispositions : « Il faut toujours combattre entre la crainte et l'espérance, à condition que l'espérance soit toujours plus forte, en raison de la toute-puissance de Celui qui nous secourt ».

« Faites pénitence, dit saint Jean, c'est-à-dire abaissez ces monts d'orgueil, remplissez ces vallées de tiédeur et de pusillanimité. Or ces vallées que le glorieux saint veut qu'on remplisse, ne sont autres que la crainte, qui, quand elle est trop grande, nous porte au découragement. Le regard des grandes fautes commises apporte avec lui une certaine horreur, un étonnement, une crainte qui trouble le cœur : ce sont des vallées qu'il faut remplir de confiance et d'espérance, pour préparer l'avènement de Notre-Seigneur. »

« La bonne sainte Thaïs, s'adressant un jour à saint Paphnuce, lui dit : Mon Père, que dois-je faire ? Le souvenir de ma misérable vie m'épouvante. C'était une grande pécheresse, elle était pleine de crainte à cause des péchés qu'elle avait commis. Ce bon saint lui répondit : Crains, mais espère ! Crains, de peur que tu ne deviennes superbe et orgueilleuse ; mais espère, de peur que tu ne tombes dans le désespoir et le découragement. Car la crainte et l'espérance ne doivent pas aller l'une sans l'autre, d'autant que si la crainte

n'est pas accompagnée de l'espérance, elle n'est pas crainte, mais désespoir, et l'espérance, sans la crainte, est présomption. Il faut donc par la confiance mêlée avec la crainte, remplir ces vallées de découragement, qui viennent de la connaissance des péchés que nous avons commis. »

Comme si, même après sa mort, saint François de Sales eût voulu continuer la guerre au désespoir, il a arraché au démon lui-même un aveu plein d'encouragement pour les âmes les plus criminelles. Un jeune homme du Chablais, possédé depuis cinq ans par l'esprit malin, fut amené au tombeau du saint évêque de Genève, pendant qu'on instruisait son procès de béatification. La délivrance se fit attendre plusieurs jours, pendant lesquels Mgr Charles-Auguste de Sales et Mère de Chaugy firent subir à ce malheureux, près des restes du saint, plusieurs interrogatoires. Dans une de ces circonstances, rapporte un témoin oculaire, comme le démon multipliait ses cris avec plus de fureur et de confusion, disant : Ah ! pourquoi faut-il sortir ? la Mère de Chaugy dit avec la ferveur qui lui était ordinaire : « Ô Sainte Mère de Dieu, priez pour nous ! Marie, Mère de Jésus, aidez-nous ! »

Àces paroles, l'esprit infernal redoubla ses effroyables hurlements, criant : « Marie ! ô Marie ! Ah ! je n'ai point de Marie, moi !... Ne profère pas ce nom, il me fait frémir ! Ah ! si j'avais une Marie pour moi, comme vous l'avez pour vous, je ne serais point ce que je suis !... Mais je n'ai point de Marie ! » Tout le monde fondait en larmes. « Ah ! reprit le démon, si j'avais un seul moment de tous ceux que vous perdez, oui ! un seul instant et une Marie, je ne serais plus démon ! »

Eh bien ! nous qui vivons, nous avons l'instant présent pour revenir à Dieu, Marie pour nous en obtenir le grâce : qui donc peut désespérer ?

1. Homélie. De Pænitentiæ.

2. Ad Theod. Laps. II.

3. Vén. Cl. de la Colombière, lettre 97°.

4. Mgr Gay, De la vie et des vertus chrétiennes. Nous ne saurions trop conseiller ce traité aux âmes tentées de désespoir ou de découragement.

5. Lettres 35° et 5°.

6. Mgr Mermillod, Discours à la réunion des Comités catholiques à Paris, 14-4-1872.

7. Saint Augustin, Sur le sermon de la montagne, lib. 1.

8. Progrès de l'âme, ch. 20.

9. XIV, 123.

10. XVII, 12.

11. XIII, 314.

12. XIV, 281.

13. XVI, 63.

14. XVIII, 172.

15. Entretien XIV°, VI, 258.

16. Entretien XX°, VI, 375-378.

17. XVII, 259.

18. XIV, 339.

19. XX, 214.

20. XIX, 273.

21. Vie dévote, IV, 2.

22. XVI, 312.

23. XX, 206.

24. Vie dévote, I, 5. Cette dernière phrase fait penser au mot de Joseph de Maistre : « Il n'y a de bataille perdue que celle que l'on croit perdue ».

25. Lettre à une dame, 814° ; Collect. Blaise.

26. XIV, 57.

27. XIII, 167.

28. XIV, 27.

29. XVI, 98.

30. XIV, 119.

31. XVII, 161.

32. IX, 443.

33. IX, 443.

34. Sœur E.-C. de la Tour, sacristine au premier monastère de la Visitation d'Annecy.

35. Ps 113, 18.

Partie 2 · Chapitre 1

Ne pas nous décourager, ne pas nous étonner même après nos chutes, ce sont là des dispositions indispensables, et en même temps grandement salutaires. Toutefois, ce n'est que la partie négative de l'art d'utiliser ses fautes. Il est temps d'en aborder le côté positif, et d'apprendre, à l'école de saint François de Sales, comment nos péchés, sans rien perdre de leur laideur et de leur malice, peuvent, si nous le voulons, tourner à notre avantage spirituel.

Évidemment cet avantage ne viendra pas des péchés eux-mêmes, mais de la miséricorde de Dieu et de la grâce du Christ qui sait faire servir nos iniquités à sa bonté et nos faiblesses à notre salut. Le fumier n'est qu'une corruption et une pourriture, et cependant, comme le remarque saint Bernard, « un laboureur et un jardinier s'en servent pour faire porter à la terre des fruits plus beaux et abondants. De même Dieu se sert de nos fautes pour faire produire en notre âme de nombreux fruits de vertus, et sa bonté, qui sait toujours se servir pour la beauté de l'ordre divin, de nos volontés et de nos actions désordonnées, daigne souvent aussi les employer à notre avantage. »

Ce profit sera d'autant plus considérable que, d'une part, nous poursuivrons nos fautes d'une haine plus vive et d'une guerre plus implacable, et que, d'autre part, nous nous associerons plus activement aux desseins de Dieu qui les a permises en vue de notre bien.

Il nous faut entrer dans les plans du Rédempteur, tels que nous les dévoile l'Église, connaître Satan avec ses propres armes, retourner contre lui ses artifices, et trouver un remède dans les blessures mêmes qu'il nous inflige. Ainsi nous vérifierons, par une heureuse expérience, le mot de saint Jean Chrysostome : « Souvent le diable

lui-même nous est d'une grande utilité ; il faut seulement le faire servir à notre avantage. Le gain qu'il nous procurera sera inappréciable. »

Ce gain, saint Augustin le résume en trois mots : « Omnia in bonum (Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu), dit-il, en répétant les paroles de saint Paul ; oui tout, même les chutes, parce que l'on peut se relever plus humble, plus vigilant, et plus fervent. » C'est la pensée de saint François de Sales : « Chères imperfections, s'écrie-t-il, qui nous font reconnaître notre misère, nous exercent en l'humilité, le mépris de nous-mêmes, la patience et la diligence. »

Parlons d'abord du premier de ces avantages, l'humilité ; car c'est le premier que, après saint Augustin, signale le bienheureux évêque de Genève.

« Plaise au Saint-Esprit de m'inspirer ce que j'ai à vous écrire, Madame. Il n'est besoin, pour vivre constamment en dévotion, que d'établir de fortes et excellentes maximes en son esprit.

« La première que je souhaite au vôtre, c'est celle de saint Paul : Tout revient au bien de ceux qui aiment Dieu (Rom 8, 28). Et, à la vérité, puisque Dieu peut et sait tirer le bien du mal, pour qui fera-t-il cela sinon pour ceux qui sans réserve se sont donnés à Lui ? Oui, même les péchés (dont Dieu, par sa bonté, nous préserve) sont réduits par la divine Providence au bien de ceux qui sont à lui. Jamais David n'eût été si comblé d'humilité, s'il n'eût péché. »

« Il faut haïr nos défauts, mais d'une haine tranquille et calme, non point d'une haine dépiteuse et troublée ; et il faut avoir la patience de les voir et en tirer le profit d'un saint mépris de nous-mêmes. À défaut de cela, vos imperfections, que vous voyez subtile-

ment, et par ce moyen se maintiennent, n'y ayant rien qui conserve plus nos tares que l'inquiétude et l'empressement de les ôter. »

S'il est un tourment ici-bas pour les cœurs saintement ambitieux de leur perfection, c'est bien le double sentiment de la nécessité de l'humilité et de ses difficultés. D'une part, « cette vertu nécessaire à l'homme en cette vie mortelle, base et fondement de toutes les vertus », « est la mère, la racine, la nourrice et le nœud de tous les autres biens » ; et, d'autre part, quand elle semblerait devoir germer et fleurir spontanément dans le sol corrompu de notre misérable fond, elle y trouve, autrement mieux enraciné qu'elle, l'orgueil, principe de tout péché, qui veut sans cesse l'étouffer.

Rien ne peut mieux exprimer la force, l'astuce du démon que la superbe, l'ingéniosité et la diversité de ses industries. Véritable serpent né avec nous, et grandissant plus vite que nous, il voudrait enlacer dans ses replis et infecter de son venin nos actions les plus saintes comme les plus indifférentes, nos pensées les plus secrètes et nos meilleures intentions. « Il se nourrit souvent de nos vertus elles-mêmes, et cherche à confisquer à son profit, pour s'en engraisser, les dons de Dieu les plus exquis. » S'il paraît s'assoupir, c'est pour dérouler mieux à son aise ses anneaux dans notre âme illusionnée ; s'il se montre, s'il se laisse frapper, c'est pour triompher par les coups mêmes que nous lui portons. Enfin, selon saint François de Sales, « l'orgueil est un mal si commun entre les hommes, qu'on ne peut jamais assez leur prêcher et inculquer la nécessité qu'ils ont de persévérer en la pratique de la très sainte et très aimable vertu de l'humilité. »

Contre un tel ennemi d'une vertu si indispensable, nul ne saurait être assez armé, et puisqu'il ne nous est pas donné de le tuer en cette vie, au moins devons-nous exploiter avidement tous les moyens de l'affaiblir et de neutraliser ses attaques. Or, parmi ces

moyens, un des plus efficaces nous est précisément fourni par nos fautes. Comme la mâchoire desséchée d'un animal devint, entre les mains de Samson, un engin meurtrier contre les Philistins, nos péchés, si hideux soient-ils, peuvent se transformer en une masse toute-puissante contre l'orgueil et devenir ainsi l'occasion de notre salut et de notre perfection.

En effet, si l'orgueil est une estime et un amour désordonné de notre prétendue excellence, l'humilité, dit notre aimable saint, est la « véritable connaissance et volontaire reconnaissance de notre misère ». Or, quoi de plus propre à produire en nous cette véritable connaissance, que la vue de nos fautes ? Elles sont vraiment, selon l'ingénieuse expression du P. Alvarez, tout autant de fenêtres par lesquelles la lumière entre plus abondante sur notre misère. Plus efficaces que les humiliations qui nous viennent des événements ou des hommes, elles éclairent et convainquent de néant les forces vives les plus intimes de l'âme. Et, dit saint François de Sales, « cette connaissance de notre néant ne doit pas nous troubler, mais adoucir, humilier et abaisser. C'est l'amour-propre qui fait que nous nous impatientons de nous voir pauvres et misérables. »

« Mais je suis si misérable, si remplie d'imperfections ! — Les connaissez-vous bien ? Bénissez Dieu qu'il vous donne cette connaissance, et ne vous lamentez pas tant. Vous êtes bien heureuse de connaître que vous n'êtes que la misère même. »

« Il faut confesser la vérité : nous sommes de pauvres gens, qui ne pouvons guère bien faire. »

« Je vous dis que vous serez fidèle si vous êtes humble. — Mais serai-je humble ? — Oui, si vous le voulez. — Mais je le veux. — Vous l'êtes donc. — Mais je sens bien que je ne le suis pas. — Tant mieux ! car cela sert à l'être plus assurément. »

« Nos limitations pour mener à bien nos affaires tant intérieures qu'extérieures sont un grand sujet d'humilité, et l'humilité produit et soutient la générosité. »

Comment, en effet, se confier en soi-même et se croire quelque chose, quand on se sent renverser au premier souffle de la tentation, quand on voit ses résolutions céder et s'évanouir comme une étincelle, comme de l'étoupe jetée dans la flamme, (Is 1, 31) ? Ah ! que l'orgueil perd sa force chez celui qu'une chute rappelle à la réalité de sa misère et comme alors l'humilité s'assied plus aisément dans la vérité ! Ne croirait-on pas entendre une voix crier : Que vos jugements soient droits. — Vous voilà pesé dans la balance, et vous n'avez pas le poids voulu. — Vous pensiez être plus, et voici que vous êtes moins !

Tel est, suivant les saints docteurs, le principal dessein de Dieu dans la permission de nos péchés. « Le Bon Pasteur, dit Segneri, use avec ses brebis de trois espèces de verges : l'une est la verge de la correction, ce sont les adversités ; l'autre est une verge de la probation, ce sont les tentations ; la troisième est une verge d'indignation, c'est la permission des péchés. Sous chacune des trois, l'homme est forcé de reconnaître son néant et de s'humilier ; mais il ne le fait jamais mieux que sous la dernière : car c'est là, dans l'expérience de ses chutes, qu'il voit réellement sa misère, selon la parole de Jérémie : « Je suis un homme qui vois ma pauvreté sous la verge de l'indignation du Seigneur ». Cette verge est si salutaire, que Dieu n'hésite pas à l'employer avec ses meilleurs amis. Comme leur humilité trouve, dans leurs vertus mêmes, un plus redoutable écueil, il les laisse quelquefois tomber dans les imperfections, ou bien il permet que leurs anciennes inclinations perverses relèvent soudain la tête, afin de leur apprendre, par l'expérience de leur fragilité, à ne point compter sur leurs propres forces.

« Notre-Seigneur, ajoute notre saint, permet qu'en ces petites rencontres, nous soyons vaincus afin que nous nous humilions, et que nous sachions que, si nous avons surmonté certaines grandes tentations, ce n'a pas été par nos forces, mais par l'assistance de la divine bonté. »

« Ayez patience… Si Dieu vous laisse trébucher, ce ne sera que pour vous faire connaître que s'il ne vous tenait, vous tomberiez rapidement. »

« Dieu en a bien guéri quelques-uns soudainement, sans leur laisser aucune marque de leurs maladies précédentes, comme il le fit pour Madeleine, qui en un instant, d'un égout d'eau de corruption, fut changée en une source d'eau de perfection, et ne fut plus jamais troublée. Mais ce même Dieu a aussi laissé, en plusieurs de ses chers disciples, beaucoup de marques de leurs mauvaises inclinations quelque temps après leur conversion, et le tout pour leur plus grand profit, témoin le bienheureux saint Pierre, qui, depuis sa première vocation, trébucha plusieurs fois en des imperfections, et s'effondra complètement et fort misérablement une fois par la négation.

« Salomon dit que la servante qui devient soudainement maîtresse est insupportable. Il y aurait grand danger que l'âme, qui a servi longuement à ses propres passions, ne devint orgueilleuse et vaine, si, subitement, elle en devenait parfaitement maîtresse. Il faut que, petit à petit et pied à pied, nous acquérions cette maîtrise, pour la conquête de laquelle les saints et les saintes ont employé plusieurs dizaines d'années. »

« Demeurez en paix, et supportez doucement vos petites misères. Vous êtes à Dieu sans réserve, il vous conduira bien. S'il ne vous délivre pas si tôt de vos imperfections, c'est pour vous en déli-

vrer plus utilement et vous exercer plus longuement en l'humilité, afin que vous soyez enracinée en cette chère vertu. »

« Vous savez que je vous ai souvent dit que vous deviez être aussi attachée à la pratique de Ia fidélité envers Dieu qu'à celle de l'humilité : à la fidélité, pour renouveler vos résolutions de servir la divine Bonté aussi souvent que vous les rompez, vous tenant sur vos gardes pour ne point les rompre ; et à l'humilité, quand il vous arrivera de les violer, pour reconnaître votre mesquinerie. »

« Ceux qui aspirent au pur amour de Dieu n'ont pas tant besoin de patience avec les autres qu'avec eux-mêmes. Il faut souffrir notre imperfection pour avoir la perfection. Je dis souffrir avec patience, et non pas l'aimer ou la caresser. L'humilité se nourrit de cette souffrance. »

Remarquons-le bien. La doctrine de notre saint, comme celle des autres docteurs, ne s'applique pas seulement à des fautes légères. Saint Isidore et saint Thomas affirment que parfois, en punition de l'orgueil, Dieu permet des chutes grossières dans des péchés honteux. Ces péchés sont moins graves que l'orgueil, disent-ils, et la divine miséricorde s'en sert pour effrayer, secouer et ramener l'âme orgueilleuse. Tel, ajoutent-ils, un habile médecin, dans le but de guérir une infirmité plus sérieuse, abandonne son malade aux étreintes d'un mal plus douloureux peut-être, mais moins dangereux. Louis Veuillot a écrit excellemment à ce propos : « C'est une grâce accordée à la misère de l'homme qu'il tombe quelquefois, lorsque des pas plus affermis pouvaient le porter aux funestes sommets de l'orgueil. » Saint Jean Chrysostome fait des réflexions analogues : « Quelquefois, dit-il, Dieu permet que les péchés d'âmes nobles et grandes soient connus. Il se glissait chez elles des intentions de vanité. Le Seigneur, par le moyen de leurs fautes, veut les dépouiller de cette gloire populaire pour laquelle ils ont bravé

toutes sortes de dangers, et la leur montrant éphémère comme la fleur des champs, il les amène à se consacrer à lui sans réserve, et à le considérer comme l'unique fin de toutes leurs actions. »

Et après avoir cité d'illustres pénitents, que la méditation des bienfaits de Dieu et le souvenir de légères imperfections remplissaient de repentir, le saint évêque de Constantinople dit encore : « Pour nous, ces remèdes sont insuffisants. Pour triompher de notre orgueil, il faut une autre force, laquelle ? La multitude de nos péchés, et la perversité de notre conscience qui, après nous avoir enfoncés dans mille turpitudes, ose encore nous laisser enorgueillis. »

Ce langage est celui de plusieurs autres Pères de l'Église. Saint Augustin dit hardiment : « Dieu regarde plus volontiers de mauvaises actions accompagnées d'humilité, que de bonnes œuvres infectées d'orgueil. » Saint Optat de Milève : « Mieux valent des péchés avec humilité que l'innocence avec l'orgueil. »

Saint Grégoire de Nysse : « Un char rempli de bonnes œuvres, conduit par l'orgueil mène à l'enfer ; conduit par l'humilité, un char plein de péchés mène au paradis. » Saint Grégoire le Grand : « Il arrive souvent que celui qui se voit couvert de beaucoup de taches devant Dieu, est cependant plus richement orné par une plus profonde humilité. »

Enfin, saint Bernard termine ainsi une magnifique apologie de la virginité et de l'humilité : « Le pécheur qui a pris, pour marcher sur les pas de l'Agneau les sentiers de l'humilité, a pris un chemin plus sûr que l'homme qui, dans sa virginité, suit les voies de l'orgueil ; car l'humilité de l'un le purifiera de ses souillures, tandis que l'orgueil de l'autre ne peut que souiller sa pureté. »

On nous pardonnera ces nombreuses citations. Le sujet est à la fois si important et si délicat, que nous avons besoin de nous retrancher derrière de fortes autorités. D'ailleurs, nous ne trouverons pas l'ombre d'une exagération dans ces textes, si nous méditons sérieusement la thèse admirablement démontrée dans la Somme de saint Thomas (quest. 162, art. 6) : « L'orgueil est, par nature, le pire de tous les péchés, plus grave que l'infidélité, le désespoir, l'homicide, la luxure, etc. ». La raison en est, continue-t-il, son aversion de Dieu. Dans les autres péchés, l'homme se détourne de Dieu par ignorance, par faiblesse, ou par le désir d'un bien quelconque. Mais l'orgueil détourne de Dieu, uniquement parce qu'il ne veut pas se soumettre à Dieu et à sa loi. C'est pourquoi, dit Boëce, pendant que tous les vices fuient Dieu, l'orgueil seul lui tient tête. De là, le mot de saint Jaques : Dieu résiste aux orgueilleux (Jac 4, 6). Ainsi, l'aversion de Dieu et de ses commandements, qui n'est qu'une conséquence des autres péchés, appartient à la nature même de l'orgueil, dont l'acte propre est le mépris de Dieu. Et comme ce qui subsiste par soi-même l'emporte toujours sur ce qui n'est qu'en vertu d'une autre chose, il s'ensuit que l'orgueil est par sa nature le plus grave de tous les péchés, puisqu'il les dépasse dans l'aversion de Dieu, qui constitue leur malice formelle.

« Si nous ne pouvons acquérir beaucoup de vertus, disait sainte Chantal, ayons au moins l'humilité. » C'est précisément sur cette absence de vertus sincèrement reconnue, c'est-à-dire sur la vraie notion que nos fautes nous donnent de notre pauvreté spirituelle et de notre néant, que nous pouvons asseoir la vertu mère de toutes les autres. Comment ne pas s'écrier avec notre aimable saint : « Chères imperfections, qui nous font reconnaître notre misère et nous exercer en l'humilité ! » Comment ne pas appliquer le Felix culpa ! (ô heureuse faute !) à chacune de nos chutes ?

« Ne vous réjouiriez-vous pas, écrivait une sainte Fille de la Visitation, ne vous réjouiriez-vous pas d'une inondation, tout en déplorant les désastres qu'elle a causés, si elle avait amené sur votre terrain d'excellentes pierres destinées aux fondements d'un palais que vous voulez bâtir ? Or, l'humilité est appelée le fondement de l'édifice spirituel, parce que Dieu, à qui seul appartient de bâtir, comme dit le prophète (Ps 126), n'édifiera jamais que sur le grand vide que nous aurons creusé par la vraie connaissance de nous-même. »

Encore une fois, cette salutaire connaissance peut-elle être plus sûrement produite, ce grand vide peut-il être plus profondément creusé que par nos fautes ? Elles démolissent pièce par pièce l'échafaudage imaginaire de nos propres forces, et nous ne tardons pas à nous voir dans l'abîme de notre néant, uniquement soutenus par la divine miséricorde. Précieuse découverte ! Dieu l'attendait, il regarde l'humilité de ses serviteurs, et autant il résiste aux orgueilleux, autant il donne sa grâce aux humbles. Cette grâce, qui au dire de saint Augustin, aime à couler dans les vallées les plus déprimées, nous inonde à proportion de notre abaissement, et elle jette sur le fond de notre néant reconnu, les assises d'une vraie sainteté, mieux à l'abri désormais des assauts de l'orgueil.

Dès lors si, malgré tout, la vanité cherche à rentrer dans cet édifice nouveau, un mot le chassera : Peccavi, j'ai péché : voilà mon œuvre, tout le reste est de Dieu. À l'exemple d'un éminent successeur de saint François de Sales, « je me ferai, du souvenir de mes chutes passées, un livre intime que j'intitulerai Remède contre l'orgueil, et j'en relirai les pages ; elles respireront l'odeur de mon néant et empoisonneront le ver de mon orgueil ». Plus Dieu m'élèvera, fût-ce au troisième ciel avec saint Paul, plus aussi, à l'imitation de cet apôtre je trouverai, dans la mémoire de mes anciennes infidélités, un contre-poids aux faveurs célestes, qui me maintien-

dra dans le juste mépris de moi-même. Ainsi, je suivrai le conseil de l'Esprit-Saint : Aux jours heureux, ne perdez pas le souvenir du mal.

On voit, dans la vie de sainte Gertrude, que Dieu lui laissait plusieurs infirmités spirituelles, comme sauvegarde de son humilité. La servante de Dieu s'en affligeait, et cédant à ses instances, une pieuse femme priait depuis quelque temps pour elle quand, un jour, Notre-Seigneur lui dit : « Ces défauts, dont se plaint ma bien-aimée, lui sont très profitables. Je répands tous les jours dans son âme une telle abondance de grâces, que je dois, pour la préserver des atteintes de la vanité, en cacher plusieurs à ses yeux sous le nuage de ces légers manquements. Le fumier féconde la terre : le sentiment qu'une âme a de son infirmité fait germer en elle la reconnaissance, et à chaque fois qu'elle s'humilie de ses fautes, je lui donne une grâce qui les détruit ; je change peu à peu les défauts en vertus, et l'âme se surprendra un jour dans une lumière-sans ombre. »

La reconnaissance envers Dieu, voilà donc un autre fruit que doit faire germer la vue de nos fautes. L'humilité est essentiellement vérité, et, en même temps qu'elle nous dévoile « le néant dont nous sommes extraits », elle met mieux en lumière le bien qui, en nous, « procède de Dieu comme de sa première cause ». Ainsi, plus elle éclaire notre âme sur sa misère, plus elle fait resplendir à nos yeux, dans un contraste écrasant, la grandeur et la multiplicité des bienfaits divins, et plus aussi, par conséquent, elle nous facilite la reconnaissance envers l'Auteur de tout don parfait (Jac 1, 7).

Ce n'est pas là un des moindres profits à retirer de nos fautes. L'ingratitude, fille de l'orgueil, « est un péché général, lequel s'épanche sur tous les autres, et les rend infiniment plus énormes », C'est un vent desséchant qui tarit les sources de la

grâce. Or, ce vice ne peut être plus victorieusement combattu que par la considération de nos infidélités mises en regard de la persistante miséricorde du Bon Dieu.

« Certes, rien ne peut nous humilier autant devant la miséricorde de Dieu que la multitude de ses bienfaits, ni rien autant nous humilier devant sa justice que la multitude de nos méfaits. Considérons ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre lui, et puisque nous considérons par le menu nos péchés, considérons aussi par le menu ses grâces. Il ne faut pas craindre que la connaissance de ce qu'il a mis en nous, nous rende orgueilleux, pourvu que nous soyons attentifs à cette vérité, que ce qui est bon en nous n'est pas de nous. Hélas ! les mulets laissent-ils d'être lourdes et puantes bêtes, lorsqu'ils sont chargés de meubles précieux et parfumés du Prince ? Qu'avons-nous de bon que nous n'ayons reçu ? Et, si nous l'avons reçu, pourquoi voulons-nous nous en enorgueillir ? Au contraire, la vive considération des grâces reçues nous rend humbles : car la connaissance engendre la reconnaissance. Mais si, voyant les grâces que Dieu nous a faites, quelque sorte de vanité venait nous chatouiller, le remède infaillible sera de recourir à la considération de nos ingratitudes, de nos imperfections, de nos misères. Si nous considérons ce que nous avons fait quand Dieu n'a pas été avec nous, nous connaîtrons bien que ce que nous faisons quand il est avec nous n'est pas de notre fait. Nous en jouirons vraiment et nous en réjouirons, parce que nous l'avons ; mais nous en glorifierons Dieu seul, parce qu'il en est l'auteur. »

« Remplissez votre mémoire du souvenir de vos fautes et infidélités, pour vous en humilier et amender, et des bénéfices que vous avez reçus de Dieu, pour l'en remercier. »

« Dites à votre cœur : Mon cœur ! n'accepte plus d'être infidèle, ingrat et déloyal envers ce grand bienfaiteur. Et comment mon âme

ne sera-t-elle pas désormais sujette de Dieu, qui a fait tant de merveilles et de grâces en moi ! »

Enfin, saint François de Sales veut que la lumière projetée par nos fautes sur notre faiblesse, nous conduise, par l'humilité, à l'indulgence pour les faiblesses d'autrui.

« L'humilité, dit-il, fait que nous ne nous troublons pas de nos imperfections, nous souvenant de celles d'autrui ; car, pourquoi serions-nous plus parfaits que les autres ? Elle fait aussi que nous ne nous troublions point de celles d'autrui, nous souvenant des nôtres ; car pourquoi trouverions-nous étrange que les autres aient des imperfections, puisque nous en avons bien ? »

Saint Jean Chrysostome insiste, avec son énergie habituelle, sur ce résultat trop peu apprécié que, dans le plan divin, nos fautes doivent nous procurer. Il démontre que si le sacerdoce n'a pas été confié aux anges, c'est de peur que dans la sévérité de leur impeccabilité, ils n'appellent la foudre sur les pécheurs ; tandis que l'homme, connaissant, par sa propre expérience, la fragilité humaine, y compatit naturellement quand il la rencontre chez les autres. Voilà pourquoi, continue le saint évêque, autrefois comme aujourd'hui, Dieu a permis que les dépositaires de son autorité dans l'Église, commettent des fautes, afin que le souvenir de leurs chutes les rende plus humains envers leurs frères. Il prouva sa thèse par deux exemples tirés, l'un du Nouveau, l'autre de l'Ancien Testament, Chrysostome met en scène l'ardent, l'intrépide saint Pierre, ne comprenant point qu'on puisse se scandaliser ou rougir de son Maître, lui jurant trois fois une inviolable fidélité, puis le reniant misérablement, non sous la menace des tortures et de la mort, mais à la voix d'une servante. Il évoque ensuite le prophète Élie, dont le zèle impétueux renversait des bataillons et réduisait à la famine un peuple tout entier, et bientôt tremblant de frayeur,

fuyant éperdu devant la colère d'une femme, Jézabel. « Dieu, conclut-il, a permis la faute de Pierre, la colonne de l'Église, le port de la foi, le docteur de l'univers, pour lui apprendre à traiter les autres avec miséricorde ; et, par une permission divine aussi, Élie tombe, afin de se revêtir tout entier du manteau de la charité et de devenir indulgent comme son Seigneur. »

Saint Bernard reprend avec le commentaire d'un proverbe : « Qui se porte bien ne sent pas le mal d'autrui, et qui a bien mangé ne connaît pas la souffrance de qui est à jeun. Plus un malade devient semblable à un autre malade, et un famélique à un autre famélique, plus profondément ils compatissent à leurs maux… Pour se sentir malheureux du malheur des autres, il faut d'abord l'éprouver en soi. Ce n'est qu'en nous connaissant nous-mêmes que nous pourrons retrouver l'âme du prochain dans la nôtre et savoir comment lui venir en aide. »

Appliquons-nous ces leçons. Tant que nous sommes debout, nous ne pouvons ni excuser, ni comprendre, chez les autres, des chutes qui nous scandalisent, qui nous révoltent, et que de fois alors un secret orgueil, sous couleur de zèle, nous porte à l'indignation ! Mais qu'une faute semblable nous jette à terre, et la compassion prendra bien vite la place de notre sévérité ! l'on comprendra le mot de saint Augustin : « Il n'est pas de péché possible à un homme, dont je ne puisse me souiller moi-même », et la belle parole de l'Imitation : « Nous sommes tous faibles, mais tiens-toi pour le plus fragile de tous. »

Notes

1. Epit. 82 ad Oger.

Hoc opus nostræ salutis
Ordo depoposcerat,

Muiltiformis proditoris
Ars ut artem falleret,
Et medelam feret inde
Hostis unde læserat.

(Hymne de la Passion)

3. Homélie au peuple d'Antioche.

4. De corrupt. et grat. cap. I.

5. XII, 205.

6. XVIII, 209.

7. XIV, 120.

8. IX, 428.

9. Saint Jean Chrysostome.

10. Eccle. 10, 15.

11. Saint Thomas, Catena aurea, in 2° ad Cor.

12. IX, 255.

13. Vie dévote, III°, 6.

14. XIV, 236.

15. Entretien III°, VI, 48.

16. XII, 203.

17. XIX, 300.

18. XVIII, 266.

19. Ps 57, 1

20. Dan. 5, 27.

21. Agg. 1,9.

22. Segneri, Manna dell'anima, 20 giugno.

23. Jér. 3, 1.

24. XVII, 184.

25. XIV, 2.

26. XII, 19.

27. XVII, 221.

28. XVII, 12.

29. XII, 203.

30. Louis Veuillot.

31. Exhortation I, Ad Stagyr. 9.

32. De compunctione. Lib. II, 9.

33. Homélie sur le publicain et le pharisien.

34. Livre 2, Contra Donat.

35. Homélie I, super Missus.

36. Sœur C.-E. Cortelot, Année sainte de la Visitation, 14 novembre.

37. Jac, 4, 6

38. C'était la pratique de M. l'Abbé J.J. Allemand.

39. Lettre de Mgr Rey, évêque d'Annecy.

40. Eccli, 11, 27.

41. Le Cœur de sainte Gertrude, par le R. P. Gros, S. J.

42. X, 342.

43. Vie dévote, I, 12.

44. Vie dévote, III, 5.

45. IX, 124.

46. Vie dévote, I, 12.

47. XIII, 31.

48. Homélie sur Pierre et Élie.

49. De gradibus humilit., ch. III.

50. Liv I, ch. 2.

Partie 2 · Chapitre 2

« Le plus haut point de l'humilité, dit saint François de Sales, consiste à non seulement reconnaître volontairement notre misère, mais à l'aimer et à s'y complaire, et non point par manque de courage et de générosité, mais pour exalter d'autant plus la divine Majesté et estimer beaucoup plus le prochain en comparaison de nous-même. »

« L'humilité, dit de son côté sainte Madeleine de Pazzi, n'est autre chose qu'une continuelle connaissance de notre néant, et une continuelle jouissance au milieu de tout ce qui nous procure le mépris de nous-même. » C'est à ce haut point que peuvent et doivent

nous élever nos fautes : le rayon qu'elles jettent sur notre misère ne doit pas seulement nous la faire connaître, il doit nous la faire aimer. « Nous sommes tous, dit notre aimable docteur, nous sommes tous capables des défauts des autres, et il ne faut jamais s'étonner d'en rencontrer ; car si nous demeurons quelque temps sans tomber en faute, peu après, nous ne ferons que faillir, et ferons plusieurs grandes fautes, dont il faut profiter à cause du mépris qui nous en revient. »

« S'il était possible que nous puissions être aussi agréables à Dieu étant imparfaits comme étant parfaits, nous devrions désirer être sans perfection afin de nourrir en nous, par ce moyen, la très sainte humilité. »

« La connaissance et l'agrément de notre misère, dit un illustre chrétien, sont une des plus grandes miséricordes de Dieu pour nous ; car c'est nous faire tirer notre salut de notre perdition, comme il sait tirer sa gloire de nos offenses. L'âme, dans cette lumière, agrée d'être assise sur le fumier de ses misères, environnée et parée des humiliations de ses fautes, comme Job l'était de douleurs ; et se voyant accablée d'infirmités et de misères, elle s'y complaît, puisqu'elle peut par là honorer et exalter la divine Bonté. Si une âme est misérable par sa chute, l'abjection qui lui revient est un trésor qui l'enrichit. Mais ceci est caché à la plupart des hommes, qui ne connaissent pas ce bonheur. Ils sont pauvres et cependant ils ont un trésor dans la pauvreté même ; mais, hélas ! ils ne le possèdent pas, parce qu'ils ne savent pas l'y chercher. »

Ce trésor, une éminente religieuse de la Visitation le fait apprécier en ces termes : « Nos fautes sont une grande partie de notre fonds. L'amour de l'abjection qui nous revient d'elles fait la trame de ce fonds. Si l'on ourdit sans trame, il y aura bientôt un trou. Mais si, au lieu d'aimer l'abjection, on s'agite, on se trouble, cela

c'est l'esprit du démon. Nos fautes nous sont si avantageuses que tout ce que le manque de force de notre volonté ne nous fait pas opérer, le fruit que nous retirons de nos fautes l'opère et fait notre avancement… La vie est une suite de chutes, après lesquelles nous devons aussitôt nous relever en coupant court et en disant : Je ne le ferai plus. Cette manière de faire éclaire, fortifie, encourage. Les fautes ne sont pas nuisibles quand elles sont ainsi réparées ; on peut regagner par l'humilité ce qu'on a perdu par lâcheté. »

La vérité est que nous sommes misérables et que, abstraction faite des dons de Dieu, nous n'avons que le néant et le péché. Nous devons être heureux de le reconnaître, et de le voir reconnaître par nos frères, quand cela se peut sans scandale, de la même manière qu'un homme, épris de science, se tient heureux d'avoir découvert une vérité scientifique, et de pouvoir la démontrer et la faire admettre à ses semblables. Un sentiment contraire serait aussi opposé à la loyauté qu'à l'humilité, et tomberait sous le blâme du roi David : Pourquoi aimez-vous la vanité, et recherchez-vous le mensonge ? « Ces taches vont bien sur moi » disait une sainte âme, en regardant ses imperfections. Et une vraie fille de saint François de Sales, pratiquant à la lettre les leçons de son Bienheureux Père, s'écriait : « S'il était possible de faire que nos chutes n'offensent point Dieu, je désirerais tomber sans cesse, pour être sans cesse confondue et anéantie. »

Ce n'est pas seulement « par respect de la vérité », continue le Bienheureux évêque de Genève que l'humilité chrétienne inspire « la joie de n'être rien et de n'être compté pour rien ». c'est encore et surtout par respect « pour les humiliations du Verbe Incarné ». Ce divin Agneau, en revêtant son adorable innocence avec les habits du péché, a daigné accepter notre condition déchue en tout ce qui n'est pas le péché lui-même. L'Évangile nous dit les profon-

deurs d'abaissement où il est volontairement descendu et les opprobres dont il a voulu être rassasié ; mais des siècles de méditation ne suffiraient pas à nous faire comprendre la soif d'humiliations qui dévorait son divin Cœur, et qui le poussait, joyeux, vers les plus sanglantes ignominies, comme vers un festin parfaitement assorti à sa qualité de « tenant des pécheurs ». L'âme vraiment chrétienne éprouve le besoin de prendre place dans ce banquet d'opprobres, à côté de son Bien-Aimé. Elle, la coupable, ne peut se résoudre à le laisser, lui, l'Innocent, s'abreuver seul à la coupe des humiliations. Elle en veut sa part, et le bonheur d'y poser ses lèvres, là où son Dieu, son Sauveur, a posé les siennes, transforme en délicieux breuvage le fiel le plus amer.

Ajoutez à cela que les humiliations, selon la remarque de saint Bernard, sont la voie indispensable pour arriver à l'humilité, et que, par conséquent, une âme convaincue de la nécessité de cette vertu, doit aimer et rechercher les humiliations, comme le voyageur vivement désireux d'atteindre un but, s'attache à la route qui y conduit. Enfin, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant, notre misère est aimable encore, parce qu'elle appelle en nous les miséricordes les plus abondantes du cœur de Dieu.

Sous chacun de ces rapports, nos péchés peuvent être utilisés pour nourrir en nous l'amour de notre misère. En nous la faisant mieux voir, ils établissent, par leur poids humiliant, une équation pratique pleinement satisfaisante pour un jugement droit, entre la confusion qu'ils font naître et les opprobres intérieurs et extérieurs que nous méritons. Ce que Notre Seigneur acceptait, recherchait avec avidité comme caution des pécheurs, nous l'apprécierons comme un lot rigoureusement proportionné à notre qualité réelle de pécheurs.

Chacune de nos chutes deviendra un jalon de plus pour nous aider à descendre dans !'appréciation de nous-même et dans les exigences de notre égoïsme, jusqu'à la dernière place (Luc 14, 10), qui nous convient, et où, malheureusement, notre invincible orgueil ne nous tiendra que trop au-dessus de Celui qui a voulu être le dernier de tous, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple (Is 52, Ps 21).

Le profit que nous tirerons de nos fautes sera bien grand, si elles nous font aimer notre misère, puisque notre aimable saint, cherchant toujours le thermomètre de la sainteté dans l'humilité, admet sans peine qu'une âme, utilisant ainsi ses chutes, puisse surpasser une autre âme moins sujette à faillir : « Il est possible qu'une Sœur, que vous verrez trébucher fort souvent et commettre beaucoup d'imperfections, soit plus vertueuse et plus agréable à Dieu, par la grandeur du courage qu'elle conserve parmi ses imperfections, ne se laissant point troubler ni inquiéter de se voir si faible, ou par l'humilité qu'elle en retire, ou encore par l'amour de sa misère, qu'une autre, qui aura une douzaine de vertus, naturelles ou acquises, et qui aurait moins d'effort et de travail, et par conséquent, peut-être moins de courage et d'humilité que l'autre, que l'on voit si faible. Saint Pierre fut choisi pour être le chef des Apôtres, quoiqu'il fût sujet à beaucoup d'imperfections, en sorte qu'il en commettait, même après qu'il eût reçu le Saint-Esprit ; mais parce que, malgré ces défauts, il avait toujours un grand courage, et ne s'en étonnait point, Notre-Seigneur en fit son lieutenant, et le favorisa plus que tous les autres, de sorte que nul n'eût eu raison de dire qu'il ne méritait pas d'être placé au-dessus de saint Jean ou des autres Apôtres. »

Sainte Jeanne de Chantal aimait répéter ces enseignements de son bienheureux Père : « Ma très chère petite, écrivait-elle à la

Sœur F.-A. de la Croix de Fésigny, c'est une pure tentation que vos découragements ; car, dites-moi, quel fruit vous apportent-ils, et quels motifs en avez-vous ? Pensez-vous qu'il soit en notre pouvoir d'être toujours attentives à Dieu et de ne point faire de fautes ? Certes, il faudrait être ange : or, je vous prie de vous accommoder à la condition de cette misérable vie, mais sans aucune anxiété ni trouble, et quand vous aurez manqué à la fidélité, humiliez-vous sans découragement. Cette humiliation et amour de votre misère, avec tranquillité et paix, sera plus agréable à Dieu que vos pointilleuses fidélités. »

Notre saint Docteur semble avoir tellement peur de nous voir négliger les occasions de nous mépriser nous-mêmes, qu'il voudrait nous en fournir, alors même que nos fautes sont simplement douteuses. Il nous conseille, en ce cas, de prendre le parti le plus méritoire, c'est-à-dire le plus défavorable à notre orgueil, et le plus profitable à la sainte humilité.

« J'ajoute, pour un avis général, écrit-il, que quand nous ne savons pas discerner si nous avons bien rendu notre devoir en quelque occurrence, et doutons d'avoir offensé Dieu, il faut alors s'humilier, supplier Dieu qu'il nous excuse, et lui demander plus de lumières pour une autre fois, oublier tout à fait ce qui s'est passé, et se remettre à notre tâche ordinaire. Car une curieuse et empressée recherche pour savoir si nous avons bien fait, provient indubitablement de notre amour-propre, qui nous fait désirer savoir si nous sommes braves, là où l'amour pur de Dieu nous dit : Misérable ou couard que tu as été, humilie-toi, appuie-toi en la miséricorde de Dieu, demande toujours pardon ; et, sur une nouvelle résolution de fidélité, repars à la poursuite de ton progrès. »

C'est la pensée de l'auteur de l'Imitation : « Seigneur, votre abondante miséricorde m'est plus avantageuse pour obtenir le par-

don de mes offenses, que toute l'idée que je puisse avoir de ma justice pour la défense de ma conscience que je ne connais pas à fond. »

Ce n'est pas seulement dans le for intime et caché de notre âme, que nos fautes, en nous dévoilant notre misère, nous donnent l'occasion de l'aimer et de mieux nous humilier ; souvent le prochain, témoin de nos chutes, voit à découvert notre faiblesse et notre misère ; alors l'abjection extérieure s'ajoute à notre abjection intérieure. Nous devons accepter et aimer l'une comme l'autre et nous pouvons de la sorte doubler la somme de nos gains spirituels. Ainsi faisait M. de Bernières, que nous avons cité déjà à plusieurs reprises. « Vous savez, écrivait-il à un ami, vous connaissez mon dernier emportement et vous en avez été témoin… Ma consolation est que cette faute m'est arrivée en la présence de mes amis qui, ainsi, connaîtront ce que je suis. J'ai un grand déplaisir d'avoir déplu à Dieu, étant infidèle à ses grâces. Mais ma joie est dans mon humiliation que j'agrée. Le bonheur d'être avili dans l'esprit des autres est grand, et quelque chose de bien doux pour ceux qui veulent réparer l'injure faite à Dieu. Etre fortement convaincu qu'on est un pur néant, très fragile, c'est le profit qu'il faut tirer de nos imperfections. Qu'il m'est utile que ma misère paraisse, puisque cela me sert à découvrir toutes ces vérités ! — C'est la vérité que je ne suis que néant, infirmité, corruption, plus que je ne puis comprendre. Et pour l'amour que je dois porter à cette vérité, je me tiens dans mon néant ; et par un acquiescement volontaire, j'aime et j'adore la divine Providence qui le manifeste. Je me reconnais et m'avoue misérable, je suis bien aise que tout le monde le sache et me traite selon cette vérité. »

On ne saurait mieux pratiquer les sublimes avis de l'auteur de Philothée. Au reste, avec l'esprit de mesure qui le distingue, saint

François de Sales a soin de sauvegarder les droits de la vérité, en dissuadant de simuler des défauts, sous prétexte de chercher le mépris (à moins d'une inspiration toute spéciale, telle que l'ont reçue quelques saints), et les droits de la charité, en recommandant de réparer le scandale ou le froissement que nos fautes peuvent avoir causés à nos frères. « Si je me suis emporté par colère ou par dissolution à dire des paroles indécentes, et dont Dieu et le prochain sont offensés, je me repentirai vivement et serai extrêmement peiné de l'offense, que je m'efforcerai de réparer le mieux qu'il me sera possible ; mais je ne laisserai pas d'agréer le mépris qu'il m'en arrive ; et si l'un pouvait se séparer de l'autre, je rejetterais ardemment le péché et garderais humblement l'abjection. » « Je fais une sottise, elle me rend abject : bon. Je donne du nez à terre et je tombe en une colère démesurée : je suis désolé de l'offense à Dieu, et bien aise que cela me déclare vil, abject et misérable.

« Néanmoins, ma fille, prenez bien garde à ce que je m'en vais vous dire : encore que nous aimions l'abjection qui s'ensuit du mal, il ne faut pas pourtant négliger de remédier au mal. Je ferai ce que je pourrai pour ne pas avoir l'ulcère au visage, mais si je l'ai, j'en aimerai l'abjection. En matière de péché, il faut encore plus fortement tenir à cette règle. Je me suis emporté en ceci ou en cela ; j'en suis peiné, quoique j'embrasse de bon cœur l'abjection qui s'ensuit ; et si l'un se pouvait séparer de l'autre, je garderais chèrement l'abjection et ôterais le mal et le péché. »

Si nos efforts pour réparer l'offense faite à nos frères ou le scandale que nous avons pu leur donner, allaient jusqu'à reconquérir leur pleine estime, et à nous relever dans leur opinion comme si nous n'avions point failli, alors, obligés par le devoir « d'ôter notre misère de devant leurs yeux, il faut la cacher dans l'intimité de notre cœur ».

Autant que la charité et le devoir du bon exemple peuvent le permettre, notre saint ne voulait pas qu'on se prive du bénéfice de l'abjection extérieure : « Je voudrais… pour ce qui regarde nos défauts, que nous ne nous efforcions pas de les couvrir : car du fait de ne pas les laisser voir dehors, ils n'en sont pas meilleurs. Les sœurs ne croiront pas pour cela que vous n'en ayez point, et vos imperfections seront peut-être plus dangereuses que si elles étaient découvertes, et vous causent de la confusion, comme celles qui sont plus faciles à laisser paraître à l'extérieur. Il ne faut donc pas s'étonner ni se décourager quand nous commettons des imperfections devant nos sœurs, au contraire il faut être bien joyeuses d'être reconnues pour telles que nous sommes. »

Même quand on a une charge et, par conséquent, on semble mieux tenu à sauvegarder sa réputation auprès de ses subalternes, le fondateur de la Visitation, avec la prudence voulue, aime qu'on profite de l'abjection partout où on la trouve : « Vous me demandez… si la Supérieure ou la Directrice ne doit point témoigner de la répugnance à ce que les sœurs voient ses défauts, et à ce qu'elle doit dire quand une fille vient s'accuser tout simplement de quelque jugement ou pensée qui la marque d'imperfection, comme par exemple si quelqu'un avait pensé que la Supérieure aurait fait une correction avec passion.

« Je dis que ce qu'elle doit faire en cette occasion, c'est de s'humilier et recourir à l'amour de sa misère ; mais si la sœur était un peu troublée en le disant, la Supérieure ne devra faire semblant de rien, mais détourner la conversation, et néanmoins cacher l'abjection dans son cœur. Car il faut bien prendre garde que notre amour-propre ne nous fasse perdre l'occasion de voir que nous sommes imparfaits, et de nous humilier. Et, bien que l'on omette l'acte extérieur d'humilité, de crainte de troubler la pauvre sœur

qui l'est déjà assez, il ne faut pas empêcher l'acte intérieur. Si, au contraire, la sœur n'était point troublée en s'accusant, je trouverais bien que la Supérieure avoue librement qu'elle a failli, si c'est vrai. Car si le jugement est faux, il est bon qu'elle le dise avec humilité, se réservant toujours néanmoins comme un trésor l'abjection qui lui revient de ce qu'on la juge défaillante.

« Voyez-vous, cette petite vertu de l'amour de notre misère ne doit jamais s'éloigner d'un pas de notre cœur, parce que nous en avons besoin à tout moment, si avancés que nous soyons dans la perfection, d'autant que nos passions renaissent, quelquefois après que nous avons vécu longtemps face à Dieu et après avoir fait de grands progrès dans la perfection.

« Les sœurs ne doivent pas s'étonner de ce que la Supérieure commette des imperfections, puisque saint Pierre, tout Pasteur qu'il était de la sainte Église, et Supérieur universel de tous les chrétiens, tomba bien en une faute telle qu'il dût être corrigé, ainsi que dit saint Paul (Galat. 2, 11). De même la Supérieure ne doit pas témoigner de l'étonnement si l'on voit ses fautes ; mais elle doit imiter l'humilité et la douceur, avec laquelle saint Pierre reçut la correction que lui fit saint Paul, nonobstant qu'il fût son supérieur. L'on ne sait ce qui est plus considérable, si la force ou le courage de saint Paul à reprendre saint Pierre, ou l'humilité avec laquelle saint Pierre se soumit à la correction, pour une chose qu'il pensait bien faire et avoir une fort bonne intention. »

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, voyant un jour la haute opinion qu'avait d'elle une de ses novices, se mit à lui raconter en sanglotant ses défauts et ses tentations, et après s'être représentée comme la plus criminelle des femmes, ajoutait : « Je vous ai dit cela, ma fille pour vous apprendre sous quelle Maîtresse vous êtes tombée. Si Dieu ne m'avait enfermée dans un cloître, j'aurais fini

mes jours dans une prison perpétuelle, ou sous la hache du bourreau. Priez donc pour moi, pour que j'obtienne mon salut de la toute gratuite bonté de Dieu. »

Plus près de nous par le temps et par le lieu où elle vécut, une digne fille de saint François de Sales, nommée Supérieure de son monastère, disait en confidence à une des sœurs : « Ce qui me réjouit, c'est que la supériorité entretiendra en moi la sainte abjection, mes nombreux défauts étant mieux en évidence sur le chandelier que dans l'obscurité d'une cellule. »

Àplus forte raison, l'évêque de Genève voulait-il, lorsqu'on a le bonheur d'être inférieur, qu'on embrasse avec décision les humiliations extérieures, et il se moquait impitoyablement des âmes trop sensibles à cet égard : « Je suis méprisé, et je me fâche : comme les paons et les singes. Je suis méprisé et je m'en réjouis : les Apôtres faisaient ainsi. » — « Savez-vous ce qu'il faut faire quand nous sommes corrigés et mortifiés ? Il nous faut prendre cette mortification comme un fruit savoureux et le cacher en notre cœur, le caressant le plus tendrement qu'il nous sera possible. »

Nous croyons avoir démontré, à l'école de saint François de Sales, tout ce que la sainte humilité peut tirer comme utilité de nos chutes. En nous faisant mieux connaître et aimer notre misère, elles peuvent, de l'abîme qu'elles ont creusé, nous élever au degré le plus précieux de la plus nécessaire des vertus et devenir, pour l'âme, le principe d'une nouvelle splendeur. Selon le texte de Job (Job 11, 17) et la pensée de saint Bernard : « L'âme pécheresse paraîtra d'autant moins vile aux regards de Dieu, qu'elle le sera davantage à ses propres yeux, dans le souvenir de ses péchés. »

Profitons ainsi de nos fautes, et comme le dit Fénelon, elles serviront plus en nous rabaissant à nos propres yeux, que nos bonnes

œuvres en nous consolant. « Les fautes sont toujours des fautes. Mais elles nous mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu qui nous fait grand bien. »

« Il y a certaines matières qui en apparence salissent les habits et qui néanmoins servent à ôter les taches. C'est l'usage que font les justes de leurs péchés, tout en les détestant. Ils s'en servent pour purifier leur âme de l'orgueil qui est le plus grand de leurs péchés. »

« Sachons utiliser nos fautes de cette manière, à peine elles nous ont échappé et en même temps effaçons-les par la pénitence. Utilisons-les également quand leur souvenir vient nous attrister. Il est des herbes à fort mauvaise odeur, qui, à force de se dessécher, exhalent à la fin un agréable arôme. Qu'il en soit de même des péchés de notre pauvre vie. Une sainte fille de l'Ordre de la Visitation conservait joyeusement un petit sachet de papier, qu'à sa mort on trouva dans sa cellule, avec cette inscription : Ceci est pour parfumer mon cœur de l'odeur précieuse de ma misère. Elle avait mis dans ce sachet tout ce qu'on lui avait dit ou écrit d'humiliant, les défauts dont on l'avait avertie, ce que ses confesseurs lui avaient dit de plus fort dans ses confessions, et toutes les fautes dont on lui avait fait la correction.

Nous n'aurons pas de peine à nous faire ce sachet. Nous trouverons, hélas ! en regardant en arrière dans notre vie, les mauvaises plantes d'innombrables fautes, qui nous serviront à le remplir. Mettons-les à profit de cette façon, et répétons le mot admirable du Père de la Colombière : « Heureuses misères dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu et à m'abaisser devant les hommes. Si vous m'êtes nécessaires, je ne voudrais pas vous changer pour les mérites et les vertus des autres. J'aime mieux être tel qu'il faut que je sois pour être humble. Je renonce à toutes les grâces qui pour-

raient me priver de cet avantage, et pour ne point le perdre, je consens à être privé de tout le reste. »

Notes

1. Vie dévote, III°, 6.

2. Entretien X°, VI, 164.

3. Entretien XVIII°, VI, 339.

4. M. de Bernières, Chrétien intérieur, I, III, 16.

5. Mère Marie de Sales Chappuis.

6. Ps 4, 4.

7. Sœur M.-A. de Mayen, Année sainte de la Visitation, 16 mars.

8. XIII, 392 c.

9. Entretien IV°, VI, 63.

10. Année sainte de la Visitation, 3 mars.

11. XIV, 136.

12. Imitation, Liv. III, ch. 46, n° 5.

13. M. de Bernières-Louvigny, id.

14. Vie dévote, III°, p. 6.

15. XIII, 205.

16. Vie dévote, III°, p. 6.

17. Entretien IV°, VI, 67.

18. Entretien XVII°, VI, 299.

19. Notice sur la Mère M.-Mélanie Pommeroy. Circulaire de la Visitation de Thonon, 1872.

20. XVII, 207.

21. Entretien XI°, VI, 194.

22. In Cant. Sermo XX, n° 5.

23. P. Gaud, Traité de l'Espérance chrétienne.

24. Année sainte de la Visitation, 11 janvier. Vie de Sœur F.-G. de la Grave.

Partie 2 · Chapitre 3

Si notre misère mérite notre amour, parce qu'elle nous force à rendre hommage à la vérité, et nous facilite l'imitation de l'abaissement du Verbe fait chair, elle nous deviendra bien plus chère encore, quand nous la considérerons dans ses rapports avec la miséricorde infinie de notre Dieu.

Déjà, au chapitre III de la première partie de ce livre, nous avons compris, et saint François de Sales nous a dit et redit que nos fautes ne doivent jamais nous désespérer, ni décourager, et que la douleur de les avoir commises doit toujours être accompagnée d'une invincible confiance en la divine Bonté. Les considérations que nous allons présenter nous démontreront que, bien loin de diminuer cette confiance, nos péchés et nos imperfections en sont l'un des plus féconds éléments.

Ici, surtout, les textes de notre saint sont assez nombreux et assez clairs pour dispenser de tout commentaire. Nous nous borne-

rons à copier. Mais auparavant, il ne sera pas inutile d'emprunter à d'autres sources quelques réflexions, qui sont la synthèse et les preuves théologiques de cette consolante doctrine.

Et d'abord, laissons M Gay nous exposer et développer, dans une page splendide, le principe fondamental de tout ce nouveau côté de l'art d'utiliser nos fautes : « Dieu, dit-il, en répétant le mot de saint Jean, Dieu est amour (I Jn 4, 8), Dieu aime, Dieu nous aime : il nous aime parce qu'il est l'amour ! Exister, aimer, et, maintenant que nous existons, nous aimer, c'est pour lui une seule et même chose, une seule et même nécessité. L'espérance n'est-elle pas dès lors un devoir pour nous tous ? Pouvons-nous craindre un excès dans l'espérance ? Si la défiance est toujours chez-nous, est-elle excusable ?

« On dira : il y a le péché. Hélas ! c'est trop vrai, le péché est partout, et partout où il est, il pose un problème, il amène une complication, il soulève un obstacle, problème pour nous, complication en nous, obstacle devant nous. Mais pour Dieu, y a-t-il des problèmes ? Est-ce que l'on peut embarrasser ses voies, ou lui opposer des barrières ? Il s'arrête s'il le veut, mais uniquement parce qu'il le veut. Partout où il lui plaît de passer, il passe. Le péché atteint Dieu en ce sens qu'il l'offense. Jamais il ne l'atteint en ce sens qu'il le modifie. Il modifie ses actes ; mais loin de modifier son essence, il ne change rien à sa disposition primordiale et foncière envers nous, c'est-à-dire l'amour qu'il nous porte. Face à notre néant, sa bonté devient l'amour, face au péché son amour devient miséricorde, et avec cela tout est dit. Oui, tout est dit. A une seule condition toutefois, c'est que le pécheur espère. Et à certains égards, nul n'a autant de titres que le pécheur à espérer en Dieu. Sans doute la sainteté divine a tant d'horreur du péché, qu'elle oblige sa justice à le punir de peines effroyables ; mais c'est précisément pourquoi la

miséricorde en est incomparablement plus émue que de tous les autres malheurs qui pourraient nous frapper. Car enfin, si l'on regarde du côté de la peine qu'il mérite, le péché est la perte de Dieu ; c'est donc un mal suprême et vraiment la misère absolue. Où ira régulièrement la plus grande compassion, si ce n'est à la plus grande misère ? Telle est donc la raison pour laquelle la miséricorde divine s'excite ici plus que partout ailleurs, afin que le pécheur se repente, ait confiance, obtienne son pardon et se sauve. D'où vous voyez que l'ardeur même de la colère est en Dieu une source nouvelle et plus vive de pitié et de bonté, et devient dès lors, pour nous tous, un fondement nouveau d'espérance. »

Étant prouvé, et d'une façon si claire, que la miséricorde n'est autre chose que la bonté, c'est-à-dire l'essence même de Dieu dans ses rapports avec la misère de sa créature, n'entrevoit-on pas que chacune de nos fautes peut devenir, si nous le voulons, une occasion nouvelle, pour ce divin attribut, de se manifester et de se glorifier.

Ecoutons M Pie : « Beati misericordes ! En prononçant cette béatitude, on peut dire que le Fils de Dieu fait homme nous a révélé sa propre béatitude et celle de son Père qui est dans les cieux. Car si la miséricorde, telle que peut la pratiquer un simple mortel, est pour lui un principe et une source de félicité, que dire de la miséricorde telle que Dieu et Dieu seul sait l'exercer et quelle source de bonheur ne doit-elle pas entretenir incessamment dans le sein de la Divinité ? Bienheureux les miséricordieux : donc, bienheureux pardessus tous les autres Celui qui seul a droit d'être appelé bon : unus est bonus Deus (Mt 19, 17), Celui dont l'essence est la charité, Celui dont la miséricorde et la bonté n'ont pas plus de limite que l'éternité elle-même : Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia eius (Ps 135). La rigueur n'est point dans la

nature de Dieu. Quand Dieu cède à la colère, quand il exerce la justice, il fait une besogne qui lui est étrangère : irascetur ut faciat… alienum opus eius (Is 28, 21). C'est la main gauche qui tient les verges, et Dieu se lasse vite d'agir avec cette main : peregrinum opus eius ab eo (id). La main droite du Seigneur, au contraire, est l'instrument favori de son cœur, elle fait les œuvres de son amour… D'un pécheur aveugle et incorrigible elle sait faire, en un clin d'œil, un pénitent résolu : hæc mutatio dexteræ Excelsi (Ps 76, 11). »

Mais, encore plus, la miséricorde ne peut s'exercer que sur la misère, et quelle plus affreuse misère que le péché ! quel objet plus pitoyable pour une infinie pitié ! Ces fautes dont le poids nous écrase et fait de nous des victimes de la divine colère, il ne tient qu'à nous de les faire valoir auprès de Dieu comme une occasion sans pareille pour qu'il manifeste un attribut qui lui est, ce semble, bien pius cher que la justice, à savoir la bonté, l'amour. Il ne tient qu'à nous de nous adresser à son cœur, et de lui dire avec David : Vous me pardonnerez, Seigneur, vous effacerez mes fautes, pour glorifier votre perfection la plus chérie, la miséricorde : propter bonitatem tuam, Domine ; et comme vous la glorifierez d'autant mieux que mes crimes à effacer seront plus nombreux, la multitude même de mes fautes, m'en fait davantage espérer le pardon : Propitiaberis peccato meo, multum est enim (Ps 24, 7, 11).

« Dieu, ajoute un ancien auteur trop peu connu, Dieu n'est-il pas le Maître qui nous a enseigné à ne pas nous laisser vaincre par le mal, mais à vaincre le mal par le bien (Rm 12,21) ; à ne pas rendre le mal pour le mal, ni la malédiction pour la malédiction (1 Pierre 3, 9) ; à combler de bienfaits nos ennemis et à accumuler ainsi des charbons ardents sur leurs têtes (Rm 12, 20) ? Or, le disciple n'est point au-dessus du Maître, ni le serviteur au-dessus de son Seigneur (Mt 10, 24). Si donc nous voyons des disciples de ce

divin Maître pratiquer si parfaitement cette leçon que, non seulement ils se sont montrés pleins de bienveillance et de douceur envers leurs iniques persécuteurs et leurs cruels tyrans, mais qu'ils leur ont rendu le bien pour le mal, jusqu'à donner leur vie pour les sauver, que dirons-nous du Maître dont ces justes ont reçu et pratiqué une si sublime doctrine ?

« La charité de tous les disciples réunis, comparée à celle du Christ, n'atteint pas les proportions d'une goutte d'eau vis-à-vis de l'Océan. Si donc une étincelle de charité a été si puissante chez eux, que fera l'incendie immense, infini de la suréminente charité de Dieu ? »

« Ah ! s'écrie saint Jean Chrysostome, Jésus nous dit : Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle sera votre récompense ? Les païens n'en font-ils pas autant ? (Mt 5, 47). Et nous disons de Dieu : S'il n'exauce, s'il ne secourt que les justes ses amis, ne manquera-t-il pas quelque chose à sa bonté ? »

La sainteté infinie de Dieu se joint à sa bonté, pour la pousser à poursuivre le péché de sa haine, et, plus encore, le pécheur de sa miséricorde. « Dieu, dit le Père Segneri, a le péché en si grande horreur, que, afin de l'arracher des cœurs, non seulement il s'est humilié jusqu'à la mort, revêtu d'une chair mortelle, mais encore aujourd'hui, glorieux dans le ciel, il s'humilie jusqu'à se faire suppliant. Laboravi rogans (Jér 15, 6). Mais, savez-vous pourquoi ? Avez-vous jamais observé un chasseur au moment où il va tirer sur sa proie ? Voyez comme il évite le moindre bruit, comme il se baisse et, s'il le faut, rampe sur la terre. Pourquoi ? C'est qu'il veut tuer le gibier qu'il vise. Eh bien ! tel est l'objet des supplications du Seigneur, de sa patience, de son calme, de son silence pendant que nous l'offensons. Il n'a qu'un but : exterminer le péché, et l'exterminer complètement.

« Si le Seigneur précipitait immédiatement en enfer toute âme gravement coupable, sans doute il prendrait toujours le pécheur, mais jamais il n'exterminerait le péché. Au contraire, le péché s'éterniserait par son châtiment même. Mais, précisément parce que la haine divine s'attaque directement à la faute et seulement indirectement, à cause de la faute, au pécheur, Dieu use de tant d'industries, s'humilie avec tant d'amour, afin de séparer le péché du pécheur, et d'anéantir celui-là en sauvant celui-ci, ne se décidant à perdre le coupable que lorsque l'obstination de sa libre volonté ne permettant plus à Dieu de tuer le péché dans le pécheur, le force à tuer le pécheur dans le péché.

« Tel est le motif qui anime l'infinie Bonté à nous attendre, à nous inviter à la pénitence et à nous accueillir. Voilà pourquoi David, connaissant bien cette disposition de Dieu, s'en prévaut d'une façon singulière en s'écriant : Seigneur, vous me pardonnez mon péché parce qu'il est grand (Ps 24, 2). Un esprit ignorant de ce calcul divin croira que le Prophète se trompe, et aurait dû donner le nom de grande à la divine miséricorde et non pas à sa faute, excusant au contraire celle-ci, et l'atténuant par toutes sortes de considérations, afin de demander plus hardiment, et d'en obtenir plus aisément la rémission. David était mieux avisé. Il savait que l'énormité du péché est un motif, pour la divine Bonté, de l'exterminer plus volontiers, et il s'adressait à cette même Bonté en lui disant : Énorme est mon péché, afin de la déterminer à purifier entièrement son âme. C'est ainsi que le vigneron, qui voit sa vigne ravagée par un sanglier, décrit sous les couleurs les plus horribles la férocité et la force de cet animal, devant le chasseur, dans le but de l'encourager davantage à le poursuivre et à le tuer. »

Si David tenait déjà ce langage au Dieu des armées, avec quelle confiance ne l'adresserons-nous pas au Verbe incarné pour le salut

des pécheurs, à Celui qui a voulu épouser notre nature ut misericors fieret, précisément pour donner un plus large épanouissement, une expansion plus généreuse à sa miséricorde ! Bossuet n'hésite pas à dire : « Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, même s'il se plaît à voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie… Mais quand il s'est fait notre Sauveur, il a pris d'autres sentiments par amour pour nous. Ce Dieu donne la préférence aux innocents ; mais, chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables ; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé. » « Sa vocation est d'être Sauveur », reprend saint François de Sales. « Il est le Dieu des misérable, continue la vénérée Mère Chappuis. Chaque fois que nous lui offrons une faute à réparer, nous lui redonnons le titre de Sauveur. »

Dieu nous garde de rien dire qui sente l'exagération ou le paradoxe. Involontairement, nous nous rappelons le mot d'un grand évêque à des missionnaires qui gémissaient devant lui sur les iniquités dont leur ministère les rendait témoins : « Eh ! quelle serait votre raison d'être, mes bons Pères, s'il n'y avait point de péchés ? » Prêtre éternel, Jésus, notre Sauveur, permettez-nous de vous le dire aussi : quelle serait la raison d'être de votre vie mortelle et de vos souffrances inouïes, et que feriez-vous ici-bas, dans ces Sacrements, dans votre Église, s'il n'y avait point de péchés à pardonner ? Que feriez-vous de votre miséricorde, s'il n'y avait point de misérables ?

« Quand Jésus, a dit sainte Gertrude, ne trouve plus d'âmes assez vierges pour venir à elles comme Époux, il les laisse devenir malades, afin d'y venir comme médecin. » La joie et l'honneur que donne au médecin le malade qui lui confie ses plaies et les chances

de sa guérison, le pécheur les procure au divin Samaritain, en lui offrant ses fautes à guérir. Si Dieu a été offensé par la faute, le Sauveur est glorifié par le pardon qui la détruit. Vraiment, il semblerait, à voir les faveurs dont il inonde les prodigues revenus à lui, qu'il veuille les remercier de lui avoir donné l'occasion d'assouvir les désirs et les besoins de sa clémence.

« Donc, mon âme, conclut le P. de Saint-François, de ce que tu te reconnais malade, de grâce, ne redoute point d'aller chez le médecin. Au contraire, vas-y avec d'autant plus de confiance que c'est pour toi, pour venir à toi qu'il s'est élancé de son lit nuptial, qu'il a marché à pas de géant depuis les sommets du ciel (Ps 18, 6). Il est venu te délivrer de la maladie du péché, car il savait que le médecin est nécessaire aux malades, et non aux bien-portants (Mt 9, 12). Folie funeste des pécheurs qui puisent des motifs pour fuir le médecin dans ce qui leur devrait donner plus de confiance d'aller à lui ! Insensé celui qui a peur de trouver un adversaire indigné dans celui qui est venu le guérir ! »

L'impie fuit sans que nul ne le poursuive (Prov 28, 1). Il est étrange qu'on fuie sans être poursuivi ; mais il est plus étrange encore que l'impie fuie lorsque non seulement personne ne le poursuit, mais quand la bonté divine elle-même l'appelle, court après lui pour lui offrir sa miséricorde, pour lui présenter un remède à ses maux, en lui promettant qu'elle lui donnera tout ce qu'il voudra bien lui demander pour son salut éternel.

Les apparitions et les révélations de Paray-le-Monial irradient ces pensées d'une douce et ravissante lumière ! Un saint religieux l'a fort bien dit : « Depuis la venue de Notre-Seigneur, la confiance doit être la vertu des pauvres pécheurs. » Mais depuis la manifestation au monde du Cœur de Jésus, cette confiance peut s'élever jusqu'aux limites de l'audace ! N'est-ce pas ce Cœur divin qui a répon-

du au coup de lance de Longin en versant sur lui, non seulement le pardon, mais aussi la sainteté et la grâce du martyre ? N'est-ce pas ce Cœur qui nourrit les pécheurs du sang qu'ils ont fait couler, comme le pélican, ses petits, de ses flancs déchirés par eux, et qui n'a voulu être blessé et ouvert, comme dit saint Vincent Ferrier, que pour montrer aux coupables la source même du pardon ? N'est-ce pas ce Cœur infini qui crie à tous, du fond de son tabernacle : Venez à moi vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai (Mt 11, 28) ? N'est-il pas dévoré d'une soif inépuisable d'absoudre et de guérir, et n'est-ce pas étancher sa soif que de lui apporter des fautes à pardonner ?

Aussi est-il remarquable que les âmes les mieux initiées aux doux secrets du Cœur de Jésus se sont faites les apôtres les plus zélés de la confiance après le péché, et de l'art d'utiliser ses fautes ? La vie de sainte Gertrude renferme des traits délicieux à ce sujet, et sainte Marguerite-Marie y revient assez souvent : « Le Cœur de Jésus, dit-elle, est le trône de la miséricorde, où les plus misérables sont les mieux reçus, pourvu que l'amour les accompagne dans l'abîme de leurs misères.

« Quand vous avez fait des fautes, ne vous troublez pas pour cela, parce que le trouble, l'inquiétude et le trop d'empressement éloignent nos âmes de Dieu et chassent Jésus-Christ de nos cœurs. Mais, en lui demandant pardon, prions son Sacré-Cœur de satisfaire pour nous, et de nous remettre en grâce avec sa divine Majesté. Dites alors tout en confidence au tout aimable Cœur de Jésus : Ô mon unique amour, payez pour votre pauvre esclave et réparez le mal que je viens de faire. Faites-le retourner à votre gloire, à l'édification de mon prochain et au salut de mon âme. — Et de cette manière, nos chutes nous servent parfois beaucoup pour nous humi-

lier et nous rendre compte de ce que nous sommes, et à quel point il nous est utile d'être cachés dans l'abîme de notre néant.

« Après vous être humiliée, recommencez à vous rendre fidèle, parce que le Sacré Cœur aime cette manière d'agir qui maintient l'âme en paix. »

Le vénéré Père de la Colombière, ne cessait de prêcher le même sujet. Nous tenons à reproduire le passage suivant d'une de ses lettre à une âme écrasée sous le poids de ses fautes. On trouverait difficilement un écho plus fidèle et un résumé plus pratique des enseignements que va nous donner ensuite saint François de Sales.

« Si j'étais à votre place, écrivait-il, voici comment je me consolerais. Je dirais à mon Dieu avec confiance : Seigneur, voici une âme qui est au monde pour exercer votre admirable miséricorde, et pour la faire éclater devant le ciel et la terre. Les autres vous glorifient en faisant voir quelle est la force de votre grâce, par leur fidélité et leur constance ; combien vous êtes doux et libéral envers ceux qui vous sont fidèles. Moi, je vous glorifierai en faisant connaître combien vous êtes bon envers les pécheurs, et que votre miséricorde est au-dessus de toute malice, que rien n'est capable de l'épuiser, que nulle rechute, si honteuse et criminelle qu'elle soit, ne doit porter un pécheur au désespoir du pardon. Je vous ai gravement offensé, ô mon aimable Rédempteur, mais ce serait encore bien pis, si je vous faisais l'horrible outrage de penser que vous n'êtes pas assez bon pour me pardonner. C'est en vain que votre ennemi et le mien me tend tous les jours de nouveaux pièges : il me fera tout perdre plutôt que l'espérance que j'ai en votre miséricorde ; quand je serais retombé cent fois, et que mes crimes seraient cent fois plus horribles qu'ils ne sont, j'espérerais encore en vous. — Après quoi, il me semble que rien de tout ce que je pourrais faire pour réparer ma faute et le scandale que j'aurais

donné ne me ferait de la peine. Après quoi, je recommencerais à servir Dieu avec plus de ferveur qu'auparavant, et avec la même tranquillité que si je ne l'avais jamais offensé. »

La vénérée Mère Marie de Sales Chappuis, nommée déjà dans ce livre, et qui avait pour occupation, disait-elle, de « fouiller le Cœur de Dieu », ne craignait point de dire : « Quand, à chacune de nos respirations, nous tomberions en quelque faute, si, autant de fois, on se redonne à Dieu pour recommencer à bien faire, les chutes ne nuisent pas. Le Seigneur regarde moins les fautes que le profit que nous en tirons, si nous les utilisons pour nous abaisser devant lui, et nous rendre petites, humbles et douces. Alors, elles ne nuisent point, elles n'affaiblissent pas sa volonté. C'est une grande grâce à une âme de constater ses fautes. Cette connaissance lui fait découvrir la bonté de Dieu et le prix des mérites du divin Sauveur. »

Notes

1. De la vie et des vertus chrétiennes. De l'espérance.

2. Homélie de M Pie au jour de Toussaint, 1er-11-1871.

3. Vénérable Alexandre de Saint-François, carme déchaussé, mort en 1630. Manuale pauperum, chap. 38.

4. Cristiano instruito. II, 7, n. 16.

5. 1er Sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge.

6. IX, 368.

7. Saint Bernard dit la même chose : « Le Père des miséricordes est nécessairement le Père des misérables. »

8. Vénérable Alexandre de Saint-François, Manuale pauperum, id.

9. Lettre du P. Varin, 2-9-1805.

10. Saint Épiphane, Physiologue.

11. Œuvres complètes, t. II, p.473 et s.

12. Lettre 89°.

Partie 2 · Chapitre 4

Nous avons entendu le langage de la théologie et des saints sur la confiance que nos fautes elles-mêmes doivent nous inspirer envers la divine miséricorde.

Maintenant donnons la parole à notre saint : « Vous me demandez, mes très chères filles, si une âme ayant le sentiment de sa misère peut allier à Dieu avec une grande confiance. Or, je réponds que non seulement l'âme qui a la connaissance de sa misère peut avoir une grande confiance en Dieu, mais qu'elle ne peut avoir une vraie confiance que si elle a la connaissance de sa misère. Car cette connaissance et confession de notre misère nous introduit devant Dieu. Ainsi tous les grands saints, comme Job, David et les autres, commençaient toutes leurs prières par la confession de leur misère et de leur indignité ; de sorte que c'est une bonne chose de se reconnaître pauvre, vil et abject, et indigne de comparaître en la présence de Dieu.

« Ce mot célèbre parmi les anciens : Connais-toi toi-même, encore qu'il s'entende de la connaissance de la grandeur et excellence de l'âme, pour ne la point avilir et profaner en des choses indignes de sa noblesse, il s'entend aussi de la connaissance de notre indignité, imperfection et misère, d'autant que, plus nous nous connaî-

trons misérables, plus nous nous confierons en la bonté et miséricorde de Dieu ; car entre la miséricorde et la misère il y a une certaine liaison si grande que l'une ne se peut exercer sans l'autre. Si Dieu n'avait point créé l'homme, il aurait été vraiment bon ; mais il n'aurait point été maintenant miséricordieux, car la miséricorde ne s'exerce qu'envers les misérables.

« Vous voyez donc que, plus nous nous reconnaissons misérables, plus nous avons l'occasion de nous confier à Dieu, puisque nous n'avons rien qui nous porte à nous confier à nous-mêmes. La défiance de nous-mêmes provient de la connaissance de nos imperfections. Il est bon de se défier de nous-mêmes ; mais à quoi nous servirait-il de le faire, sinon pour mettre notre confiance en Dieu et attendre tout de sa miséricorde ?

« Les fautes et infidélités que nous commettons tous les jours, doivent bien nous apporter de la honte et de la confusion, lorsque nous voulons nous approcher de Notre-Seigneur ; ainsi lisons-nous qu'il y a de grandes âmes, comme sainte Catherine de Sienne et la Mère Thérèse, qui, lorsqu'elles étaient tombées en quelque défaut, avaient de ces grandes confusions ; aussi est-il bien raisonnable qu'ayant offensé Dieu, nous nous retirions un peu par humilité, et demeurions confus ; car si nous avons seulement offensé un ami, nous avons bien honte de l'aborder ; mais il n'en faut pas demeurer là : car ces vertus d'humilité, d'abjection et de confusion sont des moyens par lesquels nous devons monter vers l'union de notre âme à son Dieu. Ce ne serait pas grand chose de s'être anéanti et dépouillé de soi-même (ce qui se fait par des actes de confusion), si ce n'était pas pour se donner tout à Dieu, ainsi que saint Paul nous l'enseigne quand il dit : Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous du nouveau (Col 3, 9-10). Ce petit recul ne se fait que pour mieux avancer vers Dieu par un acte d'amour et de confiance. Voilà

donc pour la conclusion de ce premier point : il est très bon d'avoir de la confusion, quand nous avons la connaissance et le sentiment de notre misère et de nos imperfections, mais il ne faut pas s'arrêter ni se décourager, mais relever son cœur en Dieu par une sainte confiance, dont le fondement doit être en lui et non pas en nous. D'autant que si nous changeons, il ne change jamais, et demeure toujours aussi bon et miséricordieux, que nous soyons faibles et imparfaits où que nous soyons forts et parfaits.

« J'ai coutume de dire que le trône de la miséricorde de Dieu c'est notre misère. Plus notre misère sera grande, plus nous devons avoir une grande confiance. »

« Que Dieu vous regarde avec amour, vous n'avez nul sujet d'en douter, car il voit amoureusement les plus horribles pécheurs du monde, pour peu de vrai désir qu'ils aient de se convertir… C'est un cœur si doux, si suave, si condescendant, si amoureux des chétives créatures, pourvu qu'elles reconnaissent leur misère, si gracieux envers les misérables, si bon envers les pénitents ! Et qui n'aimerait ce Cœur royal, paternellement maternel envers nous ?…

« Nos imperfections ne doivent pas nous plaire ; mais nous devons dire avec le grand apôtre : misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? (Rm 7, 24). Mais elles ne doivent pas nous étonner ni décourager ; nous devons vraiment en retirer soumission, humilité et défiance de nous-mêmes, mais non pas découragement ni affliction du cœur, ni beaucoup moins défiance de l'amour de Dieu envers nous. Dieu n'aime pas nos imperfections et péchés véniels, mais il nous aime malgré eux. Ainsi, de même que la faiblesse et l'infirmité de l'enfant déplaisent à la mère, et pourtant elle ne cesse pas pour cela de l'aimer, mais l'aime tendrement avec compassion ; de même, bien que Dieu n'aime pas nos imperfections et péchés véniels, il ne cesse pas de nous aimer tendre-

ment. David eut raison de dire à Notre-Seigneur : Ayez miséricorde, Seigneur, parce que je suis infirme (Ps 6, 3).

« Ma très chère fille, vivez joyeuse : Notre-Seigneur vous regarde, et vous regarde avec affection, et avec d'autant plus de tendresse que vous avez de faiblesse. Ne permettez jamais à votre esprit de nourrir volontairement des idées contraires, et quand elles vous assailliront, ne les regardez point, détournez vos yeux de leur iniquité, et retournez-les vers Dieu avec une courageuse humilité, pour lui parler de sa bonté ineffable, par laquelle il aime notre chétive, pauvre et abjecte nature humaine, malgré ses misères. »

« Glorifiez-vous de n'être rien ; soyez-en bien aise puisque votre misère est l'objet de la bonté de Dieu pour exercer sa miséricorde.

« Parmi les mendiants, ceux qui sont les plus misérables, et dont les plaies sont les plus grandes et effroyables, se tiennent pour les meilleurs mendiants, et plus aptes à obtenir l'aumône. Nous ne sommes que des mendiants : les plus misérables sont de meilleure condition ; la miséricorde de Dieu les regarde volontiers.

« Humilions-nous, je vous en supplie, et ne montrons que nos plaies et misères à la porte du temple de la pitié divine ; mais souvenez-vous de les montrer avec joie, vous consolant d'être toute vide, afin que Notre-Seigneur vous remplisse de son royaume. »

« C'est la plus belle harangue que nous fassent les mendiants, que d'exposer à notre vue leurs ulcères et nécessités. »

« Pour l'absolution de vos péchés de tant d'années que vous me demandiez, ma très chère fille, vous devez savoir que Dieu, par sa bonté, les aura effacés au même instant que vous avez voulu lui donner votre cœur, par la résolution que son inspiration vous a fait prendre de ne vivre plus que pour lui. Néanmoins, ma très chère

sœur, vous pourrez utilement répéter la prière de ce pénitent, qui disait : Seigneur, lavez-moi davantage de mon iniquité et nettoyez-moi de mon péché (Ps 50, 4), pourvu que ce soit avec une vraie et simple confiance en cette souveraine bonté, sûre que sa miséricorde ne vous manquera pas. »

« Relevez souvent votre cœur par une sainte confiance envers notre Rédempteur, avec une profonde humilité, comme disant : Je suis misérable, Seigneur ! vous recevrez ma misère dans le sein de votre miséricorde, et vous me tirerez de votre main paternelle à la jouissance de votre héritage. Je suis chétive et misérable, mais vous m'aimerez le jour de ma mort, parce que j'ai espéré en vous et ai désiré d'être vôtre. »

« Je vous conjure par notre commun amour qui est Jésus-Christ ; que vous viviez en paix malgré votre misère. Je me glorifierai en mes infirmités, dit notre grand saint Paul, afin que la vertu de mon Sauveur habite en moi (2 Cor 12, 9). Oui, car notre misère sert de trône pour faire reconnaître la bonté souveraine de Notre-Seigneur. »

« Dieu soit exalté en vos misères, sur le trône de sa bonté, et le théâtre de votre pure et sincère humilité. »

« Ma très chère fille, soyez en paix ; ne vous inquiétez point de vos imperfections, mais levez bien haut les yeux vers l'infinie bonté de Celui qui, pour nous garder dans son humilité, nous laisse vivre dans nos infirmités. Mettez toute votre confiance en sa bonté, et il aura un soin de votre âme, et de tout ce qui la regarde, mieux que jamais vous ne sauriez y penser.

« Si vous n'avez pas bien correspondu jusqu'à présent, il y a un remède, car il faut bien correspondre désormais. Vos misères et vos infirmités ne doivent pas vous étonner : Dieu en a vu bien d'autres,

et sa miséricorde ne rejette pas les misérables, mais s'exerce à leur faire du bien, faisant de leur misère le sujet de sa gloire. »

« Certes, nos misères et nos faiblesses, pour grandes qu'elles soient, ne doivent pas nous décourager, mais doivent nous humilier et nous faire jeter dans les bras de la divine miséricorde, qui sera d'autant plus glorifiée en nous, que nos misères sont grandes, si nous nous en relevons : ce que nous devons espérer faire, avec la grâce de Notre-Seigneur. »

Saint François de Sales voulait que les personnes chargées de la conduite du prochain prennent soin de relever son courage et de ranimer sa confiance. C'est ainsi qu'il écrivait à une supérieure, devenue, hélas ! tristement célèbre, à propos d'une jeune fille qu'il lui avait recommandée : « Mais, voyez-vous, vous êtes un peu trop sévère envers cette pauvre fille. Il ne faut point lui faire tant de reproches, puisqu'elle a de bons désirs. Dites-lui, même si elle fait beaucoup de faux pas, que jamais elle ne s'étonne d'elle-même ; qu'elle regarde plutôt Notre-Seigneur qui, du haut du ciel, la regarde comme un père son enfant qui, encore tout faible, a peine à assurer ses pas, et lui dit : Doucement, mon enfant ; et s'il tombe, il l'encourage en disant : Il a sauté, il est bien sage, ne pleurez point ; puis il s'approche et lui tend la main. Si cette fille est humble, et qu'elle sait bien qu'elle est un enfant, elle ne s'étonnera point d'être tombée, car elle ne tombera pas d'aussi haut. »

Le saint docteur donnait des instructions semblables et plus précises encore aux confesseurs. Après leur avoir rappelé que les pauvres pénitents les appellent du nom de Père, et qu'ils doivent avoir « un cœur paternel à leur égard, les recevant avec un extrême amour, malgré leurs défauts », il ajoute : « Ainsi, quoique l'enfant prodigue revînt tout nu, sale et sentant mauvais à cause des pourceaux, son bon père néanmoins l'embrasse avec amour, et pleure à

son sujet ; parce qu'il était père, et que le cœur des pères est tendre pour leurs enfants. »

Puis, le saint indique la manière de recevoir un pénitent enclin à l'abattement et au désespoir : « Si vous le voyez craintif, abattu, et s'il doute d'obtenir le pardon de ses péchés, relevez-le en lui montrant le grand plaisir que Dieu prend à la pénitence des grands pécheurs ; plus notre misère sera grande, plus la miséricorde de Dieu en sera glorifiée ; montrez-lui que Notre-Seigneur pria Dieu son Père pour ceux qui le crucifiaient, pour nous faire comprendre que, lorsque nous l'aurions crucifié de nos propres mains, il nous pardonnerait avec une grande libéralité ; que Dieu estime tant la pénitence, que la moindre pénitence du monde, pourvu qu'elle soit vraie, lui fait oublier toutes sortes de péchés ; de façon que si les damnés et les diables même la pouvaient avoir, tous leurs péchés leur seraient remis ; que les plus grands saints ont été de grands pécheurs : saint Pierre, saint Matthieu, sainte Madeleine, David, etc. ; enfin que le plus grand tort qu'on peut faire à la bonté de Dieu, et à la mort et à la passion de Jésus-Christ, c'est de ne pas espérer obtenir le pardon de nos péchés ; et que, par la foi, nous sommes obligés de croire à la rémission des péchés, afin que nous ne doutions point de la recevoir, lorsque nous aurons recours au sacrement que Notre-Seigneur a institué à cet effet. »

On sait avec quelle perfection le doux François de Sales pratiquait cette mansuétude à l'égard de ses pénitents. Il était plein de ces pensées, et il s'en servait pour lui-même : ses contemporains et ses confidents nous le disent assez. « Je l'ai entendu souvent, rapporte M Camus, louer cette inclination qu'avait sainte Thérèse à lire la vie des saints qui avaient été de grands pécheurs, parce qu'elle y voyait briller la magnificence de la miséricorde divine sur leur grande misère. »

« Je ne sais pas comment je suis fait, écrivait saint François à sainte Chantal, je me sens misérable, mais je ne m'en trouble point, et quelquefois même j'en suis joyeux, pensant que je suis une vraie bonne charge pour la miséricorde de Dieu. »

Enfin le Père La Rivière dit, en parlant du saint évêque : «Il n'est pas possible d'exprimer la douleur d'amour qu'il concevait de chaque défaut toujours mélangé d'une crainte filiale, d'un sentiment aigre-doux, d'un abandon absolu et d'une entière espérance dans l'incompréhensible bonté. Non, certes, il n'est pas possible d'exprimer cela, car cet excellent personnage avait été instruit du Saint-Esprit dès sa tendre jeunesse à regarder Dieu, même du milieu de ses imperfections, comme un père souverainement aimable et bon, qui les détruit totalement, quand on s'en repent, qui les abîme dans l'océan de sa miséricorde, et qui les consume dans le feu de son infinie charité. De là vient que si parfois il faiblissait légèrement et manquait à ses bonnes résolutions, il se reprenait doucement sans se fâcher ou s'impatienter, jetant ses yeux sur le bénin Sauveur avec une parfaite confiance. »

Notes

1. Entretien II°, VI, 22.

2. XVIII, 171.

3. XIII, 392 c.

4. XIII, 20. L'Église n'a pas une autre doctrine. Dans ses prières liturgiques, elle nous engage à représenter à Dieu, à la Vierge Marie et aux saints, notre titre de pécheurs, comme le plus propre à nous attirer leur protection.

5. XVII, 233.

6. XVII, 373.

7. XIV, 236.

8. XVII, 289.

9. XVI, 68.

10. IX, 74.

11. La Mère Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal.

12. XIX, 196.

13. Avertissement aux confesseurs, art. 2, parag. 3.

14. Esprit de saint François de Sales, III°, ch. 14, s. 28.

15. P. La Rivière. Vie du Bienheureux François de Sales, III, 9.

Partie 2 · Chapitre 5

Le sujet de ce chapitre a été implicitement traité dans les pages précédentes, et n'est, à vrai dire, que la conséquence des deux derniers chapitres. En nous procurant une connaissance plus exacte de notre faiblesse, en nous donnant des droits plus grands à la divine miséricorde, nos chutes doivent nous porter naturellement à nous tenir mieux sur nos gardes, et à recourir avec une humilité plus confiante à Celui sans qui nous ne pouvons rien, et avec qui nous pouvons tout. Or, l'on sait que la méfiance de nous-même et la confiance en Dieu sont deux gages de la victoire dans le combat spirituel.

Nos fautes cependant, dans les desseins de Dieu, sont appelées à rendre à notre persévérance, sous différents points de vue, des services non moins signalés. Et d'abord, il est clair qu'elles doivent nous rendre plus vigilants. C'est l'un des sens que les interprètes assignent à l'oracle sacré : Une grave infirmité rend l'âme sobre (Ecclé 31, 2).

« Sans doute, dit saint Jean Chrysostome, il devrait nous suffire de voir que des hommes, bien supérieurs en sainteté, n'ont pas été à l'abri des défaillances, pour devenir circonspects, pour marcher avec plus de précautions, et pour observer une prudence plus sévère. » « Mais nos malheurs personnels réussissent mieux encore à nous instruire. Notre nature est ainsi faite, qu'elle a besoin de se heurter elle-même aux écueils pour en constater la funeste réalité. »

Cette vérité est confirmée par l'Esprit-Saint, aussi bien que par l'expérience. Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il ? (Ecclé 34, 6). Et un Père en expliquant ce texte, continue ainsi : « Une félicité tranquille est bien dangereuse ; mais la crainte de retomber dans les pièges où il a déjà donné rend l'homme plus vigilant. Ainsi le navigateur qui a connu le danger se tient mieux sur ses gardes, et le souvenir d'un seul naufrage essuyé par son imprudence l'éloigne parfois à jamais des ports inhospitaliers. »

Telle est la première leçon que notre vigilance doit retenir de nos chutes : en reconnaître et combattre les causes, éviter l'imprévoyance, la légèreté, et, avant tout, fuir les occasions volontaires, le démon des démons, comme on les a appelées, qui engloutissent tant d'âmes. Les navigateurs ont leur carte marine où ils marquent soigneusement les récifs qu'ils ont constatés ; à la lumière de nos fautes passées, faisons nous aussi notre carte de navigation spirituelle, où seront décrites les causes de nos défections antérieures,

les courants, les illusions, les défauts de précaution qui ont amené nos égarements, et, instruits par notre triste expérience, nous éviterons désormais les écueils signalés par nos naufrages.

Saint François de Sales n'omet point de nous donner des conseils : « J'ai vu par vos lettres vos petites chutes et imperfections, dont ni vous ni moi ne devons aucunement nous étonner. Car ce ne sont que des petits avertissements de nous tenir bas et humbles devant nos yeux, et pour rester éveillés comme sentinelles de nous-mêmes. »

« Les fièvres spirituelles, aussi bien que les corporelles, sont ordinairement suivies de plusieurs ressentiments qui sont utiles à celui qui guérit, pour plusieurs raisons ; mais particulièrement parce qu'elles consument les restes des humeurs malignes qui avaient causé la maladie, afin qu'il n'en demeure pas un brin ; et parce que cela nous remet en mémoire le mal passé, pour faire craindre la rechute, à laquelle, bien souvent, nous nous porterions, par trop de licence et de liberté, si l'arrière-goût, comme menaces, ne nous retenait en bride, pour nous faire prendre garde à nous, jusqu'à ce que notre santé soit bien confirmée. »

« Il ne faut jamais oublier ce que nous avons été, afin que nous ne devenions pires. »

De ce premier profit tiré de nos fautes en résultera naturellement un second : la fidélité aux moyens pour persévérer. Chacune de nos chutes deviendra un prédicateur irrésistible sur la nécessité de la grâce et du devoir de l'attirer par la prière et la fréquente réception des sacrements. Ces humiliants souvenirs secoueront notre somnolence, et stimuleront notre ardeur au service de Dieu et à la poursuite de la vertu. « Il n'y a pas de coursier plus rapide, dit le Père Pinamonti, que le cheval échappé des griffes d'un loup. Il croit

toujours avoir cet ennemi à ses flancs : il ne court pas, il vole. Tel est l'effet que produisent les chutes chez les saints : elles les rendent plus ardents pour le bien. »

Saint Jean Chrysostome constatait cet heureux résultat chez Théodore : « De même, lui écrivait-il, que le chasseur, en effleurant la peau d'un lion, ne fait que le rendre plus furieux et plus invincible, de même l'ennemi du genre humain, en s'efforçant de vous faire une profonde blessure, a redoublé votre générosité et votre dévouement aux bonnes œuvres. »

Saint Épiphane traduit la même idée dans un apologue charmant : « Quand le cerf se sent vieillir, il guette au flanc des rochers quelque gîte de serpent, et collant sa bouche à la fente de la roche, il aspire et avale un reptile ; soudain, d'un effort ravivé par la venimeuse morsure, et surexcité par une soif dévorante, il s'élance à la recherche d'une source d'eau pure, et s'il la trouve avant l'espace de trois heures, il y puise cinquante nouvelles années de vie. De même, ô homme spirituel ! si le serpent du péché pénètre dans ton cœur, vole aux sources de la grâce, et là, en faisant pénitence, non seulement ton péché sera effacé, mais tes forces seront restaurées. »

« L'enfant qui tombe lorsqu'il s'écarte un peu de sa mère et qu'il veut marcher seul, dit le Père Grou, revient à elle avec plus de tendresse pour être guéri du mal qu'il s'est fait, et il apprend par sa chute à ne plus la quitter. L'expérience de sa faiblesse et de la bonté avec laquelle sa mère le reçoit lui inspire plus d'attachement pour elle. »

On retrouve le fond de toutes ces pensées sous la plume du plus aimable des saints : « Reprenez votre cœur et remettez-le doucement entre les mains de Notre-Seigneur, le suppliant qu'il le gué-

risse ; et, de votre côté, faites aussi tout ce que vous pourrez par le renouvellement des résolutions, par la lecture de livres propres à votre guérison et autres moyens convenables : et ce faisant, vous gagnerez beaucoup par votre perte, et demeurerez plus saine par votre maladie. »

« L'amour-propre, l'estime de nous-même, la fausse liberté d'esprit, ce sont des racines qu'on ne peut bonnement arracher du cœur humain, mais seulement on peut empêcher la production de leurs fruits, qui sont les péchés ; car leurs élans, leurs premières saillies, leurs rejetons, c'est-à-dire leurs premières secousses, on ne peut les empêcher tout-à-fait tandis qu'on est dans cette vie mortelle, bien qu'on puisse les modérer et diminuer leur quantité et leur ardeur par la pratique des vertus contraires, et surtout de l'amour de Dieu. Il faut donc avoir patience, et petit à petit amender et retrancher nos mauvaises habitudes, dompter nos aversions et surmonter nos inclinations et humeurs selon les occurrences ; car en somme, ma très chère fille, cette vie est une guerre continuelle, et il n'y a personne qui puisse dire : Je ne suis point attaqué. Le repos est réservé pour le ciel, où la palme de la victoire nous attend. Sur terre, il faut toujours combattre entre la crainte et l'espérance, à la charge que l'espérance soit toujours plus forte, en considération de la toute-puissance de Celui qui nous secourt. »

« Mon Dieu, que le royaume intérieur est heureux, quand ce saint amour y règne ! Qu'elles sont bienheureuses les puissances de notre âme qui obéissent à un Roi si saint et si sage ! Non, ma chère cousine, sous son obéissance et dans cet état, il ne permet point que les grands péchés y habitent, ni même aucune affection envers les plus petits d'entre eux. Il est vrai qu'il les laisse bien s'approcher de la frontière, afin d'exercer les vertus intérieures à la guerre et les rendre vaillantes, et permet que les espions, qui sont les péchés vé-

niels et les imperfections, courent ça et là parmi son royaume ; mais ce n'est que pour faire connaître que sans lui nous serions en proie à tous nos ennemis. »

« Que voulez-vous que je vous dise, ma très chère fille, sur le retour de vos misères, sinon qu'au retour de l'ennemi, il faut reprendre les armes et le courage pour combattre plus fort que jamais ?... Mais, mon Dieu ! gardez-vous bien d'entrer dans aucune sorte de défiance ; car cette céleste bonté ne permet pas ces chutes non pour vous abandonner, mais pour vous humilier, et faire que vous vous teniez plus serrée et ferme à la main de sa miséricorde. »

« Voyez-vous, ma chère sœur, il arrive maintes fois que, pensant être entièrement délivrés des ennemis anciens, sur qui nous avions jadis emporté la victoire, nous les voyons venir d'un autre côté où nous les attendions le moins. Hélas ! cet unique Sage du monde, Salomon, qui avait tant fait de merveilles en sa jeunesse, se tenant fort assuré de la grandeur de sa vertu et de la confiance de ses années passées, lorsqu'il semblait être hors de ses escalades, il fut surpris par l'ennemi qu'il avait le moins à craindre en apparence.

« C'est pour nous apprendre deux leçons signalées : l'une, que nous devons toujours nous défier de nous-mêmes, marcher en une sainte crainte, demander continuellement les secours du Ciel, vivre en humble dévotion ; l'autre, que nos ennemis peuvent être repoussés, mais non pas tués. Ils nous laissent quelquefois en paix, mais c'est pour nous faire une plus forte guerre.

« Mais avec cela, ma très chère sœur, il ne faut nullement que vous vous découragiez... Ces petites secousses nous font revenir à nous, considérer notre fragilité et recourir plus vivement à notre Protecteur. Saint Pierre marchait fort assuré sur les vagues ; le vent s'élève, et les vagues semblent l'engloutir. Alors il s'écrie : Ah ! Sei-

gneur, sauvez-moi ! Et Notre-Seigneur, le prenant par le bras : Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi doutes-tu ? C'est parmi les troubles de nos passions, les vents et les orages des tentations, que nous réclamons le Sauveur ; car il ne permet que nous soyons agités, que pour nous provoquer à l'invoquer plus ardemment. »

« Humilions-nous ; avouons que si Dieu n'est pas pour nous cuirasse et bouclier, nous serons immédiatement percés et transpercés de toutes sortes de péchés. C'est pourquoi tenons-nous bien près de Dieu par les exercices de piété : que ce soit notre grande occupation, et le reste, secondaire. »

« Si parfois vous recevez des secousses de l'amour-propre et de votre faiblesse, ne vous troublez point ; car Dieu le permet ainsi afin que vous lui serriez la main, que vous vous humiliez et réclamiez son secours paternel. »

« Il ne faut pas que nous mettions en doute si nous avons la nécessaire confiance en Dieu quand nous sentons des difficultés à nous garder du péché, ou quand nous avons peur de ne pas pouvoir résister à ces occasions ou tentations. Oh ! non ; car la défiance de nos forces n'est pas un manque de résolutions mais une vraie reconnaissance de notre misère.

« C'est un sentiment meilleur de se défier de pouvoir résister aux tentations, que celui de s'en tenir pour assuré et assez fort, pourvu que ce qu'on n'attend pas de ses forces, on l'attende de la grâce de Dieu. En sorte que plusieurs, qui avec grande consolation, se sont promis de faire des merveilles pour Dieu, quand c'est arrivé, ont manqué ; et plusieurs qui ont eu grande défiance de leurs forces et une grande crainte qu'à l'occasion ils ne manquent sur-le-champ ont fait des merveilles : parce que ce grand sentiment de

leur faiblesse les a poussés à chercher l'aide et le secours de Dieu, à veiller, prier et s'humilier, pour ne pas entrer en tentation.

« Encore que nous ne sentions en nous ni forces, ni même le courage pour résister à la tentation si elle se présentait maintenant à nous, pourvu que nous désirions néanmoins résister, et espérions que si elle venait, Dieu nous aiderait et nous lui demanderions son secours, nous ne devons nullement nous contrister, d'autant qu'il n'est pas besoin de se sentir toujours de la force et du courage, il suffit qu'on espère et désire en avoir en temps et lieu opportuns ; et il n'est pas besoin qu'on sente en soi aucun signe ni aucune marque qu'on aura ce courage-là ; il suffit qu'on espère que Dieu nous aidera. Samson, qui était appelé le fort, ne sentait jamais les forces surnaturelles dont Dieu l'assistait, Sinon lorsque c'était utile ; et pour cela il est dit que, quand il rencontrait les lions ou les ennemis, l'esprit de Dieu le saisissait pour les tuer, et que Dieu, qui ne fait rien en vain, ne nous donne ni la force ni le courage quand il n'est pas besoin de l'employer, mais qu'en ces occasions jamais il ne manque. Et nous devons toujours nous servir des paroles de David : Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère dans le Seigneur (Ps 42, 5), et de l'oraison dont il usait : Quand ma force défaillira, Seigneur, ne m'abandonnez point (Ps 70, 9). »

« Le grand secret pour entretenir une bonne dévotion, c'est d'avoir beaucoup d'humilité. Soyez humble, et Dieu sera pour vous, et soutiendra votre bonne volonté, vous donnant à lui sans déguisement et sans réserve, lui disant du fond du cœur que si, jusqu'à présent, vous ne l'avez pas assez bien servi, il ait la bonté de vous pardonner et fortifier dans la résolution que vous avez prise de vous détacher de toutes les affections du monde et de ne vous attacher à rien sinon à l'amour de Dieu, et de tout votre cœur à le servir

fidèlement… Nous ne devons pas nous troubler pour nos offenses, car souvent ce divin Esprit est plus libéral de ses dons pour ceux qui lui ont été plus avares de leur cœur et de leurs affections. »

« J'espère de Notre-Seigneur qu'il vous tiendra toujours de sa main, et que par conséquent jamais vous ne trébucherez ; si à la rencontre de quelque pierre, vous tombez, ce ne sera que pour vous faire encore mieux vous tenir sur vos gardes, et pour vous faire de plus en plus réclamer l'aide et le secours de ce doux Père céleste, que je supplie de vous avoir à jamais en sa sainte protection. Amen. »

« Quand nous serions les plus parfaits du monde, nous ne devons jamais le savoir ni le connaître, mais nous estimer toujours imparfaits. Notre examen ne doit jamais tendre à connaître si nous sommes imparfaits, car nous ne devons jamais en douter. De là s'ensuit que nous ne devons pas nous étonner de nous voir imparfaits, puisque nous ne devons jamais nous voir autrement en cette vie ; ni nous en contrister, car il n'y a pas de remède ; mais nous en humilier, car par là nous réparons nos défauts, et nous amender doucement, car c'est l'exercice pour lequel nos imperfections nous sont laissées, n'étant excusables de ne pas en rechercher l'amendement, ni inexcusables de ne pas le faire entièrement ; car il n'est pas aussi facile d'éviter des imperfections que des péchés. »

Enfin, un dernier avantage à retirer de nos fautes au point de vue qui nous occupe, se trouve dans le souvenir des remords qu'elles nous ont laissés, des tourments qu'elles nous ont causés, et des réparations qu'elles nous ont condamnés à faire. Exploitons notre répugnance à subir à nouveau ces désagréments, afin de nous préserver de la rechute, et disons-nous à nous-mêmes, au moment de la tentation : Ô mon âme, souviens-toi du trouble qui a suivi ces fautes, quand, d'autres fois, tu as eu le malheur de les commettre.

Rappelle-toi ce qu'il t'en a coûté pour les rétracter, pour en effacer les traces, pour en réparer les suites. Souviens-toi des angoisses qui t'ont torturé, pendant que des péchés semblables pesaient sur toi, des terreurs qui t'écrasaient alors à la pensée des jugements de Dieu, de la honte qu'il t'a fallu surmonter pour avouer tes misères au saint tribunal. Rappelle-toi tout cela, et épargne-toi, par une fidélité plus généreuse, le retour de ces peines, de ces tourments et de ces humiliations.

Sans doute, de tels motifs sont loin d'être parfaits, et tiennent plus à la crainte qu'à l'amour. Néanmoins, ils peuvent être profitables en plus d'un cas, et ils méritaient d'être mentionnés parmi les industries de l'Art d'utiliser ses fautes. Notre bon saint n'y insiste guère, mais ne les omet point. « L'amour, tout courageux qu'il est, a fort à faire pour se maintenir, en raison de la place où il se trouve : le cœur humain, variable et sujet à la rébellion. Alors donc, l'amour emploie la crainte au combat, et s'en sert pour repousser l'ennemi. »

Notes

1. Homélie VII, de Pœnitentia.

2. Homélie IV, id.

3. Victor. Episc. Cart.

4. XV, 37.

5. XII, 202.

6. Entretien XVII°, VI, 299.

7. Il direttore della perfezione cristiana, XX.

8. Ad Theod. laps. Lib. II, n° 1.

9. Physiologue, cap. V, De cervo.

10. Manuel des âmes intérieures.

11. XVI, 64.

12. XVII, 160.

13. XIII, 383.

14. XV, 89.

15. XVI, 63.

16. XIII, 384.

17. XVI, 210.

18. XXI, 12.

19. XIX, 211.

20. XIV, 194.

21. XII, 167.

22. Amour de Dieu, XI, 16.

Partie 2 · Chapitre 6

Il est temps de finir. Aussi bien ce chapitre doit nous conduire au terme final de l'Art d'utiliser nos fautes, et au sommet de toute perfection : la ferveur de l'amour divin.

Nous renvoyons aux derniers chapitres du second livre du Traité de l'amour de Dieu les lecteurs désireux de connaître la mysté-

rieuse genèse de l'amour par la pénitence. Qu'il nous suffise de rappeler ici que la matière de cette dernière vertu, ce sont nos péchés, et l'on comprendra aisément le profit que, sous ce rapport, ils doivent nous procurer.

La pénitence a divers actes. Nous l'envisagerons dans ceux qui précisément, dans le langage théologique et dans le langage populaire, portent le nom d'Actes du pénitent : la confession, la contrition et la satisfaction, qui sont la matière, ou au moins les parties essentielles du sacrement de la réconciliation.

Notre aimable docteur a des enseignements sublimes sur chacun de ces trois points, et nous découvrirons, à la lumière de sa parole, les trésors que nous apportent nos fautes, en fournissant un aliment à ces opérations de nos âmes qui cherchent à se repentir.

L'accusation nous paraît d'abord, avec le cortège des efforts qu'elle exige, et des bénédictions qu'elle attire, comme un moyen puissant de transformer nos chutes en sources de mérites.

« Ce cœur amoureux de notre Rédempteur mesure et ajuste tous les événements de ce monde à l'avantage des esprits qui, sans réserve, veulent répondre à son divin amour… Il est vrai, ma fille, que nos fautes, qui, tandis qu'elles sont dans nos âmes sont des épines, sortant par l'accusation volontaire sont converties en roses et parfums ; d'autant que, comme notre malice les attire dans nos cœurs, c'est la bonté du Saint-Esprit qui les pousse dehors. »

« Le scorpion qui nous a piqués est venimeux en nous piquant ; mais converti en huile, c'est un grand médicament contre sa propre piqûre. Le péché n'est honteux que quand nous le faisons ; mais converti en confession et pénitence, il est honorable et salutaire.

« La contrition et la confession sont si belles et de si bonne odeur qu'elles effacent la laideur et dissipent la puanteur du péché. Simon le lépreux disait que Madeleine était pécheresse ; mais Notre-Seigneur dit que non, et ne parle plus que des parfums qu'elle répandit, et de la grandeur de sa charité. Si nous sommes bien humbles, notre péché nous déplaira infiniment, parce que Dieu en est offensé, mais l'accusation de notre péché nous sera douce et agréable parce que Dieu en est honoré. Cela nous est une sorte d'allégement de bien dire au médecin le mal qui nous tourmente. Quand vous serez arrivée devant votre père spirituel, imaginez-vous être en la montagne du Calvaire, sous les pieds de Jésus-Christ crucifié, dont le sang précieux distille de toutes parts pour vous laver de vos iniquités. Car, bien que ce ne soit pas le propre sang du Sauveur, c'est néanmoins le mérite de ce sang répandu qui arrose abondamment les pénitents autour des confessionnaux. Ouvrez donc bien votre cœur pour en faire sortir les péchés par la confession ; car, à mesure qu'ils en sortiront, le précieux mérite de la Passion divine y entrera. »

« Vous pratiquez (par la confession) la vertu de l'humilité, de l'obéissance, de la simplicité et de la charité, et en cette seule action de confession, vous exercerez plus de vertus qu'en nulle autre. »

« La confession et la pénitence rendent infiniment plus honorable l'homme que le péché ne l'avait rendu blâmable. »

« Ô Dieu ! quel contentement au cœur d'un père très aimant d'entendre celui de sa fille avouer qu'elle a été envieuse et maligne ! elle est bienheureuse cette envie, puisqu'elle est suivie d'une si naïve confession ! Votre main écrivant votre lettre faisait un trait plus vaillant que ne fit jamais celle d'Alexandre. »

Le Père du Pont a sur le même sujet des considérations frappantes. Il fait ressortir les actes vertueux qui se multiplient dans l'aveu de nos fautes, et il n'hésite pas à l'appeler une œuvre de vertu surhumaine. C'est, dit-il, ce que semble insinuer Job, quand, devant Dieu, il se rend le témoignage de n'avoir jamais comme un homme, tenu son péché secret, ni caché son iniquité (Job 31, 33).

Saint Grégoire affirme qu'il faut souvent plus de courage pour confesser un péché, qu'il n'en eût fallu pour l'éviter ; et l'on connaît le mot de saint Augustin : Dieu accuse vos fautes ; si vous les accusez vous-mêmes, vous voilà unis à lui.

Or, quand on songe qu'un péché, commis une seule fois, peut devenir, par des accusations cent fois répétées, l'occasion de vertus et de mérites si incontestables, n'a-t-on pas toujours mieux le droit de redire : Felix culpa ! Heureuse faute !

Les mêmes réflexions s'appliquent, avec plus de force encore, à la contrition. C'est ici que l'auteur de Théotime nous dévoilera le rôle vivifiant de la divine charité avec son amoureuse douleur et sa douleur d'amour.

« La nature, que je sache, ne convertit jamais le feu en eau, quoique plusieurs eaux se convertissent en feu ; mais Dieu le fit pourtant une fois par miracle, Car, ainsi qu'il est écrit au livre des Maccabées (II Macc 1, 19), lorsque les enfants d'Israël furent conduits à Babylone, du temps de Sédécias, les prêtres, par l'avis de Jérémie, cachèrent le feu sacré en une vallée, dans un puits sec, et au retour, les enfants de ceux qui avaient caché le feu ailèrent le chercher, selon ce que leurs pères leur avaient enseigné, et ils le trouvèrent converti en une eau fort épaisse, qui étant extraite par eux et répandue sur les sacrifices, selon que Néhémias l'ordonnait,

dès que les rayons du soleil l'eurent touchée elle fut convertie en un grand feu.

« Théotime, parmi les tribulations et regrets d'un vif repentir, Dieu met bien souvent dans le fond de notre cœur le feu sacré de son amour qui se convertit en eau abondante de larmes ; par un second changement, elle devient un autre plus grand feu d'amour. Ainsi, la célèbre amante repentie aime d'abord son Sauveur, et cet amour se convertit en larmes, et ces larmes en un amour excellent, dont Notre-Seigneur dit que plusieurs péchés lui avaient été remis parce qu'elle avait beaucoup aimé. Et comme nous voyons que le feu convertit le vin en une eau que presque partout on appelle eau-de-vie laquelle fait naître et grandir si aisément le feu qu'on la nomme souvent ardente : de même la considération amoureuse de la bonté, qui, étant souverainement aimable, a été offensée par le péché, produit l'eau de la sainte pénitence puis cette eau devient à son tour le feu de l'amour divin, qu'on peut proprement appeler eau-de-vie et ardente. »

« Voyez, je vous prie, Théotime, la bien-aimée Madeleine, comme elle pleure d'amour : On a enlevé mon Seigneur et je ne sais où on l'a mis ; mais l'ayant trouvé par les soupirs et les pleurs, elle le tient et le possède par amour. L'amour imparfait le désire et le requiert ; la pénitence le cherche et le trouve ; l'amour parfait le tient et le serre : ainsi qu'on dit des rubis d'Éthiopie qui ont naturellement leur feu fort pâle, mais étant mis dans le vinaigre, il éclate et brille intensément ; car l'amour qui précède le repentir est d'ordinaire imparfait, mais étant détrempé dans l'aigreur de la pénitence, il se renforce et devient amour excellent. »

« Il n'est pas raisonnable que le péché ait autant de force contre la charité que la charité en a contre le péché ; car le péché procède de notre faiblesse, et la charité de la puissance divine. Si le péché

abonde en malice pour ruiner, la grâce surabonde pour réparer ; et la miséricorde de Dieu, par laquelle il efface le péché, s'exalte toujours et se rend glorieusement triomphante contre la rigueur du jugement (Jac 2, 13). Ainsi toujours dans les guérisons corporelles que Notre-Seigneur faisait par miracle, non seulement il rendait la santé, mais il ajoutait des bénédictions nouvelles, faisant exceller la guérison sur la maladie : tant il est toute bonté envers les hommes. »

Saint Bernard parle d'un parfum qu'il appelle parfum de la contrition. « C'est celui, dit-il, qui se compose de l'âme enveloppée de plusieurs crimes, lorsque, se mettant à réfléchir sur sa conduite, elle recueille, rassemble et broie, dans le mortier de sa conscience, une infinité de péchés de toutes sortes, puis les jetant dans la chaudière d'un cœur tout enflammé, elle les fait cuire sur le feu du repentir et de la douleur. Alors elle peut répéter après le prophète : Mon cœur s'est échauffé en moi-même, et le feu qui me dévore s'allume encore davantage lorsque je pense à mes crimes passés (Ps 38, 4). La matière de ce parfum, il ne faut pas aller la chercher bien loin ; nous la trouvons sans peine chez nous et la cueillons avec abondance dans notre jardin, toutes les fois que nous en avons besoin. Car, à moins de se faire illusion, qui est celui qui n'a pas à sa disposition assez de péchés et d'iniquités dans son propre fonds ? »

Tous les sentiments les plus forts et les plus puissants viennent presser l'âme vraiment pénitente pour y pénétrer par la brèche qu'a ouverte le péché pour centupler son amour envers la Divinité outragée : le regret d'avoir blessé le cœur de Dieu, la reconnaissance pour sa patience, pour ses dons renouvelés et pour l'effusion de son pardon, le besoin de lui faire oublier l'infidélité passée, et quelque chose d'amer et d'onctueux qui donne envie de pleurer avec Madeleine devant le Sauveur et d'y pleurer davantage à mesure qu'il

nous laisse plus volontiers baiser ses pieds et qu'il accueille plus miséricordieusement notre repentir. N'y a-t-il pas là de quoi allumer dans l'âme contrite une flamme de charité, qu'on ignorait avant la faute elle-même ? Si l'on nourrit ces dispositions par le souvenir de ses péchés, à quels célestes embrasements ne peut-on pas parvenir !

« Plus on s'enfonce dans le divin amour, dit Bénigne Gojos, plus ce souvenir devient poignant et stimule le besoin d'aimer un Être si indignement outragé. » La faute n'a duré qu'un instant ; l'incendie d'amour dure toute la vie. Il peut redoubler chaque fois que nous repensons à cette faute. Que dis-je ? il peut devenir éternel.

En effet, si tout souvenir volontaire approbateur et complaisant d'une faute commise, est une tache de plus, il est juste que de nouveaux mérites récompensent l'âme justifiée, chaque fois qu'elle condamne, regrette et désavoue ses anciens péchés. Et ces désaveux pouvant se multiplier à l'infini, où s'arrêtera la somme possible de ces mérites ?

D'après un immémorial usage, il ne passe pas un pèlerin devant le tombeau d'Absalon, dans la vallée de Josaphat, sans jeter un affront à la mémoire de ce fils dénaturé, et une pierre contre son mausolée. Sous les cailloux ainsi amoncelés par l'indignation publique, ce sépulcre d'un scélérat est devenu le monument du respect des peuples pour le quatrième commandement : Ton père et ta mère honoreras.

De même, chacune de nos fautes, faisant l'objet de regrets incessants, peut servir de base à une montagne de mérites.

Et qui dira la valeur et la fécondité qu'ajoute à ces repentirs l'absolution sacramentelle, chaque fois qu'il nous plaît de lui soumettre nos péchés passés ? Non seulement la grâce sanctifiante refleurit

alors plus abondante et plus splendide, avec des accroissements proportionnés aux dispositions du pénitent, mais le sang de Jésus-Christ recouvre, comme d'une pourpre divine, la place des taches qu'il a effacées, et y substitue une sève d'énergie surnaturelle souvent plus vigoureuse qu'avant la chute.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour comprendre les expressions paradoxales parfois, en apparence, de ceux qui ont traité ou parlent de l'art d'utiliser ses fautes. Un religieux fort éclairé disait un jour, en présence d'une fervente communauté : « Mes Sœurs, une faute vous est parfois plus profitable qu'une communion. » Eh ! oui, dans un certains sens, parce que les réparations et les repentirs qu'amènent une faute produisent souvent des effets plus durables, au moins plus sensibles, que la réception même de l'Auteur de la grâce.

Il y a, il nous semble, dans toutes ces pensées, un océan infini de consolations. On se sent pressé d'appliquer au péché ce que le prophète Osée et l'apôtre saint Paul disent de la mort :

Il est absorbé par la victoire, par la victoire de l'amour.

Notes

1. XIII, 104.

2. Vie dévote, I, 19.

3. Vie dévote, II, 19.

4. Avis aux confesseurs.

5. XVI, 118.

6. Amour de Dieu, II, 20.

7. Amour de Dieu, II, 20.

8. Ibid. XI, 12.

9. In Cant. Sermo X, n° 57.

10. Religieuse converse de la Visitation de Turin, morte en odeur de sainteté le 5-12-1692.

11. Osée 13, 4 ; Cor 15, 54.

Partie 2 · Chapitre 7

L'amour ne peut rester inactif. « Son témoignage, dit saint Grégoire, ce sont les œuvres », et c'est à les faire éclore qu'il faut utiliser le souvenir de nos chutes. La ferveur qu'il engendre ne doit pas rester dans le sentiment, elle doit régner sur notre volonté, et féconder notre conduite. « La tristesse de la vraie pénitence, dit notre aimable saint, ne doit pas tant être nommée tristesse que déplaisir, ou sentiment de détestation du mal ; tristesse qui n'est jamais ennuyeuse ni chagrine ; tristesse qui n'engourdit point l'esprit, mais qui le rend actif, prompt et diligent ; tristesse qui n'abat point le cœur, mais le relève par la prière et l'espérance, et lui fait faire les élans de la ferveur de dévotion… Tristesse attentive et affection née à détester, rejeter et empêcher le mal pour le passé et pour l'avenir. » « Nos imperfections… sont un grand sujet d'humilité et l'humilité produit la générosité et la confiance. »

Ce résultat de la vraie pénitence a son principal levier dans le devoir de la satisfaction. Satisfaire, selon saint Anselme, c'est restituer à Dieu l'honneur qu'on lui a ravi ; selon saint Augustin, c'est détruire les occasions du péché et fermer la porte du consentement

à ses suggestions. Saint Thomas justifie ces définitions et les concilie admirablement entre elles ; mais quelle que soit celle que nous adoptions, elle nous indiquera parfaitement le profit à tirer de nos fautes.

Si nous pensons à la malice en quelque sorte infinie de l'injure faite à Dieu par le moindre péché, quelle somme de ferveur nous semblera jamais suffisante pour compenser les larcins dont nous avons été coupables envers la gloire de la divine Majesté ! Nos fautes, ne nous obligent-elles pas à une fidélité d'autant plus généreuse, que leur gravité et leur nombre auront été plus considérables, selon la parole du Prophète : Que la profondeur de votre malice soit la mesure de votre conversion (Is 30, 6). Chacune des créatures qui nous ont servi pour le mal n'empruntera-t-elle pas une voix aux péchés qu'elles nous ont fait commettre, pour nous crier : Arrière, ne me touchez pas (Thren, IV, 15) ; ou, du moins, ne m'utilisez désormais que pour réparer votre passé criminel ! Et ne sentirons-nous pas, comme on l'a dit, le besoin de « faire doubles et triples les heures que Dieu nous accorde encore », afin de réparer le temps perdu ? De là la patience à supporter les conséquences humiliantes ou crucifiantes de nos péchés, de là les saintes industries pour venger en nous, par la mortification, les droits de Dieu violés, de là l'empressement jaloux à lui consacrer toutes nos facultés et tous nos instants. C'est ce que va nous dire et recommander saint François de Sales : « Ma très chère fille, demeurez tout à fait en paix ; vos confessions ont été bonnes jusqu'à l'excès. Pensez désormais à votre progrès dans la vertu, et ne pensez plus aux péchés passés, sinon pour vous humilier doucement devant Dieu, et bénir sa miséricorde qui vous les a pardonnés par l'application des divins sacrements. »

« Vous savez que votre retard sur le chemin de la vertu provient de votre faute. Eh bien, humiliez-vous devant Dieu, implorez sa miséricorde, prosternez-vous devant la face de sa bonté, et demandez-lui en pardon, confessez votre faute et criez-lui merci, à l'oreille même de votre confesseur ; pour en recevoir l'absolution. Mais cela fait, demeurez en paix, et ayant détesté l'offense embrassez avec amour votre déplaisir à cause de la lenteur de votre progrès dans le bien. Hélas ! mon Théotime, les âmes qui sont au purgatoire y sont sans doute pour leurs péchés, péchés qu'elles ont détestés et détestent souverainement ; mais, pour ce qui est des regrets et de la peine qui leur en reste, d'être arrêtées en ce lieu, privées pour un temps de la jouissance de l'amour des bienheureux du Paradis, elles le souffrent amoureusement, et prononcent dévotement le cantique de la justice divine : Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable (Ps 118, 137).

« Mais, si l'entreprise faite par inspiration périt par la faute de ceux à qui elle a été confiée, comment peut-on dire alors qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu ? Car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empêche l'événement, mais ma faute, dont la volonté divine n'est pas cause. — Il est vrai, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenue par la volonté de Dieu, car Dieu n'est pas auteur du péché. Mais pourtant c'est bien la volonté divine que ta faute soit suivie de la défaite et de l'échec de ton entreprise, en punition de ta faute. Car, si sa bonté ne peut lui permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peine que tu en souffres. Ainsi Dieu ne fut pas cause que David pécha, mais il lui infligea bien la peine due à son péché ; et il ne fut pas cause du péché de Saül, mais il permit qu'en punition, il soit battu.

« Quand donc il arrive que les desseins de Dieu ne réussissent pas en punition de nos fautes, il faut également détester la faute

par un solide repentir, et accepter la peine que nous en avons ; car autant le péché est contre la volonté de Dieu, autant la peine est selon sa volonté. »

Saint François de Sales ne veut pas qu'on se contente d'accepter les funestes suites de nos chutes, comme leur légitime châtiment, il veut qu'on les répare en doublant le pas.

« Mais, me direz-vous, que faut-il que nous fassions pour retrouver le temps perdu ? Il faut le retrouver en augmentant la ferveur et la diligence pour parcourir notre voie le temps qui nous reste. »

Sainte Chantal, en vraie disciple de son bienheureux Père, répétait souvent à ses filles ces avis encourageants : « Et en nos fautes et imperfections, comment pouvons-nous, dites-vous, y voir la volonté de Dieu ? — Oui, mes très chères filles, car nous y pouvons toujours voir sa volonté permissive qui nous a laissé tomber en telles et telles fautes, afin que nous nous humiliions, que nous nous en accusions, et aimions notre misère, et que, par ces pratiques, nous réparions nos fautes et en obtenions le pardon. »

Telle est la pratique des saints. « Ils se relèvent de leurs chutes, dit saint Ambroise, plus ardents à de plus vaillants combats, à tel point que, loin de les retarder dans leur course, leurs fautes en redoublent l'élan. »

« Les hommes qui se sont précipités avec impétuosité dans le mal, ajoute saint Jean Chrysostome, porteront la même ardeur dans le bien, d'autant plus qu'ils n'ignorent pas la grandeur de leurs dettes : Celui à qui il est moins pardonné, aimera moins (Lc 7, 48). Dévorés du feu de la pénitence, ils rendent leur âme plus nette que l'or le plus pur, et sous l'impulsion de leur conscience et du souvenir de leurs anciennes prévarications, comme sous le souffle

d'un vent impétueux, ils voguent à pleines voiles vers le port de la vertu. C'est en quoi ils l'emportent sur ceux qui ne sont jamais tombés… Que la pénitence confère aux pécheurs convertis une splendeur considérable, plus éclatante souvent que celle des justes, nous l'avons prouvé par les divines Écritures. Voilà pourquoi les publicains et les courtisanes sont appelés plus haut que d'autres au royaume des Cieux (Mt 21, 31). Voilà pourquoi, maintes fois, les derniers seront placés avant les premiers (Mt 19, 30). »

Mais, s'il en est ainsi, objectera-t-on, ne semble-t-il pas que les pécheurs pénitents l'emportent sur les justes qui n'ont pas péché, et la justice rétablie, sur l'innocence toujours conservée ? — Loin de nous la pensée d'essayer un parallèle entre la vertu gardée intacte et la vertu réparée, ni d'exalter la seconde au préjudice de la première. L'innocence s'approche plus près de la sainteté infinie de Dieu, elle l'imite plus parfaitement, et elle restera toujours la bien-aimée de son Fils, qui l'a prise pour son partage et pour celui de sa Mère. Jamais les âpres parfums de la pénitence ne ressembleront au pur arôme qui s'exhale d'une vie immaculée, et, comme le lis entre les autres fleurs, l'innocence gardera toujours son éblouissante candeur et son parfum à part. De plus, en la perdant, l'homme perd une dignité qui n'appartient qu'à elle, et qui, une fois perdue, ne peut absolument plus se reconquérir.

Et toutefois, sans recouvrer l'innocence perdue, l'homme pécheur et pénitent, selon la doctrine de saint Thomas, se fait en somme, parfois, un plus grand trésor, reconquiert une plus grande forme, parce que, dit saint Grégoire, ceux qui réfléchissent sérieusement sur les égarements passés, en compensent les ravages par des gains subséquents, et sont le sujet d'une plus grande joie au Ciel ; de même que, dans un combat, le soldat qui, après avoir tourné les talons, revient plus courageusement attaquer l'ennemi, est

plus cher au capitaine que le soldat resté fidèle à son poste, qui ne s'est signalé par aucun acte extraordinaire de vaillance.

De son côté, le miséricordieux Sauveur a de telles faveurs pour les coupables qui reviennent à lui, il couvre leur pénitence d'une effusion si généreuse de son précieux sang, il sait si bien faire abonder sa grâce par-dessus l'excès de notre malice (Rm 5, 20), que selon les paroles de notre saint, il convertit « nos misères en grâces, les épines en contre-poison et en thériaque de salut, et saint Job, image innocente du pécheur pénitent, reçoit le double de tout ce qu'il avait eu ».

Enfin, c'est ici, comme nous l'a déjà insinué notre bienheureux docteur, c'est ici le triomphe de l'amour. « Y a-t-il, se demande un auteur que nous avons plusieurs fois cité, y a-t-il quelque secret pour ressaisir le temps écoulé ? N'est-ce pas comme si l'on prétendait enchaîner le vent des tempêtes ? » Et il répond : « Dieu merci, ce secret existe ; l'amour l'a inventé, l'amour l'a révélé ; que l'amour qui est en vous s'en empare. Ce secret, ce sont les saintes larmes : non pas même celles des yeux, Dieu ne les accorde pas à tous, et ne les demande à personne ; mais les larmes du cœur, le repentir, la déchirure de l'âme, la contrition. Couvrez de ces pleurs invisibles toute cette région de votre vie qui est demeurée stérile parce que vous n'avez pas permis que l'amour l'éclairât ; l'amour y reviendra porté sur ces eaux. Et qui sait si, devant Dieu, ces années déplorées ne deviendront pas plus belles, plus florissantes, plus précieuses par la pénitence qu'elles l'eussent été par l'innocence ? On pourrait ne pas vous plaindre d'avoir péché comme Madeleine, si vous pleuriez comme Madeleine. »

Cet exemple de sainte Marie-Madeleine, en effet, confirme trop bien cette doctrine pour que saint François de Sales ne l'ait point

exploité. Il formera le couronnement des citations de l'aimable docteur et le résumé de ce dernier chapitre.

« Madeleine fit une si admirable conversion, que, d'une créature souillée et pleine d'infection qu'elle était, elle devint un vaisseau pur et net, propre à recevoir la liqueur très précieuse de la grâce, dont après elle parfumera son Sauveur : et celle qui, par ses péchés était un fumier de très mauvaise odeur, devint, par cette conversion, un très beau lis et une fleur de très suave odeur. Et d'autant plus qu'elle était flétrie et puante par le péché, elle fut purifiée et renouvelée par la grâce, ainsi nous voyons que les fleurs prennent leur accroissement et beauté d'une manière puante et pourrie : car plus la terre est remplie de fumier et de pourriture, plus aussi les fleurs qui y sont plantées croissent et deviennent belles.

« Ainsi cette sainte étant toute infectée par le péché, elle devint après sa conversion, d'autant plus belle par la contrition et l'amour avec lesquels elle fit pénitence. Nous pouvons très justement la nommer reine de tous les chrétiens et enfants de l'Église, qui sont divisés en trois bandes, dont la première est celle des justes, la seconde celle des pécheurs pénitents qui ne veulent pas mourir en leurs péchés, et la troisième celle des pécheurs obstinés et impénitents qui ne veulent point s'amender et meurent dans leur iniquité. Or, ce n'est pas de ceux-là que je veux parler ; car ces gens-là n'ont plus de prétention pour le Ciel. L'enfer leur est préparé et sera leur héritage, malheureux qu'ils sont, parce qu'à mesure qu'ils font vœu de mourir en leur obstination, ils le font par conséquent d'être damnés.

« Ce n'est pas de cette dernière sorte de pécheurs que sainte Madeleine est la reine, mais de ceux qui veulent sortir de leur iniquité ; car, elle, qui a été pécheresse, ainsi que l'Écriture sainte nous l'enseigne : Mulier erat in civitate peccatrix (Lc 7, 35), est sor-

tie de son péché et en a demandé pardon à son Dieu avec une vraie contrition et une ferme résolution de le quitter, provoquant tous les pécheurs à imiter son exemple.

« Et quant à sa pénitence, ô Dieu ! combien a-t-elle été grande et généreuse ! combien a-t-elle pleuré ses péchés ! Que n'a-t-elle pas fait pour les effacer, et pendant la vie, et après la mort du Sauveur !... Comme elle avait offensé Dieu de tout son cœur, de toute son âme et d'une grande partie des membres de son corps, aussi les employa-t-elle à faire pénitence, et la fit de tout son cœur, de toute son âme et de tout son corps, sans réserve quelconque, s'employant généralement et totalement à des actes de pénitence : en quoi elle peut bien se nommer reine de tous les pécheurs pénitents, puisqu'elle les a tous surpassés en pénitence.

« Nous voyons d'ordinaire que les hommes ayant reçu quelque offense, veulent qu'on les satisfasse selon le tort qui leur a été fait ; que, si on leur a dérobé un écu, ils veulent qu'on rende un écu ; si quelqu'un a porté dommage à un autre, l'on requiert satisfaction à l'égal de la perte qu'il a fait faire.

« Dans l'ancienne loi, celui qui donnait un soufflet à son prochain était obligé d'en subir un autre, et celui qui arrachait un œil ou une dent à son frère, on pouvait lui en arracher aussi une. Or, bien que cette loi soit maintenant abolie entre les hommes, elle se pratique néanmoins toujours entre Jésus-Christ et ceux qui se consacrent à son service, et il leur fait les mêmes demandes, à savoir qu'on lui rende, autant qu'on peut, à l'égal de la faute commise, c'est-à-dire qu'il veut que nous fassions au moins autant pour lui que nous avons fait pour le monde. Ce n'est point trop exiger de nous que cela ; car, si nous avons tant fait pour le monde, nous laissant emporter à ses vains attraits, que ne devons-nous faire pour les attraits de la grâce qui sont si doux et si suaves ? Certes, ce n'est

point nous faire tort que de nous demander cela, et c'est pourquoi, comme l'on a employé son cœur, son âme, ses affections, ses yeux, ses paroles, ses cheveux et ses parfums pour le monde, il faut aussi les employer et sacrifier au service de la dilection sacrée.

« En second lieu, Madeleine est aussi reine des justes ; car bien qu'on ne la nomme pas vierge, elle mérite ce nom à cause de l'excellence et éminente pureté qu'elle eut après sa conversion, elle doit être appelée archi-vierge, d'autant qu'elle était tellement purifiée dans la fournaise de l'amour sacré, qu'elle était rétablie dans une excellente chasteté, et était douée d'un amour si parfait, qu'après la Sainte Vierge, c'était elle qui aimait le plus Notre-Seigneur ; et on peut dire qu'elle l'aimait autant ou plus, en quelque manière, que les Séraphins, car, s'il est vrai qu'ils ont un amour très parfait, c'est sans peine : ils le conservent sans crainte de le perdre. Mais cette sainte l'a acquis avec beaucoup de travail et de soin, et l'a conservé avec crainte et sollicitude ; et en récompense de sa fidélité, Dieu lui donna un amour si fort et si ardent, et accompagné d'une si grande pureté, que de même que le divin Epoux lui blessait continuellement le cœur, de même lui blessait-elle le sien par des désirs, soupirs et élans amoureux, et il est à croire qu'elle disait souvent ces paroles de l'Épouse du Cantique des cantiques : Qu'il me donne un baiser de sa bouche (Cant 1, 1), baiser tant désiré de la nature humaine et tant demandé par les Patriarches et les Prophètes, qui n'était autre que l'incarnation et l'union de la nature divine avec l'humaine ; et c'était cette étroite union de Dieu avec la créature après laquelle cette sainte amante soupirait.

« Voyez donc qu'elle était reine des justes, car qu'est-ce qui pourrait la rendre plus juste que ce saint amour, avec sa grande humilité et componction qui la faisait toujours demeurer aux pieds du

Sauveur, qui l'aimait d'un amour tendre et délicat dont il aime les justes. »

En un autre endroit, saint François de Sales revient à l'illustre pénitente et confirme ce que nous disions plus haut, par un mot charmant : « Notre-Seigneur rétablit sainte Madeleine en la virginité, non essentielle mais réparée, qui est quelquefois plus excellente que celle qui n'ayant point reçu de tare, est accompagnée de moins d'humilité. »

Enfin, l'aimable saint conclut : « Jamais Madeleine, n'eût été si amoureuse de son Sauveur, s'il ne lui eût remis tant de péchés ; et jamais il ne les lui eût remis, si elle ne les eût commis. — Voyez, ma chère fille, ce grand artisan de miséricorde ; il convertit nos misères en grâces, et de la vipère de nos iniquités en fait le médicament salutaire à nos âmes. »

Notes

1. Amour de Dieu, XI, 21.

2. XVIII, 266.

3. M Ch. Gay, De la vie et des vertus chrétiennes. De la charité.

4. XX, 132.

5. Amour de Dieu, I. IV, 6.

6. IX, 132.

7. Instruction XII°.

8. De apologia David, cap. II.

9. Ad Theod. laps. I, cap. II.

10. St. Thomas, Somme théologique, 3a , q. 80, art. 3.

11. Amour de Dieu, XI, 12 et s.

12. M Ch. Gay, De la vie et des vertus chrétiennes. De la charité.

13. X, 86.

14. Entretien XIX°, VI, 303.

15. XVIII, 209.

Partie 2 · Chapitre 8

En préparant la troisième édition de ce petit livre, la pensée nous est venue d'y ajouter un chapitre que nous nous reprochions de ne pas avoir écrit plus tôt. Comment chanter les miséricordes divines sans consacrer une hymne à la Mère de la miséricorde ? Pourrions-nous, en étudiant, à l'école du plus aimable des saints, l'art d'utiliser nos fautes, oublier le Refuge des pécheurs, dont le bienheureux évêque a tant célébré les bontés ? Nous avions bien touché ce sujet au cours de l'ouvrage ; mais ce n'était pas assez. Il convenait d'y consacrer comme un traité à part.

Ces réflexions nous ont particulièrement impressionné aux pieds de Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand. Il nous semble avoir mieux compris, dans cet antique sanctuaire, que Marie est le Port des naufragés, aussi bien que leur Étoile.

Saint François de Sales l'a bien dit : « La Vierge Marie a toujours été l'étoile polaire et le port favorable de tous les hommes qui ont navigué sur les ondes de la mer de ce misérable monde… Ceux qui conduisent leur navigation d'après cette divine Étoile évitent, par

son moyen, de tomber dans les écueils et précipices du péché » ; mais ceux qui, par malheur, se sont écartés de sa direction tutélaire n'ont pas de port plus sûr, pour réparer leurs avaries et pour les tourner à profit (Act 27, 21), que le Cœur immaculé de la plus tendre des mères.

Notre bon saint, du reste, semble nous demander ce chapitre complémentaire, et le souder, par une transition naturelle, aux pages précédentes où il nous présentait Madeleine comme le modèle des pécheurs désireux d'utiliser leurs chutes tout en réparant. Dans une lettre à sainte Chantal il revient sur le même sujet, et rendant compte de son oraison qui l'avait transporté chez Simon le Lépreux, il s'écrie : « Je voyais notre Sauveur, ce me semblait, de bonne humeur ; mais par respect pour notre chère Madeleine, nous n'osions pas aller à ses pieds, mais à ceux de sa Sainte Mère, laquelle, si je ne me trompe, se trouvait là ; et j'étais bien triste de n'avoir ni autant de larmes ni autant de parfums que cette sainte Pénitente. Mais Notre-Dame se contentait de certaines gouttelettes répandues sur le bord de sa robe ; car nous n'osions pas toucher ses pieds sacrés. Une chose me consolait beaucoup après le dîner, Notre-Seigneur remit sa chère convertie à Notre-Dame : aussi vous voyez que, depuis, elle était presque toujours avec elle, et cette Sainte Vierge caressait extrêmement cette pécheresse. Cela me donnait du courage ; j'en étais infiniment réjoui. »

Ôbienheureux Père ! communiquez à tous les pécheurs ce courage, cette joyeuse confiance que doit leur inspirer le recours à Marie. Persuadez-les que si l'excès de leur misère, malgré toutes les raisons développées dans ce livre, les empêche encore de se jeter dans le Cœur infiniment bon de Jésus, ils doivent prendre, dans cet excès même, un élan qui les porte aux bras de sa Mère, puisque ses caresses les plus compatissantes sont assurées aux plus infirmes.

Notre doux Sauveur a voulu qu'il en fût ainsi. Il est allé au-devant des craintes que devaient nécessairement inspirer aux coupables sa divinité et son rôle de Juge, en dépit de toutes les manifestations de sa tendresse. Sans cesser d'être notre avocat et notre médiateur auprès de son Père, il a daigné constituer, entre lui-même et nous, une médiatrice, une avocate que nous puissions tous approcher sans frayeur, puisqu'elle est notre mère, et qui puisse tout obtenir de Dieu, puisqu'elle est sa Mère, et qu'elle plaide aussi victorieusement auprès de son Fils en lui montrant le sein qui l'a nourri, que le Fils lui-même auprès du Père en lui montrant son Cœur et ses plaies.

Les témoignages des Pères sont unanimes à l'affirmer, telle est l'économie du plan divin. Jésus seul, disent-ils, pouvait suffire à la restauration du genre humain, puisque de lui nous vient tout ce qui nous est nécessaire ; mais il ne nous était pas bon que l'homme fût seul. Il convenait davantage que l'un et l'autre sexe ayant concouru à notre perte, tous les deux contribuent à nous relever. Le Rédempteur a donc déposé en Marie la rançon du genre humain. Il a voulu que tout nous arrive par elle. Elle est l'aqueduc par où la grâce coule sur nous, l'échelle qui nous conduit à Dieu, la porte qui nous ouvre accès auprès de sa Bonté, le moyen par lequel descendent sur le corps entier de l'Église les mérites de son divin chef. Nul ne se sauve, nul n'obtient son pardon que par elle.

Nouvelle Esther, elle a trouvé grâce devant le Seigneur, pour tous les hommes, et Elle a obtenu la moitié de son divin empire. Elle tient le sceptre de la miséricorde, pendant que son Fils reste le roi de la justice.

Oui, Marie est ministre plénipotentiaire de la Miséricorde. La miséricorde est son département. De même que dans nos États, ceux qui ont à traiter d'une affaire de finances, de marine ou d'agri-

culture s'adressent aux ministères respectivement chargés de ces questions, c'est à la Mère de Dieu qu'ont à recourir ceux qui ont besoin de miséricorde ; et plus leur misère est profonde, plus ils ont de motifs d'aller à son Cœur maternel.

L'abîme appelle l'abîme (Ps 41), et, comme dit saint François de Sales, « rien n'est si agréable à une libérale abondance qu'une nécessité indigente ; et plus le bien est abondant plus l'inclination de se répandre et communiquer est forte… et on ne saurait dire qui a le plus de joie ou le bien abondant à se répandre et communiquer, ou le bien défaillant et indigent à recevoir, si Notre-Seigneur n'avait dit que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir ».

Saint Anselme va plus loin. Il n'hésite pas à dire que souvent l'on est plus vite exaucé en invoquant le nom de Marie qu'en invoquant le nom de Jésus. « Non pas, continue-t-il, que la Mère soit plus puissante que le Fils, puisque c'est de lui qu'elle tient tout son pouvoir ; mais Jésus, étant le maître et le juge de tous, discerne les mérites de chacun et demeure dans la justice s'il diffère d'exaucer ; tandis que, au nom de Marie, sa justice satisfaite s'apaise, les mérites de cette créature incomparable interviennent pour tout obtenir. »

Une autre raison, longuement développée par les anciens auteurs, et appuyée sur les divines Écritures qu'ils commentent, nous dévoile plus clairement encore ce doux mystère.

Dans l'Ancien Testament, disent-ils, Dieu est nommé le Seigneur des armées, le Dieu des vengeances, le Lion de la tribu de Juda. Il est représenté environné de flammes, tonnant du haut des cieux, lançant la foudre, aiguisant le glaive, bandant son arc, dardant ses flèches ; c'est lui qui ensevelit la terre sous les eaux du dé-

luge, les villes coupables sous une pluie de soufre, qui noie ses ennemis dans les tourbillons de la mer, ou qui les ensevelit dans les profondeurs du sol entrouvert par sa colère. Tout à coup, dans l'Évangile, le même Dieu nous apparaît sous l'aspect de l'agneau. Il n'a même pas le courage de briser le roseau à demi rompu, ni d'éteindre la mèche qui fume encore. Que s'est-il donc passé ? Ah ! c'est que Dieu s'est incarné dans le sein de Marie.

De même que le soleil, tant qu'il parcourt, dans le cycle zodiacal, les signes du Cancer, du Taureau, du Scorpion, de la Balance et du Lion, verse des feux torrides, qu'il adoucit et transforme en bienfaisants rayons, dès qu'il entre dans le signe de la Vierge ; de même que la licorne oublie sa férocité sauvage et s'apprivoise aussitôt qu'elle appuie sa tête sur les genoux d'une jeune fille ; de même le Soleil de Justice devient un astre de bénignité, et change les flammes de sa colère en une douce chaleur, dès qu'il cache sa splendeur dans les entrailles de la Vierge de Nazareth. La justice reste au ciel, la miséricorde vient habiter la terre. Plus de colère, plus d'indignation quand la terre virginale du sein de Marie a donné son fruit.

Le Lion de Juda a pris dans le sein de la plus douce des femmes, la molle laine et le naturel débonnaire de l'agneau. Il a puisé, dans le lait de sa Mère, la mansuétude de cette tendre brebis. Lait meilleur que le vin, dit un illustre interprète du Cantique des cantiques, car le vin peut enivrer un homme, lui ôter la mémoire des injures qu'il a reçues et lui rendre le pardon facile ; mais le lait de la Bienheureuse Vierge a eu comme le pouvoir d'enivrer Dieu ; à peine en a-t-il bu que, buvant avec lui la miséricorde, il a jeté loin de lui le souvenir de nos péchés, et est devenu prodigue de pardon. Oui, ne craint pas d'ajouter Richard de Saint-Victor, c'est en vous, ô Marie ! que s'est accrue l'abondance de la divine miséricorde,

c'est de vous qu'elle a coulé sur nous. Le miel est sorti de la pierre, parce que de la tige de Jessé a germé la fleur qui fournit ce suc doux, remède à tant de maux.

Au passage de la mer Rouge, les flots courroucés ensevelirent les Égyptiens, figure des pécheurs. L'arche n'était pas là. Au passage du Jourdain, point de victimes. L'arche de l'alliance, le propitiatoire éloignait tout châtiment. Sans Marie, il y a tout à craindre d'un Dieu vengeur. Quand il habite cette arche de propitiation, rien à attendre que les bienfaits. Aussi, tant que Simon voit le Messie aux bras de sa Mère, il le proclame le Salut d'Israël. Quand il le tient dans ses propres bras, il reconnaît en lui la cause de la ruine comme de la résurrection de plusieurs. Tremble, pécheur, si tu isoles le Christ de Marie ; mais dans les bras de cette aimable Reine, prie-le sans défiance : c'est la miséricorde sur son piédestal, la fleur sur sa tige, l'eau dans son océan.

Dans le sein de son Père, le Fils de Dieu fait homme puisait les attributs de la paternité divine ; dans le sein de sa Mère, il a revêtu des sentiments maternels ; et un théologien célèbre, qui nous a fourni la plupart des citations précédentes, ne fait aucune difficulté de conclure, en s'autorisant d'un texte de saint Ambroise, que Marie a agrandi la clémence du Dieu qu'elle a engendré, et qu'elle a couronné sa tête d'un diadème d'éternelle miséricorde.

Ôvraiment folles, reprend ce théologien, ô vraiment folles, les vierges de l'Évangile, quand elles s'endormaient sans l'huile, mais plus folles encore quand, repoussées par l'Epoux, elles n'ont pas imploré le secours de l'Épouse, c'est-à-dire de Marie. Elles crient : Seigneur ! Seigneur ! ouvrez-nous ! Elles s'adressent au Juge, elles reçoivent de sa justice la réponse très juste qu'elles méritaient : Je ne vous connais pas. Pourquoi ne se sont-elles pas tournées vers

l'Épouse, en lui criant : Notre Dame ! Notre Dame ! Elles auraient, à ce seul nom, obtenu leur grâce.

Pécheur, qui que tu sois, eusses-tu un pied dans l'abîme, le désespoir eût-il déjà envahi ton cœur, regarde Marie, pense à elle, et tu recouvreras l'innocence et la paix. Personne, c'est la Vierge Immaculée qui l'a révélé à sainte Brigitte, personne, à moins qu'il ne soit déjà damné, n'invoque ce nom avec l'intention de quitter le péché, sans que le démon ne s'enfuie aussitôt. Et si, comme le raconte aimablement l'apôtre du Chablais, un timide oiseau, en articulant le nom de Marie qu'il avait appris à répéter dans un monastère, fut soudain lâché par un épervier qui le tenait dans ses serres prêt à le mettre en pièces, quel est le coupable qui ne puisse échapper aux griffes de Satan, en invoquant ce nom tout-puissant ? Ce nom doit être, selon le texte sacré, notre respiration, car, en vérité, dit un saint Père, c'est par Marie que l'âme coupable respire et s'ouvre à l'espérance du pardon.

Un écrivain moderne est plus explicite encore, et, dans une comparaison aussi juste que hardie, il montre le rôle de la Mère de Dieu, tel que doivent l'exploiter tous ceux que le péché a blessés ou tués. « Chaque battement du cœur est double et se compose de deux mouvements ; l'un des deux retire des organes le sang éteint, pendant que l'autre y lance du sang vivant. C'est que le cœur lui-même est double : il y a comme deux cœurs en un : l'un plus actif et l'autre plus passif ; l'un qui envoie la vie ; l'autre qui reprend la mort pour faire place à la vie. L'un vivifie et l'autre purifie.

« Tel est aussi, au milieu de l'humanité régénérée, le rôle du Cœur, de ce Cœur composé de deux âmes vivant en une, l'âme de Jésus et l'âme de Marie. L'âme de Jésus est le côté vivifiant du cœur du monde, et l'âme de Marie, par la grâce de Jésus, est le côté par où ce qui est mort court vers la vie.

« Elle porte à Celui qui est la vie même le sang mort de l'humanité, afin que la vie s'y verse, et que Jésus le renvoie au monde, vivant et divinisé. Le Verbe, en s'incarnant, a divinisé le sang ; mais c'est la Vierge qui a donné au Verbe la matière à diviniser. »

« Qui jamais pourra compter les âmes que la Mère de Dieu a ramenées à la vie divine ! Il faudrait, pour cela, énumérer toutes les conversions. Pas une qui ne se soit opérée sans son maternel recours. Impossible, dit le martyre saint Ignace, qu'un pécheur se sauve, sinon par le secours de Marie. Ce n'est pas la justice de Dieu qui le sauve, c'est son infinie miséricorde, sollicitée par les prières de Marie. »

Nouvelle Ruth, reprend saint Bonaventure, elle glane les épis échappés à la sollicitude des moissonneurs, c'est-à-dire des âmes demeurées rebelles à tous les autres appels de la grâce, elles les ramasse et les replace dans le grenier du Père de famille.

C'est grâce aux prières de cette Vierge bénie que le larron du Calvaire devient pénitent et martyr, dit saint Pierre Damien. Judas le traître ne se serait point perdu s'il avait différé son suicide jusqu'au moment où Jésus expirant confia tous les siens à sa Mère.

C'est à elle que recourt le prince des Apôtres après son triple reniement, et saint Grégoire de Nazianze nous la représente, dans un poétique langage, disant alors à son Fils : Ô Verbe de Dieu, c'est le propre de l'homme de pécher, pardonnez à Pierre. Et Jésus de répondre : Vous le savez, ma Mère, j'accède à tous vos désirs. Par considération pour vous, je remets à Pierre toutes ses fautes. Saint Paul, disent ses anciens biographes, attribuait à l'intercession de la Mère de Dieu le coup de grâce qui l'avait transformé.

Si telle fut la miséricorde de Marie pendant sa vie d'exil, quelle ne sera-t-elle pas maintenant qu'elle règne au ciel ? reprend saint

Bonaventure, Elle se multiplie à proportion de la foule sans nombre des misérables qu'elle voit sur la terre ; car l'Eglise elle-même le dit, ses fonctions, en paradis, sont de prier pour les pécheurs.

N'est-ce pas à eux qu'elle doit l'accroissement indéfini de sa gloire ? Serait-elle Mère du Rédempteur s'il n'y avait pas eu des pécheurs à racheter ? « Ce sont eux, écrit excellemment M. Olier, qui ont procuré à cette Vierge bénie le bonheur d'être Mère du Sauveur des hommes ; car, sans le péché, Jésus ne serait pas venu dans ce monde en ressemblance de la chair pécheresse. » Marie est en quelque sorte redevable aux pécheurs de sa qualité de Mère de Jésus-Christ.

« C'est nous, avait déjà dit saint Thomas de Villeneuve, c'est nous qui sommes, en quelque sorte, l'occasion de son élévation. Le divin Médecin ne serait pas descendu des cieux s'il n'y avait eu, sur la terre, la maladie du péché à guérir. C'est parce que nous sommes devenus coupables que Marie est devenue Mère de Dieu. Dieu ne se serait pas fait homme, si l'homme n'avait point péché. Sans doute, ô Vierge, vous ne nous devez rien, puisque c'est notre démérite et non notre mérite qui a occasionné tout cela. Mais sans votre bénignité, en considérant votre grandeur, vous vous souvenez de notre misère. En vérité, vous serez l'avocate des pécheurs, puisque, à cause de leurs péchés, vous avez été exaltée si haut. En vérité, bien que notre péché nous inspire un vif repentir, votre sublimité nous est infiniment agréable, et votre gloire compense les préjudices que nos fautes ont causés. »

Comment, s'écrie un pieux auteur, comment l'énormité de mes crimes me désespérerait-elle, ô Marie ! Vous êtes la mère de tous, mais spécialement des pécheurs.

Oui, ce sont les pécheurs qui procurent à cette auguste Vierge la reproduction incessante des gloires et des joies de sa divine maternité, puisqu'elle engendre chez eux le Christ aussi souvent que, par son intercession, elle le fait revivre en eux.

Àla conversion de chaque pécheur, c'est-à-dire à sa renaissance à la grâce, au renouvellement de sa filiation divine par sa réincorporation au Sauveur, à l'heure où il est vivifié dans le Christ, le Père céleste lui dit : Tu es mon enfant, je t'engendre aujourd'hui, l'ange gardien de cet heureux converti peut, en le montrant à Marie, la saluer du mot d'Élisabeth : Béni soit le fruit de vos entrailles ; car, en vérité, il est le fruit de son sein.

Elle est la mère des membres aussi bien que du Chef du corps mystique de l'Église ; pas un juste ne se forme sans être engendré à la vie divine par la nouvelle Ève, vraie Mère de tous les vivants.

Un vieil interprète du Cantique des cantiques, commentant le texte Pasce hædos meos, paissez mes boucs, ne fait aucune difficulté de l'appliquer à Marie à propos des pécheurs : ce sont eux, les boucs, dit-il, et ils sont justement nommés les boucs de Marie. Non, certes qu'elle les veuille tels qu'ils sont, destinés à être placés à la gauche du souverain Juge, mais parce qu'elle les adopte afin de leur assurer une place à sa droite, en les métamorphosant en fidèles agneaux. C'est ainsi que, dans le langage usuel, le médecin appelle son malade, celui dont, bien loin de vouloir la maladie, il a entrepris la guérison. Il y a tout un monde d'encouragements dans cette double comparaison.

Sans doute, l'agneau est préférable au bouc. De même, rien ne vaut la candeur d'une âme innocente. Heureux ceux qui, semblables à des agneaux sans tache, méritent les caresses de la Vierge des vierges, si bien nommée la divine Brebis. Mais il reste une

consolation immense aux pécheurs. Tout en se confessant dignes, à cause de leurs crimes, d'être à gauche du Juge, comme des boucs maudits, il ne tient qu'à eux, par un recours confiant à Marie, de devenir ses boucs et d'être bientôt convertis en agneaux.

De même, la santé sera toujours plus appréciée que la maladie. Heureux celui qui n'a pas besoin de médecin. Mais quand on est malade, quelle assurance, quelle joie d'avoir les soins d'un prince de la science médicale, d'être son client, de compter parmi ses malades !

Si infirmes que nous soyons, si désespéré que paraisse l'état de notre âme, si nous le voulons, Marie nous adoptera pour ses malades. Et parce que nulle infirmité spirituelle n'est incurable ici-bas, parce qu'aucune ne peut résister au traitement de la toute-puissante Mère de Dieu, elle nous guérira. Sa gloire, comme celle d'un habile médecin, éclatera à proportion de la gravité des maux dont elle nous sauvera.

Puis, une fois guéris, arrachés à la mort, pendant les langueurs et les périls d'une convalescence aussi longue que notre vie, cette douce Mère nous aimera toujours et veillera sur nous, à la façon d'un médecin qui suit ses malades, après leur guérison. Nous aurons un titre plus spécial à sa maternelle protection. Son honneur sera intéressé à notre persévérance dans l'état de grâce qu'elle nous aura rendu au prix de ses prières et de ses douleurs.

Infidèles à ses soins, retomberions-nous dans le péché ? Mais le médecin abandonne-t-il ses malades dans les rechutes ? se venge-t-il ainsi de l'indocilité à ses prescriptions ? Ne redouble-t-il pas, au contraire, les industries de son talent et de son dévouement pour obtenir une guérison devenue plus difficile ?

Ô Mère toute bonne de Celui qui a dit : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, et ailleurs : Pardonnez, jusqu'à soixante-dix fois sept fois, nos rechutes pourront-elles épuiser votre puissance ou la tendresse de vos sollicitudes ? Vous allez chercher, selon votre dévot saint Bonaventure, vous allez chercher le pécheur rebuté de tous, vous l'embrassez, vous le réchauffez, vous ne vous donnez pas de repos que vous ne l'ayez guéri.

Je suis votre malade, sauvez-moi. Tel sera, tous les jours de mon exil, mon cri d'espérance. Plus je me rappellerai mes chutes passées, plus je vous rappellerai à vous-même que vous avez le pouvoir et la bonté de m'en relever. Plus je me tiendrai assuré que vous ne m'abandonnerez pas à moitié guéri.

Ma reconnaissance pour vos soins, le désir de manifester votre puissance m'aideront à suivre vos conseils. Je vous aimerai, je vous glorifierai parce que vous m'avez tiré de bien plus bas. Enfin, dans le ciel, prenant timidement ma place au nombre de ceux qui vous doivent leur salut parce que, dans leurs misères, ils ont mis tous les espoirs en vous, je serai votre gloire comme un malade est la gloire du médecin qui l'a arraché aux portes de la mort, non pas une fois, mais plusieurs. Alors, et ce sera le plus beau profit qu'en ait tiré la grâce, mes fautes elles-mêmes seront devenues le piédestal de votre glorification, en même temps que le trône des divines miséricordes, que je veux éternellement chanter. Misericordias Domini in æternum cantabo.

Amen ! Amen ! Amen !

Notes

1. IX, 5

2. XIII, 302.

3. Saint Bernard, Sermon de l'Assomption.

4. Id. Sermon 2 de la Nativité.

5. Id.

6. Saint Germain de Constantinople, Orat. de Zona.

7. Saint Thomas, In Esther.

8. Amour de Dieu, I, 15.

9. De excell. Virg., c. 6.

10. Saint Antonin, 4ème p., titre 15, chap. XXI.

11. Cf. Ps. 83.

12. Le cardinal Hailgrin.

13. In Cantic. 2ème p., ch. XXIII.

14. Hugo de Saint-Victor, Miscell. n. 2, liv. IV, in tit. 26.

15. Luc 2, 34.

16. Christophe de Vega, Theologia mariana.

17. Mt 25, 11.

18. Saint Bernard, Hom. 2 supra Missus.

19. Revelat., lib. 1, chap. 9.

20. P. Gratry, Mois de Marie de l'Immaculée Conception.

21. Apud Celada, de Judith figurata, c. X, n. 69.

22. Philippe Abbas.

23. Cf. Cornel. a Lap. in act. VII.

24. Spec. cap. 8.

25. Secrète de la Vigile de l'Assomption.

26. Vie intérieure de la Très Sainte Vierge, p. 352.

27. Cité par l'annotateur de M. Olier.

28. Telle est du moins, la doctrine de la grande école thomiste. D'après saint François de Sales, le Verbe se serait incarné même si l'homme n'avait pas péché. Mais, en cette hypothèse, il aurait manqué à Marie les gloires qu'elle doit à ses douleurs, et dont, en un sens, elle est ainsi redevable aux pécheurs.

29. Laurent. a Ponte.

30. Borgius de Gubbio, 9, De signis Ecclesiæ.

31. Ephes, 2.

32. Ps 2.

33. Guillelm. apud Delrio in Cant.

34. Spec, cap. V.

35. Ps 118.

36. Ps 85, 11.

37. Ps 88, 2.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Art_d%E2%80%99utiliser_ses_fautes%2C_d%E2%80%99apr%C3%A8s_Saint_Fran%C3%A7ois_-de_Sales. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.